



Le Vicaire de Wakefield



LE VICAIRE
DE WAKEFIELD

OLIVER GOLDSMITH

LE VICAIRE DE WAKEFIELD

TRADUCTION NOUVELLE ET COMPLÈTE

PAR

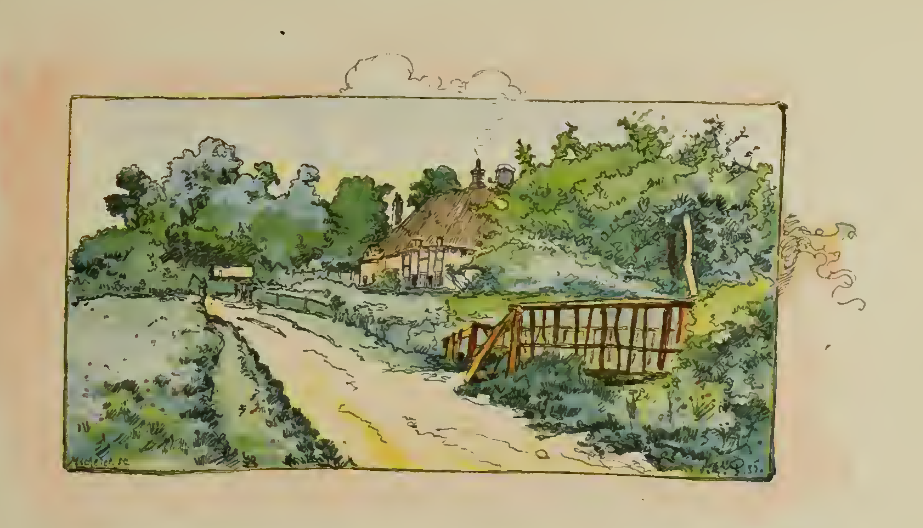
B.-H. GAUSSERON



PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT



PRÉFACE[1]



LIVER Goldsmith naquit au village de Pallas, ou Pallasmore, dans le comté de Longford, en Irlande, le 10 novembre 1728. Son père, qui y était pasteur, avec un revenu de mille francs par an, se transporta peu après avec sa famille à Lissoy, dans le comté de Westmeath, où on offrait de rétribuer son ministère un peu plus de quarante livres sterling.

Le jeune Goldsmith était petit, grêlé et gauche. A l'école, ses camarades se moquaient de lui et le battaient. Faible de corps et dépourvu d'argent de poche, il ne pou-

1. Le mot *vicaire,* consacré par l'usage, a été conservé dans le titre; mais on sait que le *vicar* anglais correspond, dans la hiérarchie de l'Église anglicane au *curé* de l'Église catholique, en ce qu'il est, comme ce dernier, à la tête d'une paroisse. Il en diffère en ce qu'il est nommé par un laïque ayant sur la paroisse droit de patronage.

vait ni se faire craindre ni se concilier des amitiés intéressées. Le maître d'ailleurs le trouvait lourd et stupide.

A dix-huit ans, on l'envoya à l'Université de Dublin, comme *sizar,* c'est-à-dire comme étudiant pauvre, payant par des services domestiques l'instruction qu'il recevait. Quand le besoin d'argent le talonnait et qu'il avait épuisé les ressources qu'une mince garde-robe lui procurait chez le prêteur sur gages, il composait des chansons qu'il allait vendre, à cinq shillings pièce, et qu'il avait ensuite le chatouillant plaisir d'entendre lamentablement crier par les mendiants dans les rues de Dublin.

Au sortir de l'Université, où il ne manqua pas de mésaventures, il vécut quelque temps à la maison paternelle, ou plutôt maternelle, car son père, le révérend Charles Goldsmith, était mort. Mais il fallait se créer une position, et le problème de gagner sa vie ne fut pas aisément résolu par Goldsmith. Précepteur, étudiant en droit à Dublin, étudiant en médecine à Édimbourg, puis à Leyde où il profite des leçons des deux illustres professeurs Albinus et Gaubius, que lui seul, je suppose, a connus, il tire le plus d'argent qu'il peut — ce qui ne veut pas dire beaucoup — de son excellent oncle Contarine, et il fait, dans des conditions dont un chapitre du *Vicaire de Wakefield* nous donne la description idéalisée, de longs voyages à travers la France, la Suisse et l'Italie. Toute cette période de la vie de Goldsmith est racontée par la plupart de ses biographes avec force détails et anecdotes où la légende et l'imagination suppléent les documents précis, qui souvent font défaut. Quelque part en Italie, on ne sait où ni comment, il se fit recevoir docteur en médecine. Il est vrai que, plus tard, le docteur Goldsmith ayant voulu passer, à Londres, un examen d'infirmier des hôpitaux, fut refusé sans hésitation.

C'est probablement au prestige de son titre que Goldsmith, revenu misérable à Londres, dut de trouver une place chez un pharmacien. Encouragé, il essaya de se faire une clientèle, sans grand succès sans doute, car il entra bientôt comme correcteur dans l'imprimerie de Samuel Richardson, l'auteur de *Clarisse Harlowe.* Il y fit une tragédie. L'imprimeur-romancier, consulté sur ce produit de la muse de Goldsmith, le lui fit, sagement il faut croire, mettre au

panier. Nous le trouvons ensuite, en qualité de surveillant et de répétiteur, chez un docteur Milner, qui tenait une école à Peckham. Il y fut matériellement moins malheureux que ne le donne à penser le récit de George Primrose dans le *Vicaire*. C'est là, à la table du maître de l'école, qu'il rencontra le libraire Griffiths et que sa destinée se décida. Oliver Goldsmith devait être un auteur à gages, un *hack,* comme disent les Anglais, qui donnent le même nom aux manœuvres littéraires qu'aux chevaux de louage.

Griffiths l'employa (1757) à écrire, pour sa *Monthly Review,* des comptes rendus de livres sur lesquels sa femme, Mrs Griffiths, avait droit de censure et de correction. Cet arrangement dura cinq mois. Les charmes de son rédacteur en chef n'enchaînèrent pas le volage Goldsmith, qui laissa là sa pitance et ses comptes rendus, et se réfugia de nouveau chez le docteur Milner. Il y commença son ouvrage intitulé *Enquiry into the Present State of polite learning in Europe,* « Recherches sur l'état présent de la culture intellectuelle en Europe », et en même temps il se portait candidat pour un poste de médecin du gouvernement sur la côte de Coromandel. Il fut nommé; mais, pour toutes les raisons que l'on peut supposer, il ne partit pas. Au lieu d'aller à Coromandel, il s'établit dans un grenier de Fleet street et recommença son métier de faiseur de copie à forfait.

Son premier livre fut publié anonymement et par souscription le 2 avril 1759. Il fit du bruit dans Grub street et dans les tavernes littéraires de Londres, où tout le monde en connaissait l'auteur. Goldsmith y divise l'histoire littéraire en trois âges : la jeunesse, ou âge des poètes ; la maturité, ou âge des philosophes, et le déclin, ou âge des critiques. Et il malmène de la bonne façon les critiques et leurs œuvres. Pour un homme qui avait vécu et qui vivait encore du métier, la chose ne manque pas de piquant.

Il n'en continua pas moins de faire la même besogne que les critiques qu'il critiquait, avec la différence qu'il peut y avoir cependant entre un écrivain comme Goldsmith et les pourvoyeurs ordinaires des revues du temps. Le 6 octobre 1759, parut le premier numéro de *The Bee,* « l'Abeille », entreprise du libraire Wilkie, dont il était l'unique rédacteur. L'aventure ne fut ni profitable ni longue ; mais en même temps il écrivait, dans un journal quotidien,

The Public Ledger, « le Grand Livre public », deux lettres par semaine, que le libraire Newbery lui payait une guinée la pièce. Ces lettres, comme c'était la mode alors (*Lettres siamoises, Lettres persanes,* etc.), étaient supposées écrites par le Chinois Lien-Chi-Altangi voyageant en Europe. Elles furent publiées ensuite à part sous le titre de *The Citizen of the World,* « le Citoyen du Monde ».

Tous ces travaux finirent par le mettre en état de mieux vivre, et il se hâta de vivre trop bien. Aussi peut-on dire du pauvre Goldsmith que, plus il gagna d'argent, plus il eut de dettes. Nous sommes à l'époque de sa grande activité. Son libraire, Newbery, le pousse, et il produit traités sur traités, brochures sur brochures, à toute occasion et sur tout sujet. Il est fort répandu ; son ami Johnson, le grand docteur Johnson, l'oracle littéraire du siècle, le patronne et le produit. Surmené par le travail et par les exigences de ses relations, qui se font et s'entretiennent surtout dans les tavernes et les cercles, Goldsmith va vers ce temps (1762) passer une saison à Tunbridge et à Bath. Il en revient pour publier *The Life of Richard Nash, Esq.,* la Vie du beau Nash, naguère encore le héros de Bath pour ses excentricités et le grand inspirateur de la mode.

Le libraire Newbery, qui le tenait en chartre privée et payait pour lui sa pension et son loyer, ayant cru pouvoir le laisser à lui-même, il s'endetta tellement vis-à-vis de sa propriétaire que celle-ci le menaça sérieusement de le faire arrêter. Johnson, averti par lettre de la fâcheuse occurrence, envoya aussitôt une guinée à son ami pour lui faire prendre patience, et suivit de près son envoi. Goldsmith prenait patience en effet : il avait déjà, par une recette alchimique peu secrète, transmué partie de la guinée en or potable, et vidait une bouteille de vin de Madère lorsque Johnson entra. Celui-ci le ramena à des idées plus pratiques. Goldsmith se souvint qu'il avait, tout prêt, un roman en manuscrit. Johnson le porta à Francis Newbery, le neveu du Newbery déjà nommé, et revint porteur de soixante livres sterling, avec lesquelles Oliver se libéra non sans accabler sa propriétaire des épithètes les plus indignées.

Ce manuscrit était celui du *Vicaire de Wakefield.*

Ceci se passait vers la fin de 1764. Le libraire, peu enchanté de l'affaire, qu'il n'avait faite qu'à la sollicitation de Johnson, n'osait,

courir les risques de l'impression. Il ne se décida à publier le roman qu'en mars 1766, après que le grand succès du premier poème de Goldsmith, *The Traveller,* se fût bien affirmé.

The Traveller, « le Voyageur », fut publié par Newbery l'aîné. C'est le premier ouvrage qui porte le nom de l'auteur. Il y avait travaillé longtemps, et, dès l'époque de ses pédestres voyages sur le continent, en avait envoyé la première esquisse à son frère Henry, auquel il le dédia. On n'avait rien vu d'aussi parfait depuis Pope, et la réputation de Goldsmith fut faite du coup.

Il la soutint par une augmentation de dépenses que justifiaient insuffisamment les vingt livres sterling que les libraires Griffin et Newbery lui payèrent peu après pour un volume contenant un choix de ses *Essays.* Il voulut chercher des ressources ailleurs que dans ses labeurs littéraires accoutumés, et il revint à l'exercice de la profession de médecin, muni, cette fois, d'un magnifique manteau écarlate et d'une riche canne à pomme d'or. Avec une assurance bien naturelle en un tel équipage, il rédigeait des ordonnances qu'aucun apothicaire n'osait préparer ; si bien que, se voyant incompris de ce côté, il se résigna définitivement à n'être que docteur *in partibus.*

C'est vers ce temps qu'il aborda le théâtre. Le 29 janvier 1768, il fit représenter sur la scène de Covent Garden *The Good natured Man,* « l'Homme au bon naturel », avec un prologue du Dr Johnson. La comédie, gaie et spirituelle, frisant même la farce, eut du succès et rapporta cinq cents livres à l'auteur. C'était une fortune pour Goldsmith. Il n'hésita pas : il employa quatre cents livres à acheter dans Middle Temple un appartement superbe, et le reste à inaugurer comme il convenait sa nouvelle installation.

Ce n'était pas ainsi qu'il pouvait se délivrer de l'obligation de ramer sur sa galère. Il se mit à une histoire de Rome *(A Roman History),* que lui avait commandée le libraire Davies. L'histoire parut, et Johnson déclara qu'elle valait mieux que les abrégés de Lucius Florus et d'Eutrope, et qu'elle était supérieure à Vertot.

Il s'était engagé en 1769 à écrire pour le libraire Griffin une Histoire de la nature animée *(History of animated nature)* en huit volumes, pour huit cents guinées, sur lesquelles il avait reçu cinq

The Public Ledger, « le Grand Livre public », deux lettres par semaine, que le libraire Newbery lui payait une guinée la pièce. Ces lettres, comme c'était la mode alors (*Lettres siamoises, Lettres persanes,* etc.), étaient supposées écrites par le Chinois Lien-Chi-Altangi voyageant en Europe. Elles furent publiées ensuite à part sous le titre de *The Citizen of the World,* « le Citoyen du Monde ».

Tous ces travaux finirent par le mettre en état de mieux vivre, et il se hâta de vivre trop bien. Aussi peut-on dire du pauvre Goldsmith que, plus il gagna d'argent, plus il eut de dettes. Nous sommes à l'époque de sa grande activité. Son libraire, Newbery, le pousse, et il produit traités sur traités, brochures sur brochures, à toute occasion et sur tout sujet. Il est fort répandu ; son ami Johnson, le grand docteur Johnson, l'oracle littéraire du siècle, le patronne et le produit. Surmené par le travail et par les exigences de ses relations, qui se font et s'entretiennent surtout dans les tavernes et les cercles, Goldsmith va vers ce temps (1762) passer une saison à Tunbridge et à Bath. Il en revient pour publier *The Life of Richard Nash, Esq.,* la Vie du beau Nash, naguère encore le héros de Bath pour ses excentricités et le grand inspirateur de la mode.

Le libraire Newbery, qui le tenait en chartre privée et payait pour lui sa pension et son loyer, ayant cru pouvoir le laisser à lui-même, il s'endetta tellement vis-à-vis de sa propriétaire que celle-ci le menaça sérieusement de le faire arrêter. Johnson, averti par lettre de la fâcheuse occurrence, envoya aussitôt une guinée à son ami pour lui faire prendre patience, et suivit de près son envoi. Goldsmith prenait patience en effet : il avait déjà, par une recette alchimique peu secrète, transmué partie de la guinée en or potable, et vidait une bouteille de vin de Madère lorsque Johnson entra. Celui-ci le ramena à des idées plus pratiques. Goldsmith se souvint qu'il avait, tout prêt, un roman en manuscrit. Johnson le porta à Francis Newbery, le neveu du Newbery déjà nommé, et revint porteur de soixante livres sterling, avec lesquelles Oliver se libéra non sans accabler sa propriétaire des épithètes les plus indignées.

Ce manuscrit était celui du *Vicaire de Wakefield.*

Ceci se passait vers la fin de 1764. Le libraire, peu enchanté de l'affaire, qu'il n'avait faite qu'à la sollicitation de Johnson, n'osait,

courir les risques de l'impression. Il ne se décida à publier le roman qu'en mars 1766, après que le grand succès du premier poème de Goldsmith, *The Traveller,* se fût bien affirmé.

The Traveller, « le Voyageur », fut publié par Newbery l'aîné. C'est le premier ouvrage qui porte le nom de l'auteur. Il y avait travaillé longtemps, et, dès l'époque de ses pédestres voyages sur le continent, en avait envoyé la première esquisse à son frère Henry, auquel il le dédia. On n'avait rien vu d'aussi parfait depuis Pope, et la réputation de Goldsmith fut faite du coup.

Il la soutint par une augmentation de dépenses que justifiaient insuffisamment les vingt livres sterling que les libraires Griffin et Newbery lui payèrent peu après pour un volume contenant un choix de ses *Essays.* Il voulut chercher des ressources ailleurs que dans ses labeurs littéraires accoutumés, et il revint à l'exercice de la profession de médecin, muni, cette fois, d'un magnifique manteau écarlate et d'une riche canne à pomme d'or. Avec une assurance bien naturelle en un tel équipage, il rédigeait des ordonnances qu'aucun apothicaire n'osait préparer ; si bien que, se voyant incompris de ce côté, il se résigna définitivement à n'être que docteur *in partibus.*

C'est vers ce temps qu'il aborda le théâtre. Le 29 janvier 1768, il fit représenter sur la scène de Covent Garden *The Good natured Man,* « l'Homme au bon naturel », avec un prologue du Dr Johnson. La comédie, gaie et spirituelle, frisant même la farce, eut du succès et rapporta cinq cents livres à l'auteur. C'était une fortune pour Goldsmith. Il n'hésita pas : il employa quatre cents livres à acheter dans Middle Temple un appartement superbe, et le reste à inaugurer comme il convenait sa nouvelle installation.

Ce n'était pas ainsi qu'il pouvait se délivrer de l'obligation de ramer sur sa galère. Il se mit à une histoire de Rome *(A Roman History),* que lui avait commandée le libraire Davies. L'histoire parut, et Johnson déclara qu'elle valait mieux que les abrégés de Lucius Florus et d'Eutrope, et qu'elle était supérieure à Vertot.

Il s'était engagé en 1769 à écrire pour le libraire Griffin une Histoire de la nature animée *(History of animated nature)* en huit volumes, pour huit cents guinées, sur lesquelles il avait reçu cinq

cents livres d'avance. Goldsmith ne savait distinguer une oie d'un canard que sur la table, et ses connaissances en histoire naturelle n'allaient pas au delà. Aussi le Dr Johnson ne s'avançait-il pas trop en prédisant que l'Histoire de la nature animée serait aussi amusante qu'un conte persan. Cependant il interrompit cette grande œuvre pour gagner cinq cents autres livres avec Davies qui, désireux d'exploiter la veine ouverte par l'Histoire romaine, le pressait de lui faire une « Histoire d'Angleterre, depuis la naissance de l'empire britannique jusqu'à la mort de George II, en quatre volumes in-octavo ». En même temps, il écrivait une vie de Thomas Parnell, poète irlandais, mort en 1717, et dont un poème, *l'Ermite,* a été traduit en français par Hennequin.

Au milieu de ces soucis d'argent et de ces travaux de librairie, Goldsmith polissait d'une main amoureuse un nouveau poème, le pendant du *Traveller,* qui parut le 26 mai 1770, sous le titre de *The Deserted village,* « le Village abandonné ». Les souvenirs de son enfance, poétisés par la distance et l'imagination, donnent un charme pénétrant à ces vers harmonieux et émus, qui racontent les malheurs de toute une population chassée de son riant village par le caprice du seigneur propriétaire du sol. Il y aurait à rapprocher du *Village abandonné* de Goldsmith certains passages de l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe, et il ne me surprendrait pas que celui-ci dût quelque chose à celui-là.

Le succès fut énorme et plaça Goldsmith au premier rang des littérateurs de son temps. Lancé dans la société des écrivains, des artistes et des grands seigneurs beaux esprits, entraîné à dépenser, avec l'argent qu'il n'avait pas, son temps si précieux et ses forces qui commençaient à s'épuiser, il trouvait encore le moyen d'écrire de gracieux et malins badinages en vers, comme le « Cuissot de venaison » *(The Haunch of venison)* adressé à lord Clare, et *Retaliation,* amicalement dirigé contre Garrick et qui ne fut pas imprimé de son vivant. Le théâtre lui avait assez bien réussi une fois pour qu'il y songeât de nouveau. Le 15 mars 1773, il donnait à Covent Garden une comédie intitulée *She stoops to conquer,* « Elle plie pour mieux vaincre », supérieure à la première, et digne de rester classique.

Ce succès servit à ameuter les critiques et à aigrir le pauvre Goldsmith, enfoncé plus que jamais dans les dettes et les engagements impossibles à tenir. Une histoire de la Grèce *(History of Greece)*, que Griffin lui avait payée deux cent cinquante livres, fut, je crois, le dernier labeur qu'il exécuta. Excédé de toutes manières, l'esprit inquiet, désespérant de sortir jamais de cette tourbière de la dette où il s'était jeté avec la confiance et l'étourderie de la jeunesse, et où, malgré tous les efforts de son âge mûr, il ne savait que s'enlizer davantage, Oliver Goldsmith mourut le 4 avril 1774. Il fut enterré dans le cimetière de l'église du Temple, on ne sait au juste à quel endroit. Quelques années après, on lui éleva un monument à Westminster, et le Dr Johnson composa, pour y être gravée, l'épitaphe de son ami. Plutôt que le pompeux latin lapidaire du docteur, ces paroles, par lesquelles il résumait son jugement sur Oliver Goldsmith, méritent d'être rapportées, et l'on peut y souscrire, je pense : « Il gagna de l'argent par tous les moyens ingénieux qui en procurent et le gaspilla dans toutes les folies qui le dépensent. Mais ne nous souvenons pas de ses faiblesses. Ce fut vraiment un très grand homme. »

J'ajouterai un mot. Goldsmith fut bon. S'il ne parvenait pas à payer ses créanciers, son argent était à tous ceux qui le lui demandaient. Dans le désordre de sa vie, dans la dépendance où le mit la nécessité et où le maintint l'imprévoyance, il garda intactes son honnêteté littéraire et une dignité si simple et si éloignée de l'ostentation que beaucoup, qui en eussent été incapables, la prenaient pour de la niaiserie et s'en moquaient. Le gouvernement veut acheter sa plume ; il répond à l'intermédiaire envoyé pour le sonder : « Je puis gagner assez pour satisfaire à mes besoins sans écrire pour aucun parti. L'assistance que vous venez m'offrir ne m'est donc pas nécessaire. » Le comte de Northumberland est nommé vice-roi d'Irlande. Il fait venir Goldsmith et lui demande en quoi il peut le servir. « J'ai là-bas un frère, pasteur et peu fortuné, répond le poète. Je le recommande à votre bienveillance. » Ce sont là des traits qui font aimer l'homme, quelles que soient ses imperfections.

Je ne dirai rien de la réputation d'esprit lourd et de causeur ridicule qu'on lui avait faite de son temps et qui s'est perpétuée

jusqu'à nous. Il n'est guère probable que l'ami de Johnson et de tant d'autres brillants esprits fût un sot en conversation, ou même, comme l'a dit Horace Walpole, un « idiot inspiré ». Un de ses derniers biographes, M. William Black, a montré clairement qu'il avait l'esprit très fin, et que, le plus souvent, on prenait pour des balourdises des saillies délicates ou des épigrammes subtiles qu'au milieu de leurs grands éclats de rire et de leurs plaisanteries à l'emporte-pièce ses compagnons ne comprenaient généralement pas. Cette raillerie discrète de Goldsmith, qui a l'air de se tourner contre soi-même pour mieux atteindre les autres, cette mesure dans la satire, qui indique les vices et les ridicules sans avoir l'air de les voir, ne sont pas les moindres charmes de son œuvre et nulle part n'apparaissent mieux que dans le *Vicaire de Wakefield.*

Je n'ai pas à porter de jugement ici sur ce chef-d'œuvre qui, comme tous les chefs-d'œuvre d'un ordre élevé, appartient à l'humanité autant qu'au pays où il s'est produit.

M. Émile Chasles prépare sur le roman de Goldsmith une étude que sa sagacité, vivifiée par son enthousiasme du beau, remplira de vues nouvelles et profondes. Pour moi, j'ai cherché dans ma traduction à obtenir, le plus qu'il m'a été possible, par l'exactitude de la reproduction, l'identité de l'effet.

Tel qu'il est, je présente mon travail au public avec le désir très vif qu'il contribue à entretenir la popularité de Goldsmith et de son œuvre parmi nous. Le moment est bon pour pousser à la fréquentation des esprits nobles et des écrits sains.

B.-H. G.

LE VICAIRE

DE WAKEFIELD



AVERTISSEMENT



Il y a cent défauts dans ceci, et l'on pourrait dire cent choses pour prouver que ce sont des beautés. Mais il n'est pas besoin. Un livre peut être amusant avec de nombreuses erreurs, et très ennuyeux sans une seule absurdité. Le héros de ce morceau réunit les trois plus grands caractères qui soient sur terre : il est prêtre, agriculteur, père de famille. Il est représenté comme prêt à enseigner et prêt à obéir,

comme simple dans l'abondance et majestueux dans l'adversité. Dans cet âge d'opulence et de raffinement, à qui ce caractère pourra-t-il plaire ? Ceux qui aiment la grande vie se détourneront avec dédain de la simplicité de son foyer rustique. Ceux qui prennent la grossièreté pour une humeur plaisante ne trouveront point d'esprit dans son inoffensif entretien, et ceux qui ont appris à se moquer de la religion riront d'un homme dont les principaux motifs de consolation se puisent dans la vie future.

OLIVER GOLDSMITH.



CHAPITRE PREMIER

Description de la famille de Wakefield, chez laquelle règne un air de parenté, aussi bien dans les esprits que dans les figures.



J'ai toujours été d'avis que l'honnête homme qui se marie et élève une grande famille rend plus de services que celui qui reste célibataire et se contente de parler de la population. Cédant à ce motif, il y avait à peine un an que j'avais pris les Ordres, lorsque je me mis à songer sérieusement au mariage, et je choisis ma femme, comme elle-même sa robe de noce, non pour la finesse et le lustre de la surface, mais pour ces qualités qui supportent bien l'usage. Il faut lui rendre justice : c'était une bonne, une remarquable

femme ; et quant à l'éducation, il y avait peu de dames de province qui pussent en montrer davantage. Elle était capable de lire n'importe quel livre anglais sans trop épeler ; mais pour les conserves, les confitures et la cuisine, personne ne la surpassait. Elle se piquait aussi de trouver des idées excellentes pour le ménage, bien que je n'aie jamais réussi à m'apercevoir que toutes ses idées nous rendissent plus riches.

Cependant nous nous aimions tendrement, et notre affection grandissait à mesure que nous vieillissions. De fait, il n'y avait rien qui pût nous irriter contre le monde, ou l'un contre l'autre. Nous avions une maison élégante, située dans un beau pays et un bon voisinage. L'année se passait en amusements moraux ou champêtres, en visites à nos voisins riches, en soulagements donnés à ceux qui étaient pauvres. Nous n'avions point de révolutions à craindre, point de fatigues à supporter; toutes nos aventures étaient au coin du feu, et toutes nos migrations du lit bleu au lit brun.

Comme nous demeurions près de la route, nous avions souvent la visite du voyageur ou de l'étranger, qui goûtaient notre vin de groseille, pour lequel nous jouissions d'une grande réputation; et je déclare avec la véracité de l'historien que je n'ai jamais su qu'aucun d'eux y ait trouvé à redire. Nos cousins également, jusqu'au quarantième degré, se rappelaient tous leur consanguinité sans nullement recourir au bureau des généalogies, et venaient très fréquemment nous voir. Quelques-uns ne nous faisaient pas grand honneur par ces revendications de parenté, car nous avions dans le nombre l'aveugle, le manchot et le boiteux. Cependant ma femme insistait toujours sur ce qu'étant la même chair et le même sang, ils devaient s'asseoir avec nous à la même table. De sorte que, si nous n'avions pas autour de nous des amis très riches, nous en avions généralement de très heureux ; car cette remarque se trouvera juste dans tout le cours de la vie, que plus le convive est pauvre, plus il est content d'être bien traité ;



et de même que certaines gens s'extasient sur les couleurs d'une tulipe ou sur l'aile d'un papillon, moi j'étais, par nature, admirateur des visages heureux. Cependant lorsqu'un de nos parents se trouvait être une personne d'un trop méchant caractère, ou un convive gênant, ou

quelqu'un dont nous désirions nous débarrasser, j'avais toujours soin de lui prêter, à son départ de ma maison, un habit de cheval, ou une paire de bottes, ou quelquefois un cheval de peu de valeur, et j'eus invariablement la satisfaction de voir qu'il ne revenait jamais les rendre. Par ce moyen, la maison était purgée de ceux que nous n'aimions pas; mais jamais la famille de Wakefield n'a eu la réputation de mettre à la porte le voyageur ou le parent pauvre.

Nous vécûmes ainsi plusieurs années dans un état de grand bonheur ; non que nous n'eussions parfois de ces petits froissements que la Providence envoie pour rehausser le prix de ses faveurs. Mon verger était souvent ravagé par des écoliers, et les crèmes de ma femme mises au pillage par les chats et les enfants. Le seigneur du village s'endormait quelquefois aux endroits les plus pathétiques de mon sermon, ou sa noble dame ne répondait aux civilités de ma femme à l'église que par une révérence écourtée. Mais nous surmontions bientôt la contrariété causée par de tels accidents, et, d'ordinaire, au bout de trois ou quatre jours, nous nous demandions comment ils avaient pu nous émouvoir.

Mes enfants, nés de parents vertueux et élevés sans mollesse, étaient à la fois bien faits et sains ; mes fils robustes et actifs, mes filles belles et d'une fraîcheur épanouie. Quand je me tenais au milieu de ce petit cercle, qui promettait des appuis au déclin de mon âge, je ne pouvais m'empêcher de répéter la fameuse histoire du comte Abensberg qui, lors du voyage de Henri II à travers l'Allemagne, et tandis que les autres courtisans accouraient avec leurs trésors, amena ses trente-deux enfants et les présenta à son souverain comme la plus précieuse offrande qu'il pût faire. De la même façon, bien que je n'en eusse que six, je les considérais comme un présent très précieux fait à mon pays, et conséquemment je regardais celui-ci comme mon débiteur. Notre fils aîné fut nommé George, du nom de son oncle, qui nous avait laissé

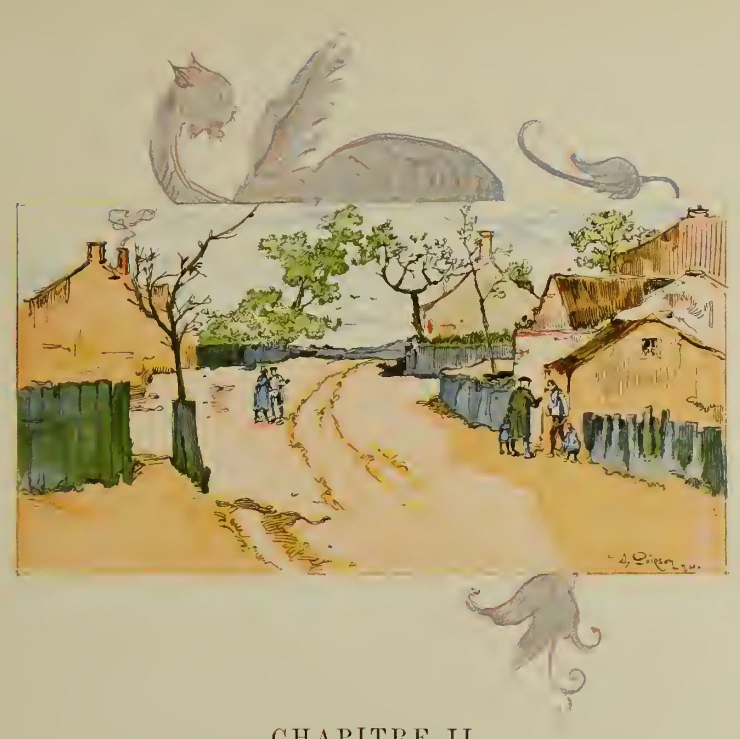
dix mille livres sterling. Notre second enfant était une fille : j'avais l'intention de lui donner le nom de sa tante Grisèle : mais ma femme qui, durant sa grossesse, avait lu des romans, insista pour qu'on l'appelât Olivia. Moins d'une année après, nous eûmes une autre fille, et j'avais résolu cette fois que Grisèle serait son nom ; mais une riche parente ayant eu la fantaisie d'être marraine, la fille fut, par ses instructions, appelée Sophia, de sorte que nous eûmes deux noms romanesques dans la famille ; mais je proteste solennellement que je n'y fus pour rien. Moïse vint ensuite, et, après un intervalle de douze ans, nous eûmes encore deux fils.

Il ne servirait de rien de nier mon ravissement quand je voyais toute ma petite famille autour de moi ; mais la vanité et la satisfaction de ma femme étaient encore plus grandes que les miennes. Lorsque nos visiteurs disaient : « Eh ! sur ma parole, Mrs Primrose, vous avez les plus beaux enfants de tout le pays. — Ah ! voisin, répondait-elle, ils sont comme le ciel les a faits, assez beaux s'ils sont assez bons ; car beau est qui bien fait. » Et alors elle ordonnait de tenir la tête droite à ses filles qui, à ne rien cacher, étaient certainement fort belles. L'extérieur seul est une chose tellement frivole pour moi, que je n'aurais guère songé à en faire mention, si ce n'avait été un sujet général de conversation dans le pays. Olivia, alors âgée de dix-huit ans environ, avait cette luxuriance de beauté avec laquelle les peintres ont coutume de représenter Hébé : ouverte, animée, dominatrice. Les traits de Sophia n'étaient pas si frappants au premier abord, mais souvent ils produisaient un effet plus sûr ; car ils étaient doux, modestes et séduisants. L'une triomphait d'un seul coup, l'autre par des efforts heureusement répétés.

Le caractère d'une femme est généralement conforme à l'expression de ses traits, du moins il en était ainsi de mes filles. Olivia souhaitait de nombreux amoureux, Sophia aurait voulu s'en attacher un seul. Olivia était souvent affectée, par

suite de son trop grand désir de plaire. Sophia allait jusqu'à dissimuler la supériorité de sa nature, tant elle craignait d'offenser. L'une me récréait par sa vivacité quand j'étais gai, l'autre par son bon sens quand j'étais sérieux. Mais ces qualités n'étaient jamais poussées à l'excès ni chez l'une ni chez l'autre, et je les ai souvent vues changer de caractère pendant toute une journée. Un vêtement de deuil transformait ma coquette en prude, et une nouvelle parure de rubans donnait à sa jeune sœur plus de vivacité qu'elle n'en avait naturellement.

Mon fils aîné, George, était élevé à Oxford, car j'avais en vue pour lui une des professions savantes. Mon second garçon, Moïse, que je destinais aux affaires, recevait une sorte d'éducation mixte à la maison. Mais il est inutile d'essayer de décrire les caractères particuliers de jeunes gens qui n'avaient vu que très peu du monde. En somme, un air de famille régnait entre eux tous, et, à proprement parler, ils n'avaient qu'un caractère, celui d'être tous également généreux, crédules, simples et inoffensifs.



CHAPITRE II

Malheurs de famille. — La perte de la fortune ne fait qu'accroître la fierté des justes.



Les intérêts temporels de notre famille étaient principalement commis à l'administration de ma femme ; quant aux spirituels, je les prenais entièrement sous ma direction. Les revenus de mon bénéfice ne montaient qu'à trente-cinq livres sterling par an ; je les abandonnais aux orphelins et aux veuves du clergé de notre diocèse ; car, ayant une fortune personnelle, je ne m'inquiétais pas du casuel, et je sentais un secret plaisir à faire mon

devoir sans récompense. J'avais aussi pris la résolution de ne point avoir de desservant et de connaître tous les habitants de ma paroisse, exhortant les hommes mariés à la tempérance et les célibataires au mariage ; si bien qu'au bout de quelques années, c'était un commun dicton qu'il y avait à Wakefield trois étranges manques : manque de morgue dans le pasteur, manque de femmes pour les jeunes gens, et manque de pratiques pour les cabarets.

Le mariage fut toujours un de mes thèmes favoris, et j'ai écrit plusieurs sermons pour en prouver la félicité ; mais il y avait un dogme particulier que je me faisais un point d'honneur de défendre ; en effet, je soutenais avec Whiston qu'il est illégal à un prêtre de l'Église d'Angleterre, après la mort de sa première femme, d'en prendre une seconde ; ou, pour le dire d'un mot, je me glorifiais d'être strictement monogame.

Je m'étais initié de bonne heure à cette importante controverse sur laquelle tant de volumes ont été laborieusement écrits. J'ai moi-même publié quelques traités sur le sujet ; et, comme ils ne se sont jamais vendus, j'ai la consolation de penser qu'ils n'ont eu pour lecteurs que l'heureux petit nombre des élus. Quelques-uns de mes amis appelaient cela mon côté faible ; mais, hélas ! ils n'en avaient pas fait, comme moi, le sujet de longues méditations. Plus j'y réfléchissais, plus il me paraissait important. J'allai même un pas plus loin que Whiston dans la manifestation de mes principes : comme il avait fait graver sur la tombe de sa femme qu'elle était la *seule* femme de William Whiston, j'avais écrit pour ma femme, à moi, bien qu'elle fût encore vivante, une épitaphe analogue, dans laquelle je vantais sa prudence, son économie et son obéissance jusqu'à la mort ; et, en ayant fait faire une belle copie, dans un cadre élégant, je la plaçai au-dessus de la cheminée, où elle remplissait plusieurs buts fort utiles : elle rappelait à ma femme ses devoirs envers moi et ma fidélité

pour elle ; elle lui inspirait de la passion pour un bon renom et lui remettait constamment en l'esprit sa fin.

Ce fut ainsi peut-être, en entendant prôner si souvent le mariage, que mon fils aîné, au sortir de l'Université, fixa ses affections sur la fille d'un ecclésiastique de nos voisins, dignitaire de l'Église, et en position de lui donner une grande fortune ; mais la fortune était sa moindre qualité. Tout le monde (excepté mes deux filles) s'accordait à déclarer que miss Arabella Wilmot était parfaitement jolie. Sa jeunesse, sa santé et son innocence étaient encore rehaussées par un teint si transparent, par une sensibilité de regard si heureuse, que la vieillesse même ne pouvait la voir avec indifférence. Comme M. Wilmot savait que je pouvais constituer à mon fils un très bel établissement, il n'était pas contraire au mariage. Les deux familles vivaient donc ensemble dans toute l'harmonie qui précède généralement une alliance attendue. Convaincu par expérience que le temps où l'on fait sa cour est le plus heureux de la vie, j'étais assez disposé à en reculer le terme, et les plaisirs variés que les jeunes gens partageaient chaque jour dans la compagnie l'un de l'autre semblaient augmenter leur passion. Nous étions ordinairement réveillés le matin par la musique, et, dans les beaux jours, nous chassions à cheval. Les dames consacraient les heures qui séparent le déjeuner du dîner à la toilette et à l'étude : habituellement elles lisaient une page et puis se regardaient dans la glace, qui souvent présentait — des philosophes même pourraient en convenir — la page la plus belle de toutes. A dîner, ma femme prenait la direction : elle tenait à toujours découper tout elle-même, parce que c'était l'habitude de sa mère, et elle en profitait pour nous donner l'historique de chaque plat. Quand nous avions dîné, afin d'empêcher les dames de nous quitter, je faisais d'ordinaire enlever la table, et quelquefois, avec l'aide du maître de musique, nos filles nous donnaient un concert très agréable. La promenade, le

thé, les danses champêtres, les gages touchés abrégeaient le reste de la journée, sans le secours des cartes; car je haïssais toute espèce de jeu, excepté le tric-trac, auquel nous jouions parfois, mon vieil ami et moi, une partie de quatre sous. Et je ne puis omettre ici une circonstance de mauvais augure qui se présenta la dernière fois que nous jouâmes ensemble : il ne me fallait qu'amener un quatre, et je jetai double as cinq fois de suite.

Quelques mois s'étaient écoulés de cette manière, lorsque enfin on jugea convenable de fixer un jour pour les noces du jeune couple, qui semblait le désirer ardemment. Je n'ai pas besoin de décrire l'importance affairée de ma femme pendant les préparatifs du mariage, ni les coups d'œil furtifs de mes filles; le fait est que mon attention se fixait sur un autre objet, — l'achèvement d'un traité que je comptais publier bientôt pour défendre mon principe favori. Comme ce traité me semblait un chef-d'œuvre et d'argumentation et de style, je ne pus, dans la vanité de mon cœur, m'empêcher de le montrer à mon vieil ami, M. Wilmot, ne doutant aucunement de recevoir son approbation: mais ce ne fut que trop tard que je découvris qu'il était attaché avec la plus grande énergie à l'opinion contraire, et qu'il avait de bonnes raisons pour cela. En effet, il faisait, en ce moment même, la cour à une quatrième femme. Ceci, comme on peut s'y attendre, amena une discussion accompagnée de quelque aigreur, qui menaça de couper court à nos projets d'alliance; mais nous convînmes de débattre le sujet à fond la veille du jour arrêté pour la cérémonie.

Tout se passa avec l'ardeur voulue des deux côtés : il affirma que j'étais hétérodoxe, je rétorquai l'accusation; il répliqua, je ripostai. Cependant, au plus chaud de la controverse, je fus appelé dehors par un de mes parents qui, d'un visage affligé, me conseilla d'abandonner la dispute, du moins jusqu'à ce que le mariage de mon fils fût chose faite.

« Comment ! m'écriai-je, déserter la cause de la vérité, et le laisser se remarier lorsqu'il est déjà poussé aux confins de l'absurde! Autant vaudrait me conseiller d'abandonner ma fortune que mon argument.

— Votre fortune, reprit mon ami, je regrette de vous en



informer à présent, n'est plus rien, ou à peu près. Le négociant de Londres, aux mains de qui votre argent était placé, s'est enfui pour éviter une déclaration de banqueroute, et l'on croit qu'il ne laisse pas un shilling par livre sterling. Je répugnais à vous chagriner de cette nouvelle, vous et votre famille, avant l'accomplissement du mariage; mais elle peut maintenant servir à modérer votre chaleur d'argumentation; car, je le suppose, votre prudence vous imposera la nécessité de dissimuler, du moins jusqu'à ce que votre fils se soit assuré la fortune de la jeune fille.

— Eh bien, répondis-je, si ce que vous me dites est vrai,

si je dois être réduit à la mendicité, cela ne fera jamais de moi un coquin, ni ne m'induira à désavouer mes principes. Je vais de ce pas instruire la compagnie de ma position; et pour ce qui est de la discussion, je rétracte ici les premières concessions que j'avais faites au vieux gentleman, et je ne lui accorderai pas qu'il puisse être un mari dans aucun sens du mot. »

On n'en finirait pas de décrire les différentes impressions des deux familles lorsque je divulguai la nouvelle de notre infortune; mais ce que les autres ressentirent était chose légère auprès de ce que les amants parurent endurer. M. Wilmot, qui semblait auparavant déjà suffisamment disposé à rompre le mariage, fut bientôt décidé par ce coup : il y avait une vertu qu'il possédait en perfection, c'était la prudence, trop souvent la seule qui nous reste à soixante-douze ans.

CHAPITRE III

Abnégation. — Les circonstances heureuses de notre vie se trouvent généralement être, en fin de compte, notre propre ouvrage.



IL ne restait plus à notre famille qu'un espoir : c'était que la nouvelle de notre malheur fût un rapport malicieux ou prématuré; mais une lettre de mon agent à Londres vint bientôt m'en confirmer tous les détails. La perte de la fortune eût été pour moi bagatelle; la seule inquiétude que je ressentisse était pour ma famille, destinée à

une vie humble sans cette éducation qui endurcit aux dédains.

Près d'une semaine se passa avant que je tentasse de modérer leur affliction, car des consolations hâtives ne font que rappeler la douleur. Durant cet intervalle, j'appliquai mes pensées à trouver quelque moyen de les soutenir désormais; à la fin, on m'offrit une petite cure de quinze livres sterling par an dans une partie éloignée du pays, où je pourrais continuer de jouir de mes principes sans molestation. J'adhérai avec joie à cette proposition, décidé à augmenter mon traitement en faisant valoir une petite ferme.

Cette résolution prise, mon premier soin fut de rassembler les débris de ma fortune; et, toutes dettes recouvrées et payées, de quatorze mille livres sterling il ne nous en resta que quatre cents. Ma principale préoccupation était donc maintenant de ramener les sentiments de ma famille au niveau de notre position, car je savais bien qu'une indigence prétentieuse est la pire des misères. « Vous ne pouvez ignorer, mes enfants, m'écriai-je, qu'aucune prudence de notre part n'était capable de prévenir notre récente infortune; mais la prudence peut beaucoup pour en détourner les effets. Nous sommes pauvres maintenant, mes bien-aimés, et la sagesse nous commande de nous conformer à notre humble situation. Abandonnons donc, sans murmurer, ce luxe qui rend tant de gens misérables, et cherchons, dans une condition plus humble, cette paix avec laquelle tous peuvent être heureux. Les pauvres vivent contents sans notre aide; pourquoi n'apprendrions-nous pas à vivre sans la leur? Oui, mes enfants; abandonnons dès ce moment toute prétention au grand monde. Il nous reste encore assez pour nous assurer le bonheur si nous sommes sages. Sachons trouver dans le contentement intime de quoi suppléer à ce qui nous manque en fortune. »

Comme mon fils aîné avait reçu une éducation savante, je pris le parti de l'envoyer à la ville, où ses capacités pour-

raient contribuer à notre bien-être et au sien. La séparation des amis et des familles est peut-être une des plus poignantes circonstances qui accompagnent la pauvreté. Le jour arriva bientôt où nous dûmes nous disperser pour la première fois. Mon fils, après avoir pris congé de sa mère et des autres qui mêlaient leurs larmes à leurs baisers, vint me demander ma bénédiction. Je la lui donnai du fond du cœur; c'était, avec cinq guinées, tout le patrimoine que j'eusse maintenant à lui octroyer. — « Vous allez à Londres à pied, mon garçon, m'écriai-je; c'est la manière dont Hooker, votre grand ancêtre, a fait le voyage avant vous. Recevez de moi le même cheval qui lui fut donné par le bon évêque Jewel, ce bâton; et prenez aussi ce livre, il vous fortifiera dans la route : ces deux lignes, qu'il contient, valent des millions : *J'ai été jeune et aujourd'hui je suis vieux, mais je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa progéniture mendiant son pain.* Que ceci soit votre consolation pendant votre voyage. Va, mon garçon; quelle que soit ta fortune, fais que je te voie une fois chaque année; aie toujours du cœur, et adieu ! » — Comme il avait de l'intégrité et de l'honneur, j'étais sans appréhensions en le jetant nu dans l'arène de la vie, car je savais qu'il y jouerait un rôle honnête, vainqueur ou vaincu.

Son départ ne fit que préparer la voie au nôtre, qui eut lieu peu de jours après. L'éloignement d'un pays où nous avions joui de tant d'heures de tranquillité ne se fit pas sans des larmes, que la force d'âme elle-même avait peine à réprimer. En outre, un voyage de soixante-dix milles pour une famille qui, jusque-là, n'en avait jamais fait plus de dix hors de sa maison, nous remplissait d'appréhension; et les cris des pauvres, qui nous suivirent jusqu'à quelque distance, contribuaient à l'augmenter. La première journée de voyage nous mena sans accident à trente milles de notre future retraite, et nous nous arrêtâmes pour la nuit à une obscure auberge, dans un village près de la route. Lorsqu'on nous eut montré

une chambre, je manifestai le désir, suivant mon habitude, que l'hôte nous accordât sa compagnie; ce à quoi il consentit, car ce qu'il boirait devait grossir la note le lendemain matin. Quoi qu'il en soit, il connaissait tout le monde dans le pays où je me rendais, particulièrement le *squire*[1] Thornhill, qui devait être mon seigneur, et qui demeurait à quelques milles de ma résidence. Il représenta ce gentilhomme comme une personne qui ne se souciait guère de connaître du monde que ses plaisirs et qui se faisait particulièrement remarquer par son penchant vers le beau sexe. Il disait qu'aucune vertu n'était capable de résister à ses artifices et à ses assiduités, et qu'il n'y avait guère de fille de fermier à dix milles à la ronde qui ne l'eût vu heureux et infidèle. Bien que ces détails me causassent quelque peine, ils eurent un effet très différent sur mes filles, dont les traits semblaient briller de l'attente d'un prochain triomphe. Ma femme n'était pas moins satisfaite, ni moins confiante dans leurs charmes et leur vertu. Pendant que nous nous laissions aller à ces pensées, l'hôtesse entra dans la chambre pour informer son mari que le monsieur étranger qui était depuis deux jours dans la maison manquait d'argent et ne pouvait leur payer son compte. — « Manque d'argent! reprit l'hôte. Ce doit être impossible, car, pas plus tard qu'hier, il a donné trois guinées à notre bedeau pour lui faire ménager un vieux soldat estropié qui devait être fouetté par la ville comme voleur de chiens. » — Mais l'hôtesse persistant dans son dire, l'hôte se préparait à quitter la salle en jurant qu'il se ferait donner satisfaction d'une manière ou d'une autre, lorsque je le priai de me présenter à un étranger qu'il me dépeignait comme si charitable. Il se rendit à mon désir et fit entrer un gentleman paraissant âgé d'environ

1. Ou *esquire*, écuyer, titre de noblesse au-dessous de chevalier. On désignait ainsi les seigneurs ou hobereaux campagnards. Aujourd'hui c'est surtout une appellation de politesse qu'on donne aux *gentlemen*, c'est-à-dire aux hommes d'une certaine éducation et d'un certain monde.

trente ans et vêtu d'habits jadis galonnés. Il était bien fait



de sa personne, et son visage était marqué des plis de la mé-

ditation. Il avait quelque chose de bref et de sec dans l'abord, et il semblait ne point comprendre les cérémonies, ou les mépriser. Dès que l'hôte eut quitté la salle, je ne pus m'empêcher d'exprimer à cet étranger mon chagrin de voir un gentleman dans un tel embarras, et je lui offris ma bourse pour parer à la nécessité présente. « Je la prends de tout mon cœur, monsieur, répliqua-t-il, et je suis bien aise qu'une récente étourderie, en me faisant donner ce que j'avais d'argent sur moi, me montre qu'il y a encore des hommes tels que vous. J'ai cependant à demander auparavant d'être informé du nom et de la résidence de mon bienfaiteur, afin de le rembourser aussitôt que possible. » Je le satisfis pleinement sur ce point, lui apprenant non seulement mon nom et mes récentes infortunes, mais le lieu où j'allais m'établir à nouveau. « Cela tombe encore plus heureusement que je ne l'espérais, s'écria-t-il; car je fais moi-même la même route, et il y a deux jours que je suis retenu ici par la crue des eaux, qui se trouveront guéables demain, je l'espère. » Je protestai du plaisir que j'aurais dans sa compagnie, et ma femme et mes filles unissant leurs instances, il se laissa persuader de rester à souper. La conversation de l'étranger, à la fois agréable et instructive, m'inspirait le désir de la prolonger; mais il était grand temps de se retirer et de prendre des forces pour la fatigue du jour suivant.

Le lendemain matin, nous partîmes tous ensemble; ma famille était à cheval, et M. Burchell, notre nouveau compagnon, marchait sur la banquette, le long de la route, déclarant, avec un sourire, que, comme nous étions mal montés, il était trop généreux pour essayer de nous laisser derrière. Les eaux n'étant pas encore basses, nous fûmes obligés de louer un guide, qui trottait devant; M. Burchell et moi, nous fermions la marche. Nous allégions la fatigue de la route par des discussions philosophiques, qu'il semblait entendre parfaitement. Mais ce qui me surprenait le plus, c'était que,

bien qu'il m'eût emprunté de l'argent, il défendait ses opinions avec autant d'acharnement que s'il eût été mon protecteur. De temps en temps aussi il m'apprenait à qui appartenaient les différentes résidences qui se présentaient à notre vue à mesure que nous avancions. — « Celle-là, s'écria-t-il en désignant une maison fort magnifique qui se dressait à quelque distance, appartient à M. Thornhill; ce jeune gentilhomme jouit d'une fortune considérable, mais qui dépend entièrement du bon plaisir de son oncle, sir William Thornhill, gentleman qui, se contentant de peu pour lui-même, permet à son neveu de jouir du reste et demeure presque toujours à Londres. — Quoi ! m'écriai-je, est-ce que mon jeune seigneur serait le neveu d'un homme dont les vertus, la générosité et les bizarreries sont si universellement connues? J'ai entendu représenter sir William Thornhill comme une des personnes les plus généreuses, mais aussi les plus fantasques du royaume; ce serait un homme d'une bienfaisance accomplie. — Un peu exagérée même, peut-être, répliqua M. Burchell; du moins il a porté la bienfaisance au delà des bornes lorsqu'il était jeune; car ses passions étaient fortes alors, et comme elles étaient toutes du côté de la vertu, elles l'ont conduit à de romanesques excès. De bonne heure il aspira aux talents du militaire et du savant : il ne tarda pas à être distingué dans l'armée, et il acquit quelque réputation parmi les hommes instruits. L'adulation suit toujours les ambitieux, car seuls ils goûtent tout le plaisir de la flatterie. Une foule de gens l'entourèrent, qui ne lui montrèrent qu'un côté de leur nature, de sorte qu'il se mit à oublier dans une sympathie universelle le soin de ses intérêts particuliers. Il aimait tout le genre humain, car sa fortune l'empêchait de savoir qu'il y a des coquins. Les médecins nous parlent d'une maladie dans laquelle tout le corps est d'une sensibilité si aiguë que le plus léger contact cause de la douleur : ce que certaines personnes ont ainsi souffert physiquement, ce gen-

tilhomme le ressentait dans son esprit. La plus légère infortune, réelle ou feinte, le touchait au vif, et son âme était travaillée par une sensibilité maladive pour les misères des autres. Ainsi disposé à soulager, on peut facilement deviner qu'il trouva quantité de gens disposés à solliciter. Sa profusion finit par altérer sa fortune, mais non son bon naturel; on voyait, au contraire, celui-ci augmenter à mesure que l'autre paraissait décroître; il devenait imprévoyant en devenant pauvre ; et, bien qu'il parlât comme un homme de sens, ses actions étaient celles d'un fou. Cependant, toujours assiégé d'importunités et incapable désormais de satisfaire à toutes les demandes qui lui étaient faites, au lieu d'*argent* il donna des *promesses*. C'était tout ce qu'il avait à accorder, et il n'avait pas assez d'énergie pour causer à personne le chagrin d'un refus. Par là, il attira autour de lui une foule de clients, auxquels il était sûr de manquer de parole et que pourtant il désirait soulager. Ils s'attachèrent à lui pendant un temps, puis le laissèrent avec des reproches et un mépris mérités. Mais à proportion qu'il devenait méprisable vis-à-vis des autres, il devenait avili vis-à-vis de lui-même. Son esprit s'était reposé sur leurs adulations et, cet appui enlevé, il ne savait point trouver de plaisir dans les applaudissements de son propre cœur, qu'il n'avait jamais appris à respecter.

« Le monde commença alors à prendre un autre aspect : la flatterie de ses amis dégénéra en simple approbation. L'approbation prit bientôt la forme plus familière de conseils, et les conseils, une fois rejetés, amenèrent les reproches. Aussi vit-il alors que ces amis, que les bienfaits avaient rassemblés autour de lui, étaient peu estimables; il vit alors qu'il faut toujours qu'un homme donne son propre cœur pour gagner celui d'un autre. Je vis alors que... que... Je ne sais plus ce que j'allais dire. Bref, monsieur, il résolut de se respecter lui-même et forma un plan pour rétablir sa fortune écroulée.

Dans ce but, et toujours avec ses façons bizarres, il parcourut l'Europe à pied, et maintenant, quoiqu'il ait à peine atteint l'âge de trente ans, ses biens sont plus abondants que jamais. Ses libéralités, il est vrai, sont plus raisonnables et plus modérées à présent que jadis ; mais il conserve encore le caractère d'un original, et c'est dans les vertus excentriques qu'il trouve le plus de plaisir. »

Mon attention était si absorbée par le récit de M. Burchell qu'à peine regardais-je devant moi pendant qu'il allait, lorsque les cris de ma famille me jetèrent dans l'alarme. Je retournai la tête et j'aperçus ma plus jeune fille au milieu d'un cours d'eau rapide, renversée de son cheval et luttant contre le torrent. Elle avait disparu deux fois, et je ne pouvais me précipiter à temps pour lui porter secours. Mes sensations mêmes étaient trop violentes pour me permettre d'essayer de la sauver. Elle périssait certainement, si mon compagnon, apercevant son danger, n'avait immédiatement plongé à son secours et ne l'avait, avec quelque difficulté, portée sur l'autre rive. En prenant le courant un peu plus haut, le reste de la famille passa en sûreté, et nous eûmes alors la possibilité de joindre l'expression de notre reconnaissance à la sienne. Sa gratitude peut plus facilement s'imaginer que se décrire : elle remerciait son sauveur par ses regards plutôt que par ses paroles, et elle continuait de s'appuyer sur son bras, comme si elle eût encore voulu recevoir assistance. Ma femme, de son côté, manifesta à M. Burchell l'espoir d'avoir un jour le plaisir de lui rendre ses bontés chez elle. Cependant, après nous être reposés à l'auberge la plus proche et avoir dîné ensemble, M. Burchell, qui allait dans une autre partie du pays, prit congé, et nous poursuivîmes notre voyage. Pendant qu'il s'éloignait, ma femme déclara qu'elle l'aimait extrêmement, protestant que s'il avait une naissance et une fortune qui lui donnassent le droit de s'allier à une famille comme la nôtre, elle ne connaissait personne capable de fixer plus prompte-

ment son choix. Je ne pus que sourire de l'entendre parler sur ce ton superbe; mais ces illusions innocentes qui tendent à nous rendre plus heureux ne m'ont jamais beaucoup déplu.



CHAPITRE IV

Preuve que même la plus humble fortune peut donner le bonheur, lequel dépend, non des circonstances, mais du caractère.



E lieu de notre retraite n'avait pour voisinage qu'un petit nombre de fermiers, qui tous cultivaient leurs propres terres et étaient également étrangers à l'opulence et à la pauvreté. Comme ils avaient presque toutes les commodités de la vie chez eux, ils allaient rarement dans les villes ou les cités chercher le superflu. Loin de la société polie, ils gardaient encore la simplicité primitive des mœurs; et, sobres

par habitude, à peine savaient-ils que la tempérance est une vertu. Ils travaillaient gaiement les jours ouvriers, mais ils observaient les fêtes comme des intervalles de délassement et de plaisir. Ils chantaient l'hymne populaire à Noël, envoyaient des lacs d'amour le matin de la Saint-Valentin, mangeaient des crêpes au carnaval, montraient leur esprit le 1[er] avril et cassaient religieusement des noix la veille de la Saint-Michel. Ayant appris notre approche, la population tout entière sortit à la rencontre de son ministre, revêtue de ses plus beaux habits et précédée d'une flûte et d'un tambourin. On avait aussi préparé pour notre réception un festin auquel nous nous assîmes gaiement; et, dans la conversation, le rire suppléa à ce qui manquait en esprit.

Notre petite habitation était située au pied d'une colline en pente douce, abritée par un beau taillis derrière et par une rivière bavarde devant; d'un côté une prairie, de l'autre une pelouse. Ma ferme consistait en vingt ares environ d'excellentes terres, pour lesquels j'avais donné cent livres de pot-de-vin à mon prédécesseur. Rien ne pouvait surpasser la propreté de mon petit enclos; les ormes et les haies vives avaient un aspect de beauté indescriptible. Ma maison ne se composait que d'un étage et était couverte en chaume, ce qui lui donnait un air de calme bien-être; les murs à l'intérieur étaient gentiment blanchis à la chaux, et mes filles entreprirent de les orner de tableaux de leur composition. La même pièce nous servait de salon et de cuisine, il est vrai; mais cela ne la rendait que plus chaude. D'ailleurs, comme elle était tenue avec la plus extrême propreté, — les plats, les assiettes et les cuivres bien écurés et disposés en rangées brillantes sur les étagères, — l'œil était agréablement récréé et n'éprouvait pas le besoin de meubles plus riches. Il y avait trois autres pièces, une pour ma femme et pour moi, une pour nos deux filles qui donnait dans la nôtre, et la troisième, avec deux lits, pour le reste des enfants.

La petite république à laquelle je donnais des lois était



réglée de la façon suivante : au lever du soleil, nous nous assemblions tous dans notre salle commune, où le feu avait été

allumé d'avance par la servante. Après nous être salués les uns les autres avec les formes convenables, car j'ai toujours pensé qu'il était bien de maintenir certains signes matériels de bonne éducation, sans lesquels la liberté détruit infailliblement l'amitié, — nous nous inclinions tous avec reconnaissance devant cet être qui nous donnait encore un jour. Ce devoir accompli, mon fils et moi nous allions nous livrer à nos travaux habituels au dehors, tandis que ma femme et mes filles s'occupaient du déjeuner, qui était toujours prêt à heure fixe. J'accordais une demi-heure pour ce repas et une heure pour le dîner; ce temps se passait en gaietés innocentes entre ma femme et mes filles, et en argumentations philosophiques entre mon fils et moi.

Comme nous nous levions avec le soleil, nous ne poursuivions jamais notre labeur après qu'il était couché; mais nous revenions à la maison, où la famille nous attendait avec des visages souriants, et où un foyer brillant et un bon feu étaient préparés pour nous recevoir. Et nous ne manquions pas de convives: quelquefois le fermier Flamborough, notre loquace voisin, et souvent le joueur de flûte aveugle, nous rendaient visite et goûtaient notre vin de groseille, pour la fabrication duquel nous n'avions perdu ni notre recette ni notre réputation. Ces braves gens avaient plusieurs moyens de faire apprécier leur compagnie; pendant que l'un jouait, l'autre chantait quelque touchante ballade, « le Dernier Bonsoir de Johnny Armstrong », ou « la Cruauté de Barbara Allen ». La soirée se terminait de la manière dont nous avions commencé la matinée: mes plus jeunes garçons étaient désignés pour lire les prières du jour; et celui qui lisait le plus haut, le plus distinctement et le mieux, devait avoir un sou le dimanche pour mettre dans le tronc des pauvres.

Quand venait le dimanche, oh! c'était jour de grande toilette, et tous mes édits somptuaires n'y pouvaient rien. En vain m'imaginais-je sincèrement que mes harangues contre l'orgueil

avaient dompté la vanité de mes filles : je les trouvais toujours secrètement attachées à toutes leurs anciennes parures ; elles continuaient à aimer les dentelles, les rubans, les verroteries et la gaze ; ma femme elle-même conservait de l'amour pour son poult-de-soie cramoisi, parce qu'il m'était jadis arrivé de lui dire qu'il lui seyait bien.

Le premier dimanche, en particulier, leur conduite servit à me mortifier. J'avais, la veille au soir, exprimé le désir que mes filles fussent habillées de bonne heure le lendemain, car j'ai toujours aimé être à l'église longtemps avant le reste de la congrégation. Elles obéirent ponctuellement à mes instructions ; mais quand nous fûmes pour nous réunir au déjeuner du matin, voilà ma femme et mes filles qui descendent habillées avec toute leur ancienne splendeur, les cheveux plaqués de pommade, le visage marqueté de mouches à volonté, les jupes ramassées en paquet par derrière et bruissant à chaque mouvement. Je ne pus me retenir de sourire de leur vanité, surtout de celle de ma femme, de qui j'attendais plus de discrétion. Cependant, dans une circonstance si pressante, je ne trouvai d'autre ressource que d'ordonner à mon fils, d'un air important, de demander notre carrosse. Les filles furent stupéfaites du commandement ; mais je le répétai avec plus de solennité qu'auparavant. « Sûrement, mon ami, vous plaisantez, s'écria ma femme. Nous pouvons parfaitement aller à pied jusque-là ; nous n'avons pas besoin de carrosse pour nous porter désormais. — Vous vous trompez, mon enfant, répliquai-je. Si, nous avons besoin de carrosse ; car si nous allons à pied à l'église dans cet attirail, les enfants de la paroisse eux-mêmes feront des huées derrière nous.

— Vraiment, reprit ma femme, j'avais toujours cru que mon Charles aimait à voir autour de lui ses enfants propres et de bonne mine. — Soyez aussi propres qu'il vous plaira, interrompis-je, et je vous en aimerai d'autant mieux ; mais tout ceci n'est pas de la propreté, c'est de la friperie. Ces plissés,

ces déchiquetures, ces mouchetures ne serviront qu'à nous faire haïr des femmes de nos voisins. Non, mes enfants, continuai-je d'un ton plus grave ; ces robes peuvent être refaites avec une coupe plus simple, car l'élégance est fort déplacée chez nous, qui avons à peine les moyens de nous mettre décemment. Je ne sais si ces volants et ces chiffons conviennent même chez les riches, lorsque je considère que, d'après un calcul modéré, les colifichets des vaniteux pourraient vêtir la nudité du monde des indigents. »

Cette remontrance eut l'effet qu'elle devait avoir ; elles allèrent, avec un grand calme et à l'instant même, changer de costume ; le lendemain, j'eus la satisfaction de voir mes filles, sur leur désir exprès, occupées à tailler dans leurs traînes des gilets du dimanche pour les deux petits Dick et Bill ; et ce qui fut le plus satisfaisant, c'est que les robes semblaient avoir gagné à cette amputation.

CHAPITRE V

Présentation d'une nouvelle et importante connaissance. — Les choses où nous mettons le plus nos espérances se trouvent d'ordinaire être les plus funestes.



UNE petite distance de la maison, mon prédécesseur avait fait un banc, ombragé par une haie d'aubépine et de chèvrefeuille. Là, lorsque le temps était beau et notre travail fini de bonne heure, nous avions l'habitude de nous asseoir ensemble pour jouir d'un vaste paysage dans le calme du soir. Là aussi nous prenions le thé, qui était devenu maintenant un régal assez rare ; et, comme nous n'en avions que de temps en temps, il répandait une

joie nouvelle, et les préparatifs ne s'en faisaient pas avec peu d'empressement et de cérémonies. Dans ces occasions, nos deux petits nous faisaient toujours la lecture, et ils étaient régulièrement servis après que nous avions fini. Quelquefois, pour mettre de la variété dans nos plaisirs, les filles chantaient en s'accompagnant sur la guitare : pendant qu'elles formaient ainsi un petit concert, ma femme et moi nous descendions, en nous promenant, le champ en pente, embelli de campanules et de centaurées, causant de nos enfants avec délices et jouissant de la brise qui transportait à la fois la santé et l'harmonie.

De cette façon, nous commencions à trouver que toutes les situations de la vie peuvent apporter leurs plaisirs propres. Chaque matin nous éveillait pour la reprise du même travail, mais le soir nous en dédommageait par une insoucieuse hilarité.

C'était au commencement de l'automne, un jour férié, — car je les observais comme des intervalles de relâche dans le travail : — j'avais amené ma famille à notre lieu ordinaire de récréation, et nos jeunes musiciennes commençaient leur concert habituel. Pendant que nous nous occupions ainsi, nous vîmes un cerf passer en bonds rapides à vingt pas environ de l'endroit où nous étions assis. Au pantèlement de ses flancs, il semblait pressé par les chasseurs. Nous n'avions guère eu le temps de songer à la détresse du pauvre animal, lorsque nous aperçûmes les chiens et les cavaliers arriver à toute vitesse à quelque distance derrière et prendre le même sentier qu'il avait pris. Je fus sur-le-champ d'avis de rentrer avec ma famille ; mais la curiosité, ou la surprise, ou quelque motif plus caché, retinrent ma femme et mes filles à leurs places. Le chasseur qui courait en avant passa devant nous avec une grande rapidité, suivi de quatre ou cinq autres personnes qui semblaient emportées d'une hâte égale. En dernier lieu, un jeune gentilhomme, d'apparence plus distinguée que

les autres, s'avança, et, nous ayant regardés un instant,



au lieu de poursuivre la chasse, il s'arrêta court, donna son cheval à un serviteur qui suivait, et s'approcha de nous avec un air d'insouciante supériorité. Il semblait n'avoir pas besoin d'être annoncé, et il allait saluer mes filles comme quelqu'un qui est certain

d'être bien reçu; mais elles avaient appris de bonne heure à déconcerter d'un regard la présomption. Il nous fit alors savoir que son nom était Thornhill, et qu'il était possesseur du domaine qui s'étendait à quelque distance autour de nous. En conséquence, il se mit en devoir de saluer la partie féminine de la famille, et tel est le pouvoir de la fortune et des beaux habits qu'il n'éprouva pas un second refus. Comme son abord, quoique suffisant, était facile, nous devînmes bientôt plus familiers, et, apercevant des instruments de musique déposés près de nous, il demanda qu'on lui fît la faveur de chanter. Peu partisan de liaisons si disproportionnées, je fis signe de l'œil à mes filles pour les empêcher de consentir; mais un autre signe de leur mère détruisit l'effet du mien, si bien qu'elles nous donnèrent, d'un air joyeux, un morceau à la mode de Dryden. M. Thornhill parut ravi du choix et de l'exécution; puis il prit la guitare lui-même. Il ne jouait que très médiocrement; néanmoins, ma fille aînée lui rendit ses applaudissements avec usure et l'assura qu'il tirait des sons plus hauts que ne le faisait son maître même. A ce compliment il fit un salut, auquel elle répondit par une révérence. Il loua son goût; elle vanta son jugement. Un siècle n'aurait pas mieux noué leur connaissance. Cependant la vaniteuse mère, aussi heureuse, insistait de son côté pour que son seigneur entrât et goûtât un verre de sa groseille. Toute la famille semblait avoir à cœur de lui plaire : mes filles essayaient de l'intéresser sur les sujets qu'elles croyaient avoir le plus d'actualité, tandis que Moïse, au contraire, lui soumettait une ou deux questions à propos des anciens, qui lui valurent la satisfaction de se voir rire au nez; mes tout petits n'étaient pas moins empressés et s'attachaient avec amour à l'étranger. Tous mes efforts suffisaient à peine à empêcher leurs doigts sales de manier et de ternir les galons de ses habits et de lever les pattes de ses poches pour voir ce qu'il y avait de-

dans. A l'approche du soir, il prit congé ; mais pas avant d'avoir demandé la permission de renouveler sa visite, ce que nous lui accordâmes avec la plus grande facilité, car il était notre seigneur.

Dès qu'il fut parti, ma femme tint conseil sur les événements du jour. Elle était d'avis que c'était un coup des plus heureux ; car, à sa connaissance, des choses plus étranges que celle-là avaient réussi. Elle espérait encore voir le jour où nous pourrions dresser la tête au milieu des plus huppés et elle conclut en protestant qu'il lui était impossible de voir la raison pour laquelle les deux misses Wrinklers avaient épousé de grandes fortunes quand ses enfants, à elle, n'en auraient pas. Comme ce dernier argument était à mon adresse, je protestai également que j'étais, comme elle, incapable d'en voir la raison, non plus que celle pour laquelle M. Simkins avait gagné le lot de dix mille livres à la loterie quand nous étions restés avec un billet nul. « Je le déclare, Charles, s'écria ma femme, c'est de cette façon que vous nous glacez toujours, mes filles et moi, quand nous sommes gaies. Dites-moi, Sophie, ma chère, que pensez-vous de notre nouveau visiteur? Ne trouvez-vous pas qu'il semble avoir un bon naturel? — Infiniment bon, en vérité, maman, répliqua-t-elle. Je crois qu'il a beaucoup à dire sur tout et qu'il n'est jamais à court ; et plus le sujet est mince, plus il a à dire. — Oui, s'écria Olivia, il est assez bien pour un homme ; pourtant, quant à moi, je ne l'aime pas beaucoup ; il est par trop impudent et familier ; mais sur la guitare il est révoltant. » J'interprétai ces deux derniers discours par la méthode des contraires, et je trouvai ainsi que Sophia le méprisait dans son for intérieur autant que, secrètement, Olivia l'admirait. « Quelles que soient vos opinions sur son compte, mes enfants, m'écriai-je, pour confesser la vérité, il ne m'a pas prévenu en sa faveur. Les amitiés disproportionnées se terminent toujours par des dégoûts, et je crois qu'il parais-

sait, malgré toute sa facilité de manières, parfaitement sentir la distance qui est entre nous. Tenons-nous-en à des compagnons de notre rang. Il n'y a point de caractère plus méprisable que celui de l'homme coureur de fortune, et je ne vois pas pourquoi les femmes qui courent après la fortune ne seraient pas méprisables aussi. Ainsi, à tout le mieux, nous serons méprisables si ses vues sont honnêtes ; mais si elles ne le sont pas !... Je frémis rien que d'y songer ! Il est vrai que je n'ai point d'appréhensions quant à la conduite de mes enfants, mais je pense qu'il y en a quelques-unes à avoir quant à son caractère, à lui. » J'aurais continué si je n'avais été interrompu par un domestique du squire qui nous envoyait, avec ses compliments, un quartier de venaison et la promesse de dîner chez nous quelques jours plus tard. Ce présent opportun plaidait en sa faveur plus puissamment que tout ce que j'avais à dire n'aurait pu faire contre lui. Je gardai donc le silence, me contentant d'avoir seulement indiqué le danger et laissant à leur discrétion le soin de l'éviter. La vertu, qui a toujours besoin qu'on la garde, vaut à peine la sentinelle.



CHAPITRE VI

Bonheur d'un foyer rustique.



A discussion avait été poussée avec une certaine chaleur. Afin de raccommoder les choses, il fut convenu à l'unanimité que nous aurions un morceau de venaison pour souper, et nos filles s'empressèrent de se mettre à l'œuvre.

« Je suis fâché, m'écriai-je, que nous n'ayons ni voisin ni étranger, pour prendre part à cette bonne chère : l'hospitalité donne aux festins de ce genre une double saveur. — Dieu me bénisse ! dit aussitôt ma femme. Voici

venir notre excellent ami M. Burchell, qui a sauvé notre Sophia, et qui vous bat proprement dans la discussion. — Me réfuter dans la discussion, moi, enfant! m'écriai-je. Vous vous trompez en cela, ma chère; je crois qu'ils ne sont pas nombreux, ceux qui en sont capables. Je n'ai jamais discuté vos talents pour confectionner les pâtés d'oie, et je vous prie de me laisser la discussion. » Pendant que je parlais, le pauvre M. Burchell entra dans la maison ; toute la famille lui fit accueil et lui serra cordialement la main, tandis que le petit Dick lui poussait officieusement une chaise.

L'amitié de ce pauvre homme me plaisait pour deux raisons : je savais qu'il avait besoin de la mienne, et je savais de même qu'il était aussi obligeant qu'il pouvait l'être. On le connaissait dans notre voisinage sous le nom du pauvre monsieur qui n'avait voulu rien faire de bon quand il était jeune, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans. Par intervalles, il causait avec un grand bon sens ; mais en général il se plaisait surtout dans la compagnie des enfants, qu'il avait coutume d'appeler de petits hommes inoffensifs. J'appris qu'il était fameux pour leur chanter des ballades et leur raconter des histoires. Il sortait rarement sans avoir dans ses poches quelque chose pour eux, un morceau de pain d'épice ou un sifflet d'un sou. Il avait coutume de venir passer quelques jours dans notre localité, vivant de l'hospitalité des habitants. Il prit place au souper au milieu de nous, et ma femme n'épargna pas son vin de groseille. On raconta chacun son histoire ; il nous chanta d'anciennes chansons et dit aux enfants le conte du Daim de Beverland, avec l'histoire de la patiente Grisèle, les aventures de Catskin, et enfin le Bosquet de la belle Rosamonde. Notre coq, qui chantait toujours à onze heures, nous dit alors qu'il était temps de reposer ; mais une difficulté imprévue s'éleva pour le logement de l'étranger ; tous nos lits étaient déjà occupés, et il était trop tard pour l'envoyer à l'auberge voisine. Dans cet embarras, le petit Dick

lui offrit sa part de lit si son frère Moïse voulait le laisser coucher avec lui. « Et moi, s'écria Bill, je donnerai ma part à M. Burchell, si mes sœurs veulent me prendre avec



elles. — Bien cela, mes bons enfants, m'écriai-je. L'hospitalité est un des premiers devoirs du chrétien. La bête se retire dans son abri, l'oiseau vole à son nid, mais l'homme dénué ne peut trouver de refuge que chez son semblable. Le plus complet étranger dans ce monde fut celui qui est venu le sauver. Jamais il n'eut une maison à lui, comme s'il voulait voir ce qui restait d'hospitalité parmi nous. Déborah, ma chère, dis-je à ma

femme, donnez un morceau de sucre à chacun de ces garçons, et que celui de Dick soit le plus gros, car il a parlé le premier. »

Au matin, de bonne heure, j'appelai toute ma famille pour aider à mettre en sûreté une coupe de regain, et notre hôte offrant son concours, on le laissa se joindre à nous. Notre besogne allait vivement ; nous retournions au vent l'herbe fauchée. Je marchais en tête, et le reste suivait en bon ordre. Je ne pus m'empêcher cependant de remarquer l'empressement de M. Burchell à assister ma fille Sophia dans sa part de travail. Quand il avait fini sa propre tâche, il allait s'associer à la sienne et lui causait de près ; mais j'avais trop bonne opinion du jugement de Sophia et j'étais trop bien convaincu de son ambition, pour qu'un homme ruiné me causât aucune inquiétude. Lorsque nous eûmes terminé pour la journée, on invita M. Burchell comme le soir précédent; mais il refusa, parce qu'il devait coucher cette nuit-là chez un voisin, à l'enfant duquel il portait un sifflet. Il partit, et notre conversation, à souper, tomba sur l'infortuné qui était tout à l'heure notre hôte. « Quel frappant exemple offre ce pauvre homme, disais-je, des misères qui suivent une jeunesse de légèreté et d'extravagance ! Il ne manque nullement de bon sens, et cela ne sert qu'à aggraver ses anciennes folies. Pauvre être abandonné ! où sont maintenant les festineurs, les flatteurs qui recevaient de lui jadis des inspirations et des ordres? Ils courtisent peut-être le baigneur interlope qu'ont enrichi ses dissipations. Jadis ils lui donnaient des louanges, et maintenant c'est son ancien complaisant qu'ils applaudissent ; leurs transports d'autrefois à propos de son esprit se sont changés en sarcasmes sur sa folie : il est pauvre, et peut-être mérite-t-il la pauvreté, car il n'a ni l'ambition d'être indépendant ni le talent d'être utile. » Poussé peut-être par quelques raisons secrètes, je fis cette observation avec un excès d'acrimonie que ma Sophia me reprocha doucement. « Quelle qu'ait été

son ancienne conduite, papa, sa situation devrait aujourd'hui le mettre à l'abri de la censure. Son indigence actuelle est un châtiment suffisant pour sa folie passée, et j'ai entendu papa lui-même dire que nous ne devions jamais frapper sans nécessité une victime que la Providence tient sous la verge de son courroux. — Vous avez raison, Sophia, s'écria mon fils Moïse, et un ancien donne un beau symbole de la malice d'une telle conduite en représentant les efforts d'un rustre pour écorcher Marsyas, dont la peau, à ce que nous dit la fable, avait été déjà complètement enlevée par un autre. D'ailleurs, je ne sais pas si la condition de ce pauvre homme est aussi mauvaise que mon père voudrait la représenter. Nous ne devons pas juger des sentiments des autres par ce que nous pourrions sentir à leur place. Quelque obscure que soit l'habitation de la taupe à nos yeux, l'animal n'en trouve pas moins son logement suffisamment éclairé. Et pour dire la vérité, l'esprit de cet homme paraît convenir à sa situation ; car je n'ai jamais entendu personne de plus enjoué qu'il ne l'était aujourd'hui lorsqu'il conversait avec vous. » Cela fut dit sans la moindre intention et cependant provoqua une rougeur qu'elle s'efforça de cacher sous un rire affecté, l'assurant qu'elle avait à peine fait attention à ce que M. Burchell lui disait, mais qu'elle croyait qu'il avait bien pu être jadis un *gentleman* très distingué. La hâte qu'elle mit à s'excuser et sa rougeur étaient des symptômes qu'en moi-même je n'approuvais point ; mais je renfermai mes soupçons.

Comme nous attendions notre seigneur pour le lendemain, ma femme alla faire le pâté de venaison. Moïse s'assit pour lire pendant que je donnais leur leçon aux petits ; mes filles semblaient aussi affairées que les autres, et je les observai pendant un bon moment cuisinant quelque chose sur le feu. Je supposai d'abord qu'elles aidaient leur mère : mais le petit Dick m'apprit tout bas qu'elles étaient en train de faire une *eau* pour le visage. Contre les eaux de toutes sortes

j'avais une antipathie naturelle, car je savais qu'au lieu de corriger le teint, elles le gâtent. En conséquence, je rapprochai par degrés furtifs ma chaise du feu, puis, trouvant qu'il avait besoin d'être attisé, je pris le tisonnier et renversai comme par accident toute la composition ; et il était trop tard pour en commencer une autre.



CHAPITRE VII

Portrait d'un bel esprit de la ville. — Les plus sots peuvent réussir à amuser pendant une soirée ou deux.



UAND arriva le matin où nous devions traiter notre jeune seigneur, on n'aura pas de peine à imaginer que de provisions l'on épuisa pour faire figure. On peut aussi supposer que ma femme et mes filles déployèrent pour l'occasion leur plus brillant plumage. M. Thornhill vint avec deux amis, son chapelain et son éleveur de coqs de combat. Les domestiques étaient nombreux ; il les envoyait poliment à la prochaine taverne ; mais

ma femme, dans le triomphe de son cœur, insista pour les traiter tous ; en raison de quoi, soit dit en passant, la famille entière dut jeûner pendant trois semaines. Comme M. Burchell nous avait donné à entendre, la veille, que le squire faisait des propositions de mariage à miss Wilmot, l'ancienne prétendue de mon fils George, la cordialité avec laquelle on le reçut en fut de beaucoup refroidie ; mais un incident nous délivra jusqu'à un certain point de cette gêne, car quelqu'un de la compagnie ayant par hasard prononcé le nom de cette jeune personne, M. Thornhill déclara, avec un juron, qu'il n'avait jamais rien vu de plus absurde que d'appeler un tel épouvantail une beauté. « Je veux devenir hideux sur l'heure, continua-t-il, s'il n'est pas vrai que je trouverais autant de plaisir à choisir ma maîtresse à la lueur d'une lanterne sous l'horloge de Saint-Dunstan. » Là-dessus il se mit à rire, et nous en fîmes autant : les plaisanteries des riches ont toujours du succès. Olivia même ne put s'empêcher de dire tout bas, assez haut pour être entendue, qu'il avait un inépuisable fonds de gaieté.

Après dîner, je portai mon toast ordinaire, l'Église. J'en fus remercié par le chapelain, car, déclara-t-il, l'Église était la seule maîtresse de ses affections. « Allons, Frank, dit le squire avec son sans-gêne accoutumé, parlez-nous sincèrement ; supposez d'un côté l'Église, votre maîtresse actuelle, en manches de linon, et de l'autre miss Sophia sans linon d'aucune espèce, pour laquelle seriez-vous ? — Pour les deux, à coup sûr, s'écria le chapelain. — Parfait, Frank ! reprit le squire. Que ce verre m'étouffe si une belle fille ne vaut pas toute la cléricature de la création. Car que sont dîmes et simagrées ? Imposture, mensonge damné, tout cela ! Et je puis le prouver. — Je le voudrais, s'écria mon fils Moïse ; et je pense que je serais capable de vous répondre. — Très bien, monsieur, repartit le squire qui, du premier coup, flaira son homme et cligna de l'œil au reste de la compagnie

pour nous préparer au jeu. Si vous désirez argumenter froidement sur ce sujet, je suis prêt à accepter le défi. Et d'abord, en êtes-vous pour le traiter analogiquement ou dialogiquement ? — J'en suis pour le traiter raisonnablement, s'écria Moïse, tout heureux qu'on lui permît de discuter. — Bon encore, reprit le squire. Et pour commencer par le commencement, j'espère que vous ne nierez pas que tout ce qui est, est. Si vous ne m'accordez pas cela, je ne saurais aller plus loin. — Mais, répondit Moïse, je crois que je peux vous accorder cela et en tirer bon parti. — J'espère aussi, reprit l'autre, que vous accorderez qu'une partie est moindre que le tout. — J'accorde cela aussi, s'écria Moïse ; ce n'est que juste et raisonnable.

— J'espère, continua le squire, que vous ne nierez pas que les deux angles d'un triangle sont égaux à deux droits. — Rien ne peut être plus clair, répondit l'autre, et il regardait autour de lui avec son air d'importance habituel. — Très bien ! s'écria le squire en parlant très vite. Les prémisses ainsi établies, je poursuis en faisant remarquer que la concaténation de l'existence individuelle procédant suivant une proportion double et réciproque produit naturellement un dialogisme problématique qui, en une certaine mesure, prouve que l'essence de la spiritualité peut se rapporter au second prédicable. — Arrêtez, arrêtez ! s'écria l'autre. Je le nie. Pensez-vous que je puisse ainsi me rendre à ces doctrines hétérodoxes ? — Quoi ! répliqua le squire, comme s'il s'emportait, ne pas vous rendre ! Répondez à une simple question : croyez-vous qu'Aristote ait raison quand il dit que les relatifs sont en relation ? — Indubitablement, répliqua l'autre. — Si donc il en est ainsi, s'écria le squire, répondez directement à ce que je vous propose, à savoir si vous jugez l'investigation analytique de la première partie de mon enthymème imparfaite *secundum quoad* ou *quoad minus*, et donnez-moi vos raisons ; donnez-moi vos raisons,

vous dis-je, directement. — Je déclare, s'écria Moïse, que



je ne comprends pas très bien la force de votre raisonnement; mais, s'il était réduit à une proposition simple, j'imagine que je pourrais alors avoir une réponse à vous donner. — Oh! monsieur, s'écria le squire, je suis votre très humble serviteur. Je vois que vous me demandez de vous fournir à la fois l'argument et l'entendement. Non, monsieur, je déclare ici que vous êtes

trop fort pour moi. » Ceci eut un succès de rire aux dépens du pauvre Moïse, qui resta la seule figure sombre dans ce groupe de joyeux visages, et il ne prononça plus une seule syllabe pendant toute la durée du repas.

Tout cela ne me causait aucun plaisir; mais l'effet en était très différent sur Olivia, qui prenait pour de l'esprit ce qui n'était qu'un pur acte de mémoire. Aussi trouvait-elle le squire un gentilhomme très distingué; et si l'on considère quels puissants ingrédients sont un bel air, de beaux habits et de la fortune dans la composition d'un personnage ainsi qualifié, on lui pardonnera facilement. M. Thornhill, malgré son ignorance réelle, causait avec aisance et savait s'étendre abondamment sur les lieux communs de la conversation. Il n'est pas surprenant que de tels talents dussent gagner le cœur d'une jeune fille à qui son éducation avait appris à connaître la valeur des apparences chez elle-même, et, par conséquent, à y attacher aussi de la valeur chez les autres.

Après le départ de notre jeune seigneur, nous nous remîmes à discuter ses mérites. Comme il adressait ses regards et ses discours à Olivia, on ne doutait plus qu'elle ne fût l'objet qui l'attirait chez nous. Et elle ne paraissait pas trop mécontente des innocentes railleries de son frère et de sa sœur à ce propos. Déborah elle-même semblait partager la gloire de la journée ; elle triomphait dans la victoire de sa fille comme si c'eût été la sienne. « Et maintenant, mon ami, me dit-elle, je peux bien avouer que c'est moi qui ai conseillé à mes filles d'encourager les attentions de notre seigneur. J'ai toujours eu quelque ambition, et vous voyez maintenant que j'avais raison; car qui sait comment ceci peut bien finir? — Oui, en effet, qui le sait ? répondis-je avec un grand soupir. Pour ma part, je n'en suis pas fort charmé ; j'aurais beaucoup mieux aimé quelqu'un qui eût été pauvre et honnête, que ce beau gentilhomme avec sa fortune et son impiété ; car, comp-

tez-y, s'il est ce que je le soupçonne d'être, jamais libre penseur n'aura un de mes enfants.

— Assurément, père, s'écria Moïse, vous êtes ici trop rigoureux; car le ciel ne le jugera pas sur ce qu'il pense, mais sur ce qu'il fait. Tout homme a en lui mille pensées coupables qui s'élèvent en dehors de son contrôle. Il se peut que penser librement sur la religion soit involontaire chez ce gentleman ; de sorte que, tout en admettant que ses sentiments soient erronés, comme il est purement passif en les subissant, il n'est pas plus à blâmer pour ses erreurs que le gouverneur d'une ville sans murailles pour l'abri qu'il est obligé de fournir à l'ennemi qui l'envahit.

— C'est vrai, mon fils, m'écriai-je. Mais si le gouverneur y attire l'ennemi, il est bel et bien coupable. Et tel est toujours le cas de ceux qui embrassent l'erreur. La faute n'est pas de donner son assentiment aux preuves que l'on voit, mais de fermer les yeux devant un grand nombre de preuves qui se présentent. De sorte que, bien que nos opinions erronées soient involontaires une fois formées, comme nous avons été volontairement corrompus ou très négligents en les formant, nous n'en méritons pas moins un châtiment pour notre faute, ou du mépris pour notre folie. »

Ma femme reprit alors la conversation, mais non le raisonnement. Elle fit remarquer que plusieurs très honnêtes gens de notre connaissance étaient des libres penseurs et faisaient de très bons maris ; elle connaissait même certaines jeunes filles de sens qui auraient assez d'habileté pour faire de leurs époux des convertis. « Et qui sait, mon ami, continua-t-elle, ce qu'Olivia peut être capable d'accomplir? L'enfant n'est jamais à court sur aucun sujet, et, à ma connaissance, elle est très forte en controverse.

— Eh ! ma chère, que peut-elle avoir lu en fait de controverse? m'écriai-je. Il ne me souvient pas que j'aie jamais mis des livres de ce genre entre ses mains. Certainement vous

exagérez ses mérites. — En vérité non, papa, répondit Olivia. J'ai lu une grande quantité de controverse. J'ai lu les discussions entre Thwackum et Square[1]; la controverse entre Robinson Crusoe et Vendredi, le sauvage, et je m'occupe en ce moment à lire la controverse qui se trouve dans *la Cour dévote*[2]. — Très bien ! m'écriai-je. Voilà une bonne fille. Je vous trouve toutes les qualités requises pour faire des convertis ; donc, allez aider votre mère à confectionner la tarte aux groseilles. »

1. Personnages disputeurs et grotesques du roman de Fielding intitulé *Tom Jones.*

2. *Religious Courtship, or Historical Discourses on the necessity of marrying religious Husbands and Wives and of their being of the same opinion.* « La Cour dévote, ou nécessité d'unir des maris et des femmes ayant de la religion et dont les opinions sont les mêmes. »



CHAPITRE VIII

Un amour qui ne promet guère de fortune peut cependant en amener beaucoup.



Le lendemain matin, nous eûmes de nouveau la visite de M. Burchell. Je commençais, pour certaines raisons, à trouver déplaisante la fréquence de ses retours ; mais je ne pouvais lui refuser ma compagnie ni mon foyer. Il est vrai que son travail payait plus que son entretien ; car il s'employait vigoureusement parmi nous, et, soit dans la prairie, soit à la meule, il se mettait au premier rang. En outre, il avait toujours quelque chose d'amusant à dire, qui allégeait notre labeur, et il était

à la fois si bizarre et si sensé que je l'aimais, riais de lui et le prenais en pitié tout ensemble. Mon seul grief venait de l'attachement qu'il montrait pour ma fille : il l'appelait, en manière de plaisanterie, sa petite maîtresse, et quand il achetait pour chacune d'elles une parure de rubans, celle de Sophia était la plus jolie. Je ne savais comment, mais chaque jour il semblait devenir plus aimable ; son esprit paraissait augmenter, et sa simplicité prendre l'air supérieur de la sagesse.

Nous dînâmes en famille, dans le champ, assis, ou plutôt couchés, autour d'un modeste repas, la nappe étendue sur le foin. M. Burchell donnait au festin de la gaieté. Pour surcroît de satisfaction, deux merles se répondaient de deux haies opposées, le rouge-gorge familier venait picorer les miettes dans nos mains, et il n'était pas un bruit qui ne parût un écho de la tranquillité. « Je ne me trouve jamais assise ainsi, dit Sophia, sans penser aux deux amants si suavement décrits par M. Gay, et que la mort frappa dans les bras l'un de l'autre. Il y a, dans cette description quelque chose de si pathétique, que je l'ai lue cent fois avec un nouveau ravissement. — A mon avis, s'écria mon fils, les plus beaux traits de cette description sont bien au-dessous de ceux que l'on trouve dans *Acis et Galatée*, d'Ovide. Le poète romain entend mieux l'emploi de l'antithèse, et c'est de cette figure habilement mise en œuvre que dépend toute la force du pathétique. — Il est remarquable, s'écria M. Burchell, que les deux poètes que vous citez aient également contribué à introduire un goût faux dans leurs pays respectifs, en chargeant tous leurs vers d'épithètes. Des hommes d'un médiocre génie trouvèrent que c'était dans leurs défauts qu'on les pouvait le plus aisément imiter, et la poésie anglaise, comme celle des derniers temps de l'empire de Rome, n'est plus rien aujourd'hui qu'une combinaison d'images luxuriantes, sans plan et sans lien, qu'un chapelet d'épithètes qui embellissent le son sans exprimer de

sens. Mais peut-être, madame, tandis que je reprends ainsi les autres, trouverez-vous juste que je leur donne l'occasion de se venger ; et précisément je n'ai fait cette remarque que pour avoir l'occasion moi-même de présenter à la société une ballade qui, quels que soient ses autres défauts, est du moins exempte, je le crois, de ceux que j'ai indiqués. »

BALLADE

« Viens à moi, bon Ermite du vallon,
Et guide ma route solitaire
Là-bas, où cette lumière égaye le val
D'un hospitalier rayon.

« Car ici, abandonné, perdu, je chemine
A pas languissants et lents,
Au milieu de déserts qui s'étendent, incommensurables.
Semblant s'allonger à mesure que je vais.

— Garde-toi, mon fils, s'écrie l'Ermite,
De tenter les dangereuses ténèbres ;
Car ce fantôme perfide fuit là-bas
Pour t'attirer à ta perte.

« Ici, à l'enfant du besoin sans abri
Ma porte toujours est ouverte ;
Et quoique ma part soit bien petite,
Je la donne de bonne volonté.

« Arrête-toi donc ce soir, et librement partage
Tout ce qu'offre ma cellule,
Ma couche de joncs et ma chère frugale,
Mon bonheur et mon repos.

« Les troupeaux qui parcourent en liberté la vallée.
Je ne les condamne pas à l'abattoir ;
Instruit par ce Pouvoir qui a pitié de moi,
J'apprends à avoir pitié d'eux.

« Mais du flanc herbeux de la montagne
J'emporte un innocent festin :
Une besace garnie d'herbes et de fruits,
Avec de l'eau de la source.



« Donc, pèlerin, arrête ; oublie tes soucis :
Tous les soucis de la terre sont faux ;
L'homme n'a besoin que de peu ici-bas,
Et il n'en a besoin que peu de temps. »

Doucement, comme la rosée descend du ciel,
Tombaient ses tranquilles accents.
L'étranger modeste s'incline bas
Et le suit dans la cellule.

Au loin, dans l'étendue obscure et désolée,
Se trouvait la demeure solitaire,
Refuge pour le pauvre du voisinage
Et pour l'étranger égaré.

Nulles richesses sous son humble chaume
N'exigeaient la garde d'un maître.
La petite porte s'ouvrant au loquet
Reçut le couple inoffensif.

Et, alors que les foules affairées se retirent
Pour prendre leur repos du soir,
L'Ermite attisait son petit feu
Et fêtait son hôte pensif.

Il étalait ses provisions rustiques,
Le pressait gaiement et souriait;
Et, versé dans la connaissance des légendes,
Il trompait les heures tardives.

Autour de lui, dans une gaieté sympathique,
Le petit chat essayait ses tours,
Le grillon gazouillait dans l'âtre,
Le fagot pétillant se répandait en flammes.

Mais rien ne versait un charme assez puissant
Pour calmer la douleur de l'étranger,
Car la peine était lourde en son cœur,
Et ses larmes se mirent à couler.

L'Ermite épiait cette émotion naissante,
Oppressé d'un sentiment pareil :
« Et d'où viennent, malheureux jeune homme, cria-t-il,
Les chagrins de ton cœur?

« Chassé de demeures plus heureuses,
Es-tu donc errant malgré toi ?
T'affliges-tu pour une amitié sans retour,
Ou pour un amour dédaigné ?

« Hélas! les joies que la fortune apporte
Sont frivoles et caduques;
Et ceux qui prisent ces pauvretés,
Plus frivoles qu'elles encore.

« Et l'amitié qu'est-elle, qu'un nom,
Un charme qui berce et endort,
Une ombre qui suit la richesse ou la renommée,
Mais qui laisse le misérable à ses pleurs?

« Et l'amour est encore un son plus vide,
Le jouet de nos beautés du jour,
Invisible sur terre, ou ne s'y trouvant
Que pour réchauffer le nid de la tourterelle.

« Fi ! tendre jeune homme, fais taire ta douleur,
Et méprise ce sexe », dit-il.
Mais tandis qu'il parle, une rougeur montante
A trahi son hôte éperdu d'amour.

Surpris, il voit de nouvelles beautés naître,
Parure soudaine qui s'étale aux yeux,
Semblable aux couleurs du ciel au matin,
Non moins brillante, non moins passagère aussi.

Le regard timide, le sein qui se soulève
Tour à tour éveillent ses alarmes :
L'aimable étranger est, de son aveu même, reconnu
Pour une jeune fille dans tous ses charmes.

« Ah ! oui ; pardonnez à l'étrangère indiscrète,
A la misérable abandonnée, s'écria-t-elle,
A l'importune, dont les pieds impies pénètrent ainsi
Là où le ciel demeure avec vous.

« Mais laisse une part de ta pitié à une jeune fille
Que l'amour a faite errante,
Qui cherche le repos, et qui trouve le désespoir
Pour compagnon de sa route.

« Mon père vivait sur le bord de la Tyne;
C'était un opulent seigneur,
Et toute son opulence était marquée d'avance comme mienne :
Il n'avait d'enfant que moi.

« Pour m'enlever à ses tendres bras,
Des prétendants sans nombre vinrent,
Qui me louaient de charmes supposés,
Et ressentaient ou feignaient la passion.



« A toute heure une foule mercenaire
Rivalisait d'offres les plus riches;
Parmi les autres, le jeune Edwin s'inclinait,
Mais jamais ne parlait d'amour.

« Vêtu d'habits modestes et des plus simples,
Il n'avait ni richesses ni pouvoir ;
Sagesse et mérite, voilà tout ce qu'il avait ;
Mais c'était aussi tout pour moi.

« Et lorsqu'à mes côtés, dans le val,
Il chantait des lais d'amour,
Son haleine prêtait des parfums à la brise
Et de la musique aux bois.

« La fleur s'ouvrant au jour,
Les rosées distillées du ciel,
Ne pouvaient montrer rien d'assez pur
Pour rivaliser avec son cœur.

« La rosée, la fleur sur l'arbre
Brillent de charmes inconstants :
Leurs charmes, il les avait ; mais, malheur à moi !
Moi, j'avais leur constance.

« Sans cesse j'essayais tous les artifices de la coquetterie
Importune et vaine ;
Et lorsque sa passion touchait mon cœur,
Je triomphais dans ses peines.

« Enfin, tout accablé de mes mépris,
Il me laissa à mon orgueil,
Et, secrètement, chercha une solitude
Abandonnée, où il mourut.

« Mais mienne est la douleur, et mienne la faute,
Et ma vie doit bien la payer ;
Je chercherai la solitude qu'il a cherchée,
Et m'étendrai là où il gît.

« Oui, là, abandonnée, désespérée, cachée ,
Je veux me coucher et mourir ;
C'est ce que pour moi Edwin a fait,
Et c'est ce que je ferai pour lui. »

« Empêche cela, Ciel ! » cria l'Ermite ;
Et il la pressait contre son sein.
Étonnée, la belle se retourne en courroux :
C'était Edwin lui-même qui l'embrassait.

« Regarde, Angelina toujours chère,
Mon enchanteresse, regarde et vois
Ici ton Edwin, ton Edwin longtemps perdu,
Rendu à l'amour et à toi.

« Laisse-moi te tenir ainsi sur mon cœur,
Et quitter tout souci.
Ne devons-nous donc plus nous séparer jamais, jamais,
O ma vie, ô seul bien qui soit à moi ?

« Non, jamais ! à partir de cette heure,
Nous vivrons et nous nous aimerons, fidèles ;
Le dernier soupir qui déchirera ton cœur constant
Brisera aussi celui de ton Edwin. »

Pendant la lecture de cette ballade, Sophia semblait mêler un air de tendresse à son approbation. Mais notre tranquillité fut bientôt troublée par le bruit d'un coup de fusil tout près de nous, et, immédiatement après, un homme apparut, traversant violemment la haie pour ramasser le gibier qu'il venait de tuer. Ce chasseur était le chapelain du squire, et il avait abattu un des merles qui nous récréaient si agréablement. Un bruit tellement fort et rapproché avait fait tressaillir mes filles, et je pus remarquer que Sophia, dans son effroi, s'était jetée dans les bras de M. Burchell pour y chercher protection. Le gentleman s'avança et demanda pardon de nous avoir dérangés, affirmant qu'il ignorait que nous fussions si près. Il prit place auprès de ma fille cadette, et, en vrai sportsman, il lui offrit ce qu'il avait tué dans la matinée. Elle allait refuser, mais un coup d'œil discret de sa mère lui fit promptement corriger sa bévue et accepter le présent, non sans quelque répugnance toutefois. Ma femme laissa percer, comme à l'ordinaire, son orgueil, en faisant tout bas la remarque que Sophia avait fait la conquête du chapelain, de même que sa sœur avait fait celle du squire. Je soupçonnais toutefois, et avec plus de probabilité, qu'elle avait placé ses affections sur un autre objet. Le chapelain avait pour commission de nous

informer que M. Thornhill avait fait venir de la musique et des rafraîchissements et comptait donner, le soir même, à ces demoiselles un bal au clair de lune, sur la pelouse devant notre porte. « Et je ne puis nier, continua-t-il, que je n'aie intérêt à être le premier à transmettre ce message, car j'espère, pour ma récompense, que miss Sophia me fera l'honneur de m'accepter pour cavalier. » A ceci la jeune fille répliqua qu'elle le ferait volontiers si elle le pouvait honnêtement.

« Mais, poursuivit-elle en regardant M. Burchell, voici un gentleman qui a été mon compagnon dans le travail de la journée, et il convient qu'il en partage les amusements. » M. Burchell la remercia poliment de son intention, mais il céda ses droits au chapelain et ajouta qu'il avait cinq milles à faire dans la soirée, étant invité à un souper de moisson. Son refus me parut un peu extraordinaire ; et, d'un autre côté, je ne parvenais pas à concevoir comment une jeune personne aussi sensée que ma fille cadette pouvait ainsi préférer un homme ruiné à quelqu'un dont les espérances étaient beaucoup plus hautes. Mais, de même que les hommes sont les plus capables de distinguer le mérite chez les femmes, de même les dames forment souvent de nous les jugements les plus exacts. Les deux sexes semblent être placés comme en observation vis-à-vis l'un de l'autre et sont doués de capacités différentes appropriées à cet examen mutuel.



CHAPITRE IX

Présentation de deux dames très distinguées. — Il semble toujours que la supériorité de la toilette donne la supériorité de l'éducation.



PEINE M. Burchell avait-il pris congé et Sophia consenti à danser avec le chapelain, que les petits arrivèrent en courant nous dire que le squire était là avec une grande compagnie. Nous retournâmes à la maison et trouvâmes notre seigneur accompagné de deux gentilshommes de moindre qualité et de deux jeunes personnes richement habillées, qu'il nous présenta comme des femmes d'une très grande distinction et très à la mode, venues de Londres. Il se trouva

que nous n'avions pas assez de chaises pour tout le monde, et aussitôt M. Thornhill proposa que chaque gentleman s'assît sur les genoux d'une dame. Je m'y opposai catégoriquement, malgré un regard improbateur de ma femme. On envoya donc Moïse emprunter une couple de chaises, et comme nous manquions de dames pour compléter une contredanse, les deux messieurs partirent avec lui, en quête d'une couple de danseuses. Chaises et danseuses furent vite trouvées. Les messieurs revinrent avec les roses filles de mon voisin Flamborough, superbes sous leurs coiffures de nœuds de ruban rouge. Mais on n'avait pas prévu une circonstance malencontreuse : les demoiselles Flamborough avaient, à vrai dire, la réputation d'être les meilleures danseuses de la paroisse et entendaient la gigue et la ronde à la perfection ; mais elles n'en étaient pas moins totalement étrangères à la contredanse. Ceci nous déconcerta tout d'abord ; cependant, après s'être fait un peu pousser et tirer, elles finirent par aller gaiement. Notre musique se composait de deux violons, d'une flûte et d'un tambourin. La lune brillait, claire. M. Thornhill et ma fille aînée menaient le bal, au grand plaisir des spectateurs : les voisins, en effet, ayant appris ce qui se passait, arrivèrent en troupes autour de nous. Ma fille avait les mouvements si gracieux et si vifs que ma femme ne put s'empêcher de découvrir la vanité de son cœur en m'assurant que, si la fillette s'en acquittait si habilement, c'est qu'elle lui avait emprunté tous ses pas. Les dames de la ville s'évertuaient péniblement à montrer la même aisance, mais sans succès. Elles tournoyaient, s'agitaient, languissaient, se démenaient ; rien n'y faisait. Les spectateurs, il est vrai, déclaraient que c'était fort bien ; mais le voisin Flamborough fit remarquer que les pieds de miss Livy semblaient tomber avec la musique aussi juste qu'un écho. La danse durait depuis une heure lorsque les deux dames, qui craignaient d'attraper un rhume, proposèrent de cesser le bal. L'une d'elles, à ce qu'il me sembla, exprima ses



sentiments à cette occasion d'une façon fort grossière, lorsqu'elle déclara que *par le bon Dieu vivant, la sueur lui dégouttait partout.* En rentrant à la maison, nous trouvâmes un très élégant souper froid que M. Thornhill avait fait apporter avec lui. Cette

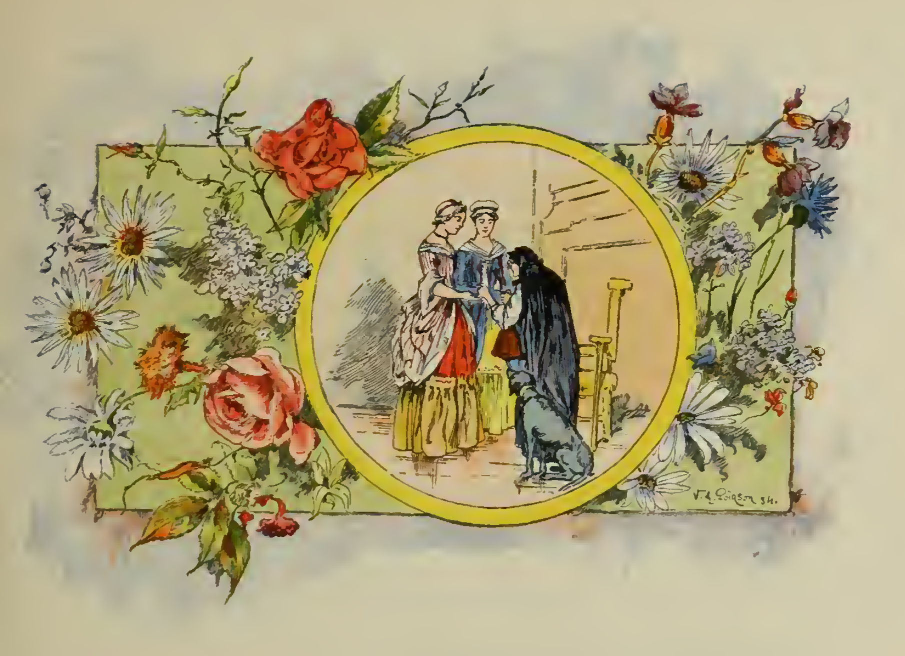
fois-ci, la conversation fut plus réservée qu'auparavant. Les deux dames rejetèrent tout à fait mes filles dans l'ombre, car elles ne voulurent parler de rien que de la haute vie et des gens qui la mènent, ou d'autres sujets à la mode, tels que tableaux, bon goût, Shakespeare et harmonica. Il est vrai que deux ou trois fois elles nous mortifièrent sensiblement en laissant échapper un juron ; mais cela me parut être la marque la plus certaine de leur distinction (j'ai pourtant appris depuis que jurer n'est nullement à la mode). Quoi qu'il en soit, leurs toilettes jetaient comme un voile sur les grossièretés de leur conversation. Mes filles semblaient regarder avec envie leurs talents supérieurs, et l'on attribuait ce qui apparaissait de défectueux en elles à l'excellence même de leur éducation. Mais la condescendance de ces dames était encore plus grande que leurs autres mérites. L'une d'elles déclara que si miss Olivia avait vu un peu plus de monde, cela lui ferait beaucoup de bien. A quoi l'autre ajouta qu'un seul hiver passé à la ville ferait de la petite Sophia une tout autre personne. Ma femme les approuva chaudement l'une et l'autre, ajoutant qu'il n'y avait rien qu'elle désirât plus ardemment que de donner à ses filles l'avantage de se perfectionner à Londres pendant un seul hiver. Je ne pus me retenir de dire là-dessus que leur éducation était déjà plus haute que leur fortune, et qu'un plus grand raffinement de manières ne ferait que rendre leur pauvreté ridicule et leur donner du goût pour des plaisirs qu'elles n'avaient pas le droit de prendre.

« Et quels plaisirs, s'écria M. Thornhill, ne méritent-elles pas de prendre, celles qui ont en leur pouvoir d'en accorder tant ? Pour ma part, ma fortune est assez considérable ; amour, liberté et plaisir, voilà mes maximes ; mais, Dieu me maudisse ! si le don de la moitié de mes biens pouvait faire plaisir à ma charmante Olivia, ce serait à elle ; et la seule faveur que je lui demanderais en retour serait d'ajouter ma propre personne au cadeau. » Je n'étais pas tellement étranger au

monde que j'ignorasse que c'était là le tour à la mode pour déguiser l'insolence des plus viles propositions, et je fis un effort pour réprimer ma colère. « Monsieur, m'écriai-je, la famille à laquelle vous voulez bien en ce moment faire la faveur de votre compagnie a été élevée avec un sentiment de l'honneur aussi délicat que vous. Toute tentative pour y porter atteinte pourrait être suivie des plus dangereuses conséquences. L'honneur, monsieur, est aujourd'hui la seule chose que nous possédions, et c'est un dernier trésor dont nous devons être particulièrement soigneux. » Je ne tardai pas à être fâché de la chaleur avec laquelle j'avais parlé, lorsque le jeune gentilhomme, me saisissant la main, jura qu'il appréciait mes sentiments, bien qu'il désapprouvât mes soupçons. « Quant à ce que vous venez de me donner à entendre, continua-t-il, je proteste que rien n'était plus éloigné de mon cœur qu'une telle pensée. Non, par tout ce qui peut tenter, la vertu capable de soutenir un siège régulier ne fut jamais de mon goût, et toutes mes amours sont des coups de main. »

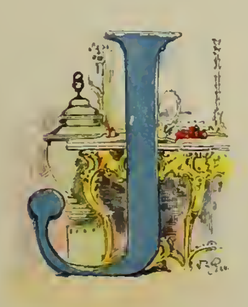
Les deux dames, qui avaient affecté de ne pas s'apercevoir du reste, semblèrent souverainement choquées de ce dernier trait de franchise, et, très discrètement et sérieusement, entamèrent un dialogue sur la vertu. Ma femme, le chapelain, bientôt moi-même, nous nous joignîmes à elles, et à la fin, nous amenâmes le squire à confesser un sentiment de regret sur ses anciens excès. Nous parlâmes des plaisirs de la tempérance et du soleil qui brille dans le cœur qu'aucune faute n'a souillé. J'étais si content, que l'on garda les enfants plus tard que l'heure habituelle, pour les édifier par une si excellente conversation. M. Thornhill alla même plus loin que moi et demanda si je consentais à faire la prière. J'embrassai la proposition avec joie, et la soirée passa ainsi de la manière la plus satisfaisante, jusqu'au moment où la société finit par songer à s'en retourner. Les dames paraissaient ne se séparer qu'à regret de mes filles, pour lesquelles elles

avaient conçu une affection particulière, et elles unirent leurs instances pour avoir le plaisir de leur compagnie jusqu'au château. Le squire appuyait la proposition, et ma femme y ajoutait ses sollicitations ; les enfants me regardaient, comme si elles désiraient y aller. Dans cet embarras, je donnai deux ou trois excuses que mes filles écartèrent à mesure ; de sorte qu'à la fin je dus opposer un refus péremptoire, ce qui nous valut des mines boudeuses et des réponses écourtées pour toute la journée du lendemain.



CHAPITRE X

La famille s'efforce de faire comme plus riche qu'elle.
Misères des pauvres quand ils veulent paraître au-dessus de leur état.



Je commençai dès lors à m'apercevoir que toutes mes longues et pénibles exhortations à la tempérance, à la simplicité et au contentement du cœur avaient perdu toute influence. Les attentions que nous avaient récemment accordées des gens plus riches que nous réveillaient cet orgueil que j'avais endormi, mais non chassé. Nos fenêtres se garnirent de nouveau, comme jadis, d'eaux pour le cou et le visage. On redouta le soleil comme un ennemi de la peau au dehors, et le feu comme un destructeur du teint au dedans. Ma femme

fit remarquer que se lever trop matin faisait du mal aux yeux de ses filles et que travailler après le dîner leur rougissait le nez, et elle me convainquit que jamais les mains ne paraissaient si blanches que quand elles ne faisaient rien. Aussi, au lieu de finir les chemises de George, nous les voyions maintenant retaillant sur de nouveaux modèles leurs vieilles gazes et s'escrimant au tambour à broder. Les pauvres demoiselles Flamborough, naguère leurs joyeuses compagnes, étaient mises de côté comme des connaissances vulgaires, et toute la conversation ne roulait que sur la haute vie et ceux qui la mènent, sur les tableaux, le bon goût, Shakespeare et l'harmonica.

Nous aurions encore pu supporter tout cela, si une bohémienne, diseuse de bonne aventure, n'était pas venue nous hisser jusqu'aux plus sublimes hauteurs. La sibylle basanée n'eut pas plus tôt paru que mes filles accoururent me demander chacune un shilling pour lui tracer la croix d'argent dans la main. A dire vrai, j'étais fatigué d'être toujours sage, et je ne pus m'empêcher de satisfaire à leur requête, parce que j'aimais à les voir heureuses. Je leur donnai à chacune un shilling. Cependant, pour l'honneur de la famille, il faut faire observer qu'elles n'allaient jamais sans argent, car ma femme leur accordait généreusement à chacune une guinée à garder dans leur poche, mais avec stricte injonction de ne jamais la changer. Elles s'enfermèrent avec la diseuse de bonne aventure pendant quelque temps, et je vis à leur mine, quand elles revinrent, qu'on leur avait promis de grandes choses.

« Eh bien! mes enfants, cela vous a-t-il réussi? Dis-moi, Livy, la diseuse de bonne aventure t'en a-t-elle donné pour quatre sous? — Je vous assure, papa, dit l'enfant, que je crois qu'elle trafique avec celui qu'il ne faudrait pas ; car elle a positivement déclaré que je devais être mariée à un squire avant un an! — Eh bien, et vous, Sophia, mon enfant, repris-je, quelle espèce de mari devez-vous avoir? — Monsieur, répliqua-t-elle, je dois avoir un lord, peu après que ma

sœur aura épousé le squire. — Comment ! m'écriai-je, c'est là tout ce que vous devez avoir pour vos deux shillings ? Rien qu'un lord et un squire pour deux shillings ! Sottes que vous êtes, je vous aurais promis un prince et un nabab pour la moitié de votre argent. »

Leur curiosité cependant fut suivie d'effets fort sérieux : nous nous mîmes à nous croire désignés par les étoiles pour quelque chose de très élevé, et à nous faire déjà une idée anticipée de notre future grandeur.

On a remarqué mille fois, et je dois le remarquer une fois de plus, que les heures que nous passons à attendre un bonheur espéré sont plus agréables que celles où nous en goûtons la jouissance. Dans le premier cas, nous apprêtons les mets à notre appétit ; dans le second, c'est la nature qui les apprête pour nous. Il est impossible de rappeler la suite des charmantes rêveries que nous évoquions pour notre agrément. Nous voyions notre fortune se relever ; et, comme toute la paroisse affirmait que le squire était amoureux de ma fille, elle le devint réellement de lui ; on la rendait passionnée par persuasion. Pendant cette agréable période, ma femme avait les rêves les plus heureux du monde, et elle prenait soin de nous les raconter chaque matin avec une grande solennité et une grande exactitude. Une nuit, c'était un cercueil et des os en croix, signe de mariage prochain ; une autre fois, elle se figurait les poches de ses filles pleines de liards, signe certain qu'elles seraient à courte échéance bourrées d'or. Les enfants eux-mêmes avaient leurs présages. Elles sentaient d'étranges baisers sur leurs lèvres, elles voyaient des anneaux à la chandelle ; des braises jaillissaient du feu, et des lacs d'amour les guettaient au fond de toutes les tasses à thé.

Vers la fin de la semaine, nous reçûmes une carte des dames de la ville, où, avec leurs compliments, elles nous exprimaient l'espoir de voir toute notre famille à l'église le dimanche suivant. A la suite de ceci, je pus remarquer, pen-

dant toute la matinée du samedi, ma femme et mes filles en grande conférence, et me lançant de temps à autre des regards qui trahissaient un complot latent. Pour être sincère, je soupçonnais fortement qu'on préparait quelque plan absurde pour se montrer avec éclat le lendemain. Dans la soirée, elles commencèrent les opérations d'une manière très régulière, et ma femme se chargea de conduire le siège. Après le thé, lorsque j'eus l'air d'être mis en bonne humeur, elle commença en ces termes : « J'imagine, Charles, mon ami, que nous aurons beaucoup de beau monde à notre église demain. — Cela se peut, ma chère, répondis-je; mais vous n'avez pas besoin d'avoir aucune inquiétude à ce sujet; qu'il y en ait ou non, vous aurez toujours votre sermon. — Je l'espère bien, répliqua-t-elle; mais je crois, mon ami, que nous devons nous y montrer aussi décemment que possible, car qui sait ce qui peut arriver?

— Vos précautions, répondis-je, sont hautement louables. Une conduite et un extérieur décents dans l'église, voilà ce qui me charme. Nous devons être dévots et humbles, joyeux et sereins. — Oui, s'écria-t-elle, je sais cela; mais je veux dire que nous devrions aller à l'église de la manière la plus convenable qu'il est possible, et non pas tout à fait comme les souillons qui nous entourent. — Vous avez bien raison, ma chère, répondis-je, et j'étais sur le point de faire la même proposition. La manière convenable d'y aller, c'est d'y aller d'aussi bonne heure que possible, pour avoir le temps de méditer avant que le service commence. — Bah! Charles, interrompit-elle, tout cela est très vrai, mais ce n'est pas à cela que j'en suis. Je veux dire que nous devrions y aller en gens comme il faut. Vous savez que l'église est à deux milles d'ici, et je déclare que je n'aime pas voir mes filles arriver à leur banc, toutes brûlées et rougies par la marche, et ayant l'air pour tout le monde de venir de gagner le prix dans une course de femmes. Maintenant, mon ami, voici ce que je propose : il y a nos deux chevaux de labour, celui qui est chez

nous depuis neuf ans et son compagnon, Blackberry, qui n'a presque rien fait sur terre pendant tout ce mois. Ils sont devenus tous les deux gras et paresseux. Pourquoi ne feraient-ils pas quelque chose aussi bien que nous? Et laissez-moi vous le dire, quand Moïse aura un peu soigné leur toilette, ils auront une figure très présentable. »



A cette proposition, j'objectai qu'il serait vingt fois plus comme il faut d'aller à pied qu'en un aussi piètre équipage, car Blackberry était borgne et l'autre n'avait pas de queue ; qu'ils n'avaient jamais été dressés à la bride et qu'ils avaient cent habitudes vicieuses ; enfin, que nous ne possédions qu'une selle d'homme et une selle de femme dans toute la maison. Mais toutes ces objections furent rejetées, et je fus obligé de consentir. Le lendemain matin, je les vis non médiocrement affairées à recueillir les matériaux qui pouvaient être nécessaires pour

l'expédition ; mais comme je compris que cette besogne demandait du temps, j'allai à pied en avant jusqu'à l'église, et elles promirent de me suivre sans retard. J'attendis leur arrivée près d'une heure au pupitre; mais, voyant qu'elles ne venaient pas comme je m'y attendais, je dus commencer et poursuivre tout le service, non sans quelque inquiétude de les savoir absentes. Cette inquiétude s'accrut lorsque, tout étant fini, rien encore ne les annonça. Je m'en retournai donc par la route des cavaliers qui avait cinq milles de long, bien que le sentier des piétons n'en eût que deux ; et lorsque j'eus fait à peu près la moitié du chemin, j'aperçus une procession marchant lentement vers l'église : mon fils, ma femme et les deux petits juchés sur un cheval, et mes deux filles sur l'autre. Je demandai la raison de leur retard ; mais je vis bientôt à leurs figures qu'ils avaient essuyé mille infortunes sur la route. Les chevaux, tout d'abord, refusaient de bouger de devant la porte ; mais M. Burchell avait été assez bon pour les frapper de son bâton pendant deux cents yards. Ensuite, les courroies de la selle de ma femme s'étaient brisées, et l'on avait été obligé de s'arrêter pour les réparer, avant de pouvoir aller plus loin. Après cela, un des chevaux se mit en tête de rester immobile, et ni coups ni prières ne purent l'engager à avancer. Il commençait à revenir de cette désagréable disposition lorsque je les rencontrai. Cependant, voyant que tout était sauf, j'avoue que leur mortification du moment ne me déplut pas beaucoup, car elle devait me donner maintes occasions de triomphes futurs et enseigner à mes filles plus de modestie.

CHAPITRE XI

La famille persiste à relever la tête.



La veille de la Saint-Michel arrivant le lendemain, nous fûmes invités à brûler des noix et à jouer aux petits jeux chez le voisin Flamborough. Nos récentes mortifications nous avaient fait un peu baisser le ton ; autrement, il est probable que nous aurions rejeté une telle invitation avec mépris. Quoi qu'il en soit, nous voulûmes bien consentir à avoir du plaisir. L'oie et les puddings de notre honnête voisin étaient fins, et sa bière à la rôtie, qu'on appelle dans le pays

lamb's wool, laine d'agneau, était excellente, même de l'avis de ma femme qui s'y connaissait. Il est vrai que sa façon de raconter des histoires n'était pas tout à fait à la même hauteur. Elles étaient très longues et très ennuyeuses, elles roulaient toutes sur lui-même, et nous en avions déjà ri dix fois; cependant nous fûmes assez bons pour en rire une fois de plus.

M. Burchell, qui était de la réunion, aimait toujours à voir quelque jeu innocent en train ; il organisa, avec les garçons et les filles, une partie de colin-maillard. Ma femme se laissa aussi persuader d'entrer au jeu, et j'éprouvai du plaisir à penser qu'elle n'était pas encore trop vieille. Pendant ce temps, mon voisin et moi, nous regardions, riant à chaque bon tour et vantant notre adresse quand nous étions jeunes. La main chaude vint après, suivie des questions et des gages, et enfin ils s'assirent pour faire une partie de savate. Comme il se peut que tout le monde ne connaisse pas ce très primitif passe-temps, il est peut-être nécessaire de dire qu'à ce jeu la compagnie s'établit en cercle par terre, à l'exception d'un seul qui se tient debout au milieu, et dont la besogne est d'attraper un soulier que les joueurs se passent sous les jarrets de l'un à l'autre, à peu près à la façon d'une navette de tisserand. Comme il est, dans ce cas, impossible à la jeune fille qui est debout de faire face à toute la compagnie à la fois, la grande beauté du jeu consiste à lui appliquer un coup du talon du soulier sur le côté le moins capable d'offrir de défense. C'est de cette manière que ma fille aînée était enfermée, tapée partout, toute rouge, excitée et hurlant : « Franc jeu ! Franc jeu ! » d'une voix qui aurait rendu sourde une chanteuse de complaintes, lorsque, — confusion de la confusion ! — que croyez-vous qui entre dans la salle? Nos deux hautes connaissances de la ville, lady Blarney et miss Carolina Wilhelmina Amelia Skeggs. Toute description serait impuissante ; il est donc inutile de décrire cette nouvelle mortification. Mort de ma vie ! Être vue par des dames de si bon ton dans

des postures si vulgaires ! Rien de mieux ne pouvait résulter d'un jeu d'une telle vulgarité, proposé par M. Flamborough. Nous eûmes un instant l'air d'être fixés au sol, comme réellement pétrifiés de stupeur.

Les deux dames étaient allées à la maison pour nous voir, et, nous trouvant sortis, elles étaient venues après nous jusqu'ici, anxieuses qu'elles étaient de savoir quel accident avait pu nous retenir loin de l'église la veille. Olivia se chargea d'être notre porte-parole et exprima le tout d'une façon sommaire, en se contentant de dire que « nous avions été jetées à bas de nos chevaux ». A cette nouvelle, les dames furent pleines d'inquiétude ; mais, apprenant que personne n'avait eu de mal, elles furent extrêmement aises ; puis, étant informées que nous étions presque mortes d'effroi, elles furent grandement désolées ; enfin, sachant que nous avions eu une bonne nuit, elles furent extrêmement aises de nouveau. Rien ne pouvait surpasser leurs complaisances pour mes filles ; leurs marques d'amitié, l'autre soir, étaient chaudes, mais maintenant elles étaient ardentes. Elles protestèrent de leur désir de nouer connaissance d'une manière plus durable. Lady Blarney était particulièrement attachée à Olivia ; miss Carolina Wilhelmina Amelia Skeggs (je me plais à donner le nom tout entier) avait plus de goût pour sa sœur. Elles entretenaient la conversation entre elles deux, tandis que mes filles se tenaient assises et silencieuses, admirant leur ton de haute volée. Mais, comme tout lecteur, pour misérable qu'il puisse être, est amateur des entretiens du grand monde et des anecdotes de lords, de ladies et de chevaliers de la Jarretière, il faut que je demande la permission de lui donner la dernière partie de la présente conversation.

« Tout ce que je sais de la chose, s'écriait miss Skeggs, c'est que cela peut être vrai comme cela peut n'être pas vrai ; mais je puis assurer votre seigneurie de ceci, c'est que tout le raout était dans la stupéfaction ; milord passa par toutes

les couleurs, milady tomba en pâmoison ; mais sir Tomkyn, tirant son épée, jura qu'il était à elle jusqu'à la dernière goutte de son sang.

— Eh bien, répliqua notre pairesse, moi, je puis dire ceci : c'est que la duchesse ne m'a jamais touché une syllabe de la chose, et je crois que Sa Grâce ne voudrait tenir rien de secret pour moi.

Quant à ceci, vous pouvez le regarder comme un fait positif, c'est que le lendemain matin, milord duc cria trois fois à son valet de chambre : Jernigan, Jernigan, Jernigan, apportez-moi mes jarretières. »

Mais j'aurais dû, au préalable, indiquer la conduite très impolie de M. Burchell qui, pendant tous ces discours, se tint assis, le visage vers le feu, et qui, à la fin de chaque phrase, s'écriait : *Bah!* expression qui nous déplaisait à tous, et qui refroidissait jusqu'à un certain point l'animation naissante de la conversation.

« D'ailleurs, ma chère Skeggs, continua notre pairesse, il n'y a rien de cela dans la copie des vers que le docteur Burdock a faits sur la circonstance. *Bah!*

— Je suis surprise de cela, s'écria miss Skeggs, car il est rare qu'il laisse rien de côté, n'écrivant, comme il le fait, que pour son amusement personnel. Mais votre seigneurie ne pourrait-elle pas me faire la faveur de me les laisser voir? *Bah!*

— Ma chère enfant, répliqua notre pairesse, croyez-vous que je porte des choses pareilles sur moi? Cependant ils sont fort beaux, à coup sûr, et je suis, je pense, un peu connaisseur ; je sais, du moins, ce qui me plaît. Mais vraiment, j'ai toujours été admiratrice de toutes les petites pièces du docteur Burdock; car, hors ce qu'il fait et ce que fait notre chère comtesse de Hanover Square, il n'y a rien qui sorte du plus vil fatras. Pas une touche de bon ton dans tout cela. *Bah!*

— Votre Seigneurie devrait faire exception, dit l'autre, pour vos propres productions dans le *Magasin des Dames*[1]. J'espère que vous avouerez qu'il n'y a rien là qui sente le mauvais ton ? Mais je suppose que nous n'en aurons plus de la même source ? *Bah !*



— Mais, ma chère, dit la grande dame, vous savez que ma lectrice et demoiselle de compagnie m'a laissée pour épouser

1. *The Ladie's Magazine.*

le capitaine Roach ; et comme mes pauvres yeux ne me permettent pas d'écrire moi-même, voilà quelque temps que j'en cherche une autre. Une personne convenable n'est pas chose facile à trouver, et, à coup sûr, trente livres par an sont une petite rémunération pour une fille honnête et bien élevée, qui sait lire, écrire et se tenir en société ; quant aux pécores qui courent la ville, il n'y a pas moyen de les supporter. *Bah!*

— Je sais cela par expérience, s'écria miss Skeggs. Car, sur trois demoiselles de compagnie que j'ai eues ces derniers six mois, l'une refusait de faire de la simple couture une heure par jour, l'autre trouvait que vingt-cinq guinées par an étaient un trop mince salaire, et j'ai été obligée de renvoyer la troisième parce que je soupçonnais une intrigue avec le chapelain. La vertu, ma chère lady Blarney, la vertu n'a pas de prix; mais où la trouver ? *Bah!* »

Ma femme était depuis longtemps tout oreilles à ces discours; mais la dernière partie la frappa plus particulièrement. Trente livres et vingt-cinq guinées par an faisaient cinquante-six livres cinq shillings de monnaie anglaise, somme qui, pour ainsi dire, cherchait qui voudrait la prendre, et qui pouvait aisément être assurée à la famille. Pendant un moment, elle chercha l'approbation dans mes yeux; et, pour confesser la vérité, j'étais d'avis que des places semblables étaient juste ce qui conviendrait à nos deux filles. D'un autre côté, si le squire avait réellement quelque affection pour ma fille aînée, ce serait le moyen de la rendre de toute manière digne de sa fortune. Aussi ma femme prit-elle la résolution de ne pas nous laisser priver de tels avantages faute d'assurance, et elle se chargea de haranguer pour la famille. « J'espère, s'écria-t-elle, que vos seigneuries excuseront ma présomption en ce moment. Il est vrai que je n'ai aucun droit à prétendre à de telles faveurs, mais cependant il est naturel de ma part que je désire pousser mes enfants dans le monde. J'aurai donc la hardiesse de dire que mes deux filles ont une éducation et des

capacités assez bonnes ; du moins la province ne peut rien montrer de mieux. Elles savent lire, écrire, faire des comptes; elles s'entendent à l'aiguille, au point arrière, au point croisé, à toute espèce de couture courante ; elles savent faire les œillets, le point de broderie et les ruches ; elles connaissent un peu de musique ; elles savent faire les vêtements de dessous et travailler au tambour ; mon aînée sait découper, et ma cadette a une très jolie manière de tirer les cartes. *Bah!* »

Lorsqu'elle eut débité ce joli morceau d'éloquence, les deux dames se regardèrent quelques minutes en silence, avec un air d'hésitation et d'importance. A la fin, miss Carolina Wilhelmina Amelia Skeggs voulut bien déclarer que les jeunes personnes, autant qu'elle pouvait se former une opinion sur leur compte d'après une si légère connaissance, paraissaient très convenables à de tels emplois. « Mais une chose de ce genre, madame, s'écria-t-elle en s'adressant à mon épouse, demande une enquête approfondie des caractères et une connaissance mutuelle plus complète. Non pas, madame, continua-t-elle, que je suspecte le moins du monde la vertu, la sagesse et la discrétion de ces jeunes personnes, mais il y a des formes, dans ces sortes de choses, madame, il y a des formes. »

Ma femme approuva très fort ces scrupules, faisant remarquer qu'elle était très portée aux scrupules elle-même ; mais, quant au caractère moral, elle en appelait à tous les voisins. Cependant notre pairesse déclina ces témoignages comme inutiles, alléguant que la recommandation de leur cousin Thornhill suffisait, et là-dessus nous arrêtâmes notre requête.



CHAPITRE XII

La fortune semble résolue à humilier la famille de Wakefield. — Les mortifications sont souvent plus douloureuses que les calamités véritables.



De retour à la maison, on consacra la nuit à des plans de conquêtes futures. Déborah dépensait beaucoup de sagacité à conjecturer laquelle des deux enfants aurait vraisemblablement la meilleure place et le plus d'occasions de voir la bonne société. Le seul obstacle à notre nomination était la recommandation qu'il fallait obtenir du squire; mais il nous avait déjà

donné trop de témoignages de son amitié pour en douter maintenant. Nous étions au lit que ma femme poursuivait encore le même sujet : « Eh bien, ma foi, mon cher Charles, entre nous, je crois que nous avons fait une excellente besogne aujourd'hui. — Assez bonne, répondis-je, ne sachant que dire. — Quoi ! seulement assez bonne? reprit-elle. Je la crois très bonne. Supposez que les enfants viennent à faire des connaissances de distinction à la ville ! Il y a une chose dont je suis sûre, c'est que Londres est le seul lieu du monde pour les maris de toute espèce. D'ailleurs, mon ami, des choses plus étranges arrivent tous les jours ; et, si des dames de qualité s'éprennent ainsi de mes filles, les hommes de qualité, que ne feront-ils point ! Entre nous, je déclare que j'aime milady Blarney énormément ; elle est si obligeante ! Cependant j'ai aussi au cœur pour miss Carolina Wilhelmina Amelia Skeggs une chaude affection. Mais, lorsqu'elles en sont venues à parler de places à la ville, vous avez vu comme je les ai mises au pied du mur tout de suite. Dites-moi, mon ami, ne croyez-vous pas que j'ai travaillé pour mes enfants dans cette affaire ? — Oui, répondis-je, ne sachant trop que penser là-dessus ; le ciel fasse qu'elles s'en trouvent mieux l'une et l'autre dans trois mois d'ici. » C'était une de ces réflexions que j'avais l'habitude de faire pour pénétrer ma femme de l'opinion de ma perspicacité ; en effet, si les enfants réussissaient, c'était un souhait pieux exaucé ; si, au contraire, quelque chose de malheureux en résultait, on pouvait la regarder comme une prophétie.

Toute cette conversation, cependant, n'était qu'une préface pour un autre projet ; et, à la vérité, c'était juste ce que je redoutais. Il ne s'agissait de rien moins, puisque nous devions désormais redresser un peu la tête dans le monde, que de la convenance qu'il y aurait à vendre le cheval devenu vieux à quelque foire du voisinage, et à acheter une bête qui pût porter une ou deux personnes, suivant l'oc-

casion, et qui eût bonne mine à l'église ou en visite. Je m'opposai d'abord énergiquement à la chose, mais on la défendit avec une énergie égale. Je faiblis pourtant; mon adversaire en gagna de la force, tant et si bien qu'on résolut à la fin de se séparer du vieil animal.

Comme la foire se trouvait être le lendemain, j'avais l'intention d'y aller moi-même, mais ma femme me persuada que j'avais attrapé un rhume, et rien ne put l'obliger à me permettre de sortir. « Non, mon ami, disait-elle, notre fils Moïse est un garçon prudent; il sait acheter et vendre très avantageusement; vous savez que tous nos bons marchés sont de ses acquisitions. Il résiste et marchande toujours, et réellement il fatigue les gens jusqu'à ce qu'il ait fait une bonne affaire. »

Comme j'avais assez bonne opinion de la prudence de mon fils, je n'étais pas éloigné de lui confier cette commission. Le lendemain matin, je vis ses sœurs fort occupées à le faire beau pour la foire, lui arrangeant les cheveux, polissant ses boucles de souliers, attachant les rebords de son chapeau avec des épingles. La grande affaire de la toilette terminée, nous eûmes enfin la satisfaction de le voir monter sur le cheval avec un coffre de sapin devant lui pour rapporter de l'épicerie à la maison. Il était vêtu d'un habit fait de ce drap qu'on nomme *tonnerre et éclair*[1], habit qui, bien que devenu trop court, était encore trop bon pour être mis au rebut. Son gilet était vert d'oie, et ses sœurs lui avaient attaché les cheveux avec un large ruban noir. Nous le suivîmes tous à quelques pas de la porte, criant derrière lui : « Bonne chance! bonne chance! » jusqu'à ce que nous ne pussions plus le voir.

Il était à peine parti que le maître d'hôtel de M. Thornhill vint nous féliciter de notre bonne fortune, disant qu'il

1. Parce qu'il est de deux couleurs et qu'il brave les orages.

avait entendu son jeune maître citer nos noms avec grand éloge.

La bonne fortune semblait décidée à ne pas venir seule. Un autre valet de la même maison arriva après celui-ci, avec une carte pour mes filles, portant que les deux dames avaient eu de M. Thornhill des renseignements si agréables sur nous tous, qu'elles espéraient, après quelques informations préalables, se trouver complètement satisfaites. « Ah ! s'écria ma femme, je vois maintenant que ce n'est pas chose aisée que d'entrer dans les familles des grands ; mais une fois qu'on y est, oh ! alors, comme dit Moïse, on peut dormir tranquille. »

Cette plaisanterie, qu'elle prenait pour de l'esprit, fut accueillie par mes filles avec de joyeux éclats de rire. Bref, le message lui causa tant de satisfaction qu'elle mit bel et bien la main à la poche, et donna au messager sept pence et demi (quinze sous).

Ce devait être notre jour de visites. Celui qui arriva ensuite fut M. Burchell, revenant de la foire. Il apportait aux petits deux sous de pain d'épice pour chacun ; ma femme se chargea de le mettre de côté et de le leur donner par petits morceaux à la fois. Il apportait aussi à mes filles deux boîtes où elles pourraient serrer des pains à cacheter, du tabac à priser, des mouches, ou même de l'argent, quand elles en auraient. Le cadeau que ma femme aimait d'ordinaire, c'était une bourse en peau de belette, comme étant ce qui porte le plus bonheur ; mais ceci en passant. Nous avions encore de la considération pour M. Burchell, bien que la récente grossièreté de sa conduite nous eût jusqu'à un certain point déplu ; mais nous ne pouvions nous dispenser de l'informer de notre bonheur ni de demander son avis, car, tout en ne suivant que rarement les avis des autres, nous étions assez disposés à les demander. Lorsqu'il eut lu le billet des deux dames, il hocha la tête et fit remarquer qu'une affaire de ce

genre demandait la dernière circonspection. Cet air de méfiance déplut souverainement à ma femme. « Je n'ai jamais douté, monsieur, s'écria-t-elle, de votre disposition à vous mettre contre mes filles et moi. Vous avez plus de circonspection



qu'il n'est besoin. Toutefois, quand nous en serons à demander conseil, nous nous adresserons, j'imagine, à des personnes qui sembleront en avoir fait meilleur usage pour elles-mêmes. — Quelle qu'ait pu être ma propre conduite, madame, répliqua-t-il, ce n'est pas là la question pour le moment; et cependant, puisque je n'ai pas moi-même profité des conseils, je dois bien, en conscience, en donner à ceux qui en profiteront. » Comme j'appréhendais que cette réponse n'attirât une repartie où l'in-

sulte remplacerait ce qui manquerait en esprit, je changeai le sujet en ayant l'air de me demander ce qui pouvait retenir notre fils si longtemps à la foire, car c'était presque déjà la tombée de la nuit. « Ne vous inquiétez pas de notre fils, s'écria ma femme. Comptez qu'il sait ce qu'il a à faire. Je vous garantis que nous ne le verrons jamais vendre sa poule un jour de pluie. Je l'ai vu faire des marchés dont on serait stupéfait. Je veux vous raconter là-dessus une bonne histoire qui vous fera vous tenir les côtes à force de rire. Mais, sur ma vie, voilà Moïse qui vient là-bas, sans cheval, et la boîte sur son dos. »

Pendant qu'elle parlait, Moïse arrivait à pied et suant sous la boîte de sapin qu'il avait liée à ses épaules par des courroies, comme un colporteur. « La bienvenue, Moïse! la bienvenue! Eh bien! mon garçon, que nous rapportez-vous de la foire? — Je vous rapporte, moi, s'écria Moïse avec un regard malin, en appuyant sa boîte sur le dressoir. — Ah! Moïse, reprit ma femme, nous savons bien cela; mais où est le cheval? — Je l'ai vendu, dit Moïse, pour trois livres cinq shillings et deux pence. — Bonne affaire, mon brave garçon, reprit-elle. Je savais que vous les toucheriez au bon endroit. Entre nous, trois livres cinq shillings et deux pence ne font pas une mauvaise journée. Allons, voyons-les donc! — Je n'ai pas rapporté d'argent, s'écria Moïse alors. Je l'ai mis tout dans un marché que voici. — En même temps, il tirait un paquet de sa poitrine. — Voici les objets : une grosse de lunettes vertes avec montures en argent et étuis en chagrin. — Une grosse de lunettes vertes! répéta ma femme d'une voix défaillante. Vous vous êtes défait du cheval et vous ne nous rapportez rien qu'une grosse de misérables lunettes vertes! — Chère mère, s'écria l'enfant, pourquoi ne voulez-vous pas entendre raison? Je les ai eues presque pour rien; sans cela je ne les aurais pas achetées. Les montures d'argent à elles seules se

vendront le double de ce qu'elles ont coûté. — Je me soucie bien des montures d'argent ! cria ma femme en fureur. Je jurerais qu'elles ne se vendront pas plus de la moitié de la somme au prix du vieil argent, cinq shillings l'once. — Vous n'avez pas besoin de vous tourmenter pour la vente des montures, dis-je à mon tour ; elles ne valent pas douze sous, car je m'aperçois que ce n'est que du cuivre verni. — Quoi ! s'écria ma femme. Ce n'est pas de l'argent, les montures ne sont pas de l'argent ! — Non, répliquai-je ; pas plus de l'argent que votre casserole. — Et ainsi, reprit-elle, vous vous êtes défait du cheval, et vous n'avez reçu qu'une grosse de lunettes vertes à montures de cuivre et à étuis de chagrin ! La peste soit d'une telle escroquerie ! L'imbécile s'est laissé mettre dedans ! Il aurait dû mieux connaître les gens avec lesquels il était. — Ici, ma chère, vous avez tort, m'écriai-je ; il n'aurait pas dû les connaître du tout. — Vraiment, ma foi ! quel idiot à pendre ! reprit-elle. M'apporter une telle drogue ! Si je les tenais, je les jetterais dans le feu. — Ici encore vous avez tort, ma chère, dis-je ; quoique ce ne soit que du cuivre, nous les garderons par devers nous ; car des lunettes vertes, vous savez, cela vaut mieux que rien. »

Cependant l'infortuné Moïse était détrompé. Il voyait maintenant qu'il avait réellement été la dupe d'un escroc en chasse qui, au vu de sa figure, l'avait noté comme une proie facile. Aussi lui demandai-je les détails de la fourberie. Il avait vendu le cheval, paraît-il, et parcourait la foire à la recherche d'un autre. Un homme ayant l'air d'un révérend le conduisit à une tente sous prétexte qu'il en avait un à vendre. « Là, poursuivit Moïse, nous trouvâmes un autre homme, très bien habillé, qui désirait emprunter vingt livres sur ces articles, disant qu'il avait besoin d'argent et qu'il les laisserait pour le tiers de leur valeur. Le premier gentleman, qui se disait mon ami, me souffla à l'oreille de les acheter, m'en-

gageant à ne pas laisser passer une offre si avantageuse. J'envoyai chercher M. Flamborough ; ils l'endoctrinèrent aussi finement que moi, si bien qu'à la fin ils nous persuadèrent d'acheter les deux grosses entre nous. »



CHAPITRE XIII

On s'aperçoit que M. Burchell est un ennemi, car il a l'audace de donner des avis désagréables.



AINSI notre famille avait fait plusieurs tentatives d'élégance; mais quelque désastre imprévu avait détruit chaque projet aussitôt que conçu. Je m'efforçais de profiter de toutes ces déconvenues pour fortifier leur bon sens dans la proportion même où leur ambition était frustrée. « Vous voyez, mes enfants, disais-je, combien il y a peu à gagner à essayer d'en imposer au monde en voulant marcher de pair avec plus hauts que nous. Ceux-là qui sont pauvres et qui ne

veulent fréquenter que les riches sont haïs de ceux qu'ils évitent et méprisés de ceux qu'ils suivent. Les associations disproportionnées sont toujours désavantageuses pour la partie faible : les riches ont le plaisir qui en résulte, et les pauvres, les inconvénients. Mais voyons, Dick, mon garçon, répétez la fable que vous lisiez aujourd'hui, pour le profit de la compagnie.

— Il était une fois, commença l'enfant, un Géant et un Nain qui étaient amis et vivaient ensemble. Ils firent marché qu'ils ne se quitteraient jamais, mais qu'ils iraient chercher aventure. La première bataille qu'ils livrèrent fut contre deux Sarrasins; et le Nain, qui était très brave, donna à l'un des champions un coup des plus furieux. Cela ne fit que très peu de mal au Sarrasin qui, levant son épée, fit sauter bel et bien le bras du pauvre Nain. Il était alors en vilaine passe ; mais le Géant, venant à son aide, eut bientôt laissé les deux Sarrasins morts sur la plaine, et le Nain, de dépit, trancha la tête de son adversaire mort. Ils reprirent ensuite leur voyage en quête d'une autre aventure. Ce fut cette fois contre trois satyres sanguinaires qui enlevaient une infortunée damoiselle. Le Nain n'était plus tout à fait aussi impétueux qu'auparavant; néanmoins, il frappa le premier coup, pour lequel on lui en rendit un autre qui lui creva l'œil; mais le Géant fut bientôt sur eux, et s'ils ne s'étaient enfuis, il les aurait certainement tués jusqu'au dernier. Ils furent tous très joyeux de cette victoire, et la damoiselle, qui était sauvée, s'éprit d'amour pour le Géant et l'épousa. Ils allèrent alors loin, plus loin que je ne puis dire, et rencontrèrent une compagnie de voleurs. Le Géant, pour la première fois, se trouva en avant; mais le Nain n'était pas loin derrière. La bataille fut rude et longue. Partout où venait le Géant, tout tombait devant lui; mais le Nain pensa être tué plus d'une fois. A la fin, la victoire se déclara pour les deux aventuriers; mais le Nain y perdit la jambe. Le Nain était maintenant privé

d'un bras, d'une jambe et d'un œil, tandis que le Géant était sans une seule blessure. Sur quoi, celui-ci s'écria, en s'adressant à son petit compagnon : « Mon petit héros, c'est là un glorieux passe-temps ; remportons encore une victoire, et nous aurons acquis de l'honneur à jamais. — Non, répondit alors le Nain, qui avait fini par devenir plus sage ; non, je le déclare tout net : je ne me battrai plus, car je vois que dans chaque bataille vous avez tout l'honneur et toutes les récompenses, mais que tous les coups tombent sur moi. »



J'allais tirer la morale de cette fable, lorsque notre attention fut détournée par une chaude discussion entre ma femme et M. Burchell, au sujet de l'expédition projetée de mes filles à la ville. Ma femme insistait très énergiquement sur les avantages qui en résulteraient. M. Burchell, au contraire, la dissuadait avec une grande ardeur ; moi, je restai neutre. Ses objurgations d'alors ne semblaient que la seconde partie de celles qui avaient été reçues de si mauvaise grâce dans la

matinée. La discussion alla loin : la pauvre Déborah, au lieu de raisonner plus solidement, parlait plus haut, et, à la fin, pour éviter la défaite, elle dut se réfugier dans les cris. La conclusion de sa harangue, cependant, nous fut grandement désagréable à tous : elle connaissait, dit-elle, certaines gens qui avaient leurs raisons particulières et secrètes pour les conseils qu'ils donnaient ; mais, pour sa part, elle désirait que ces gens-là se tinssent éloignés de chez elle à l'avenir. « Madame, s'écria Burchell avec un air de grand sang-froid qui tendait à l'enflammer davantage, quant aux raisons secrètes, vous ne vous trompez pas : j'ai des raisons secrètes, que je m'abstiens de mentionner parce que vous n'êtes pas capable de répondre à celles dont je ne fais pas secret. Mais je vois que mes visites ici sont devenues importunes ; je vais donc prendre congé maintenant; peut-être reviendrai-je une fois encore dire un dernier adieu lorsque je quitterai le pays. » Ce disant, il prit son chapeau, et les tentatives de Sophia, dont les regards semblaient lui reprocher sa précipitation, ne purent empêcher son départ.

Lui parti, nous nous regardâmes tous pendant quelques minutes avec confusion. Ma femme, qui se savait la cause de l'affaire, s'efforçait de cacher son ennui sous un sourire forcé et un air d'assurance que j'étais disposé à réprouver. « Comment! femme, lui dis-je, est-ce ainsi que nous traitons les étrangers ? Est-ce ainsi que nous leur rendons leurs bontés ? Soyez sûre, ma chère, que ce sont là les paroles les plus dures, et pour moi les plus désagréables, qui se soient échappées de vos lèvres. — Pourquoi me provoquait-il, alors? répliqua-t-elle. Mais je connais parfaitement bien les motifs de ses conseils. Il voudrait empêcher mes filles d'aller à la ville, afin d'avoir le plaisir de la société de ma fille cadette ici, à la maison. Mais quoi qu'il arrive, elle choisira meilleure compagnie que celle d'espèces comme lui ! — Espèce ! est-ce ainsi que vous l'appelez, ma chère ? m'é-

criai-je. Il est bien possible que nous nous méprenions sur la personnalité de cet homme, car il semble en certaines occasions le plus accompli gentleman que j'aie jamais connu. Dites-moi, Sophia, ma fille, vous a-t-il jamais donné quelque marque secrète de son attachement? — Sa conversation avec moi, monsieur, répliqua ma fille, a toujours été sensée, modeste et agréable. Quant à toute autre chose, non, jamais. Une fois, il est vrai, je me rappelle lui avoir entendu dire qu'il n'avait jamais connu de femme capable de trouver du mérite à un homme qui a l'air pauvre. — Telle est, ma chère, m'écriai-je, le langage ordinaire de tous les malheureux ou de tous les paresseux. Mais j'espère qu'on vous a appris à juger comme il convient de tels hommes, et que ce ne serait rien de moins que de la folie que d'attendre le bonheur de quelqu'un qui a été si mauvais économe du sien. Votre mère et moi, nous avons maintenant des vues plus avantageuses pour vous. L'hiver prochain, que vous passerez probablement à la ville, vous donnera des occasions de faire un choix plus prudent. »

Ce que furent les réflexions de Sophia dans cette circonstance, je ne saurais prétendre le déterminer ; mais, au fond, je n'étais pas fâché que nous fussions débarrassés d'un hôte de qui j'avais beaucoup à craindre. Notre infraction à l'hospitalité m'allait bien un peu à la conscience ; mais j'eus vite fait taire ce mentor avec deux ou trois raisons spécieuses qui eurent pour effet de me satisfaire et de me réconcilier avec moi-même. La douleur que la conscience cause à l'homme qui a déjà fait mal est promptement surmontée. La conscience est une poltronne, et les fautes qu'elle n'a pas assez de force pour prévenir, elle a rarement assez de justice pour les proclamer.



CHAPITRE XIV

Nouvelles humiliations, ou démonstration que des calamités apparentes peuvent être des bénédictions réelles.



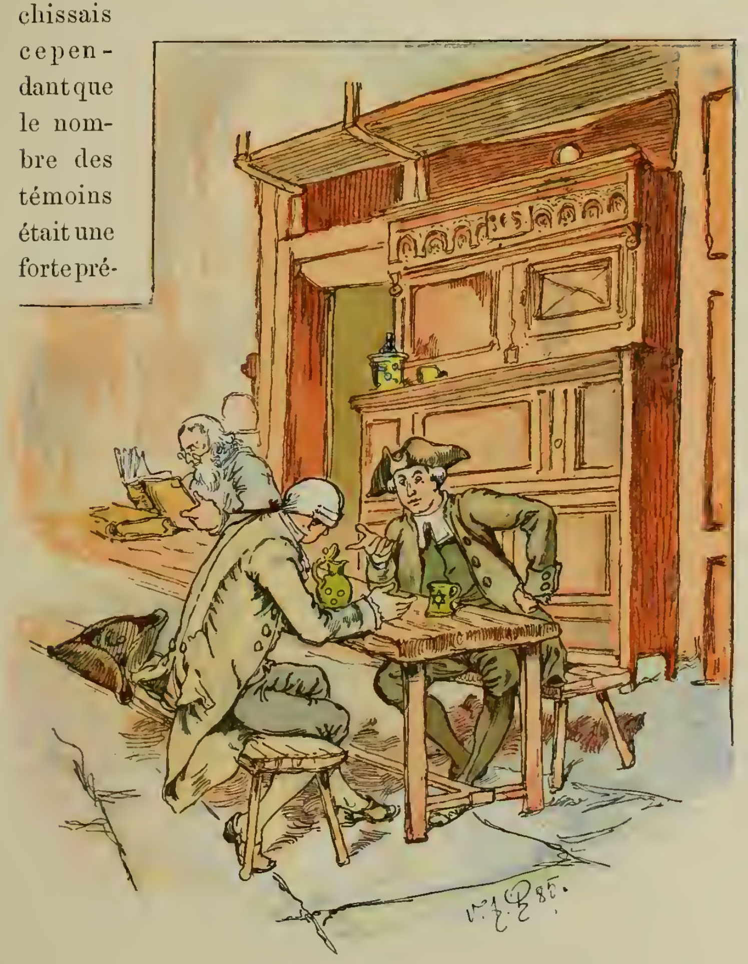
Le voyage de mes filles à Londres était maintenant chose résolue, M. Thornhill ayant eu la bonté de promettre de les surveiller lui-même et de nous informer par lettre de leur conduite. Mais on jugea absolument indispensable de les mettre en état de paraître au niveau de la grandeur de leurs espérances, et ceci ne pouvait pas se faire sans qu'il en coûtât. Nous discutâmes donc, en grand conseil, quelles étaient les méthodes les plus faciles de

trouver de l'argent, ou, à parler plus proprement, ce que nous pourrions le plus commodément vendre. La délibération fut vite terminée ; on trouva que le cheval qui nous restait était complètement inutile pour la charrue sans son compagnon, et également impropre à la promenade, parce qu'il lui manquait un œil ; en conséquence, on décida qu'on s'en déferait aux fins ci-dessus mentionnées à la foire voisine, et que, pour prévenir toute tromperie, j'irais moi-même avec lui. Bien que ce fût une des premières transactions commerciales de mon existence, je ne doutais nullement de m'en acquitter à mon crédit.

L'opinion qu'on se forme de sa propre prudence se mesure à celle des relations qu'on fréquente ; et comme les miennes étaient surtout dans le cercle de la famille, je n'avais pas conçu un sentiment défavorable de ma sagesse mondaine. Toutefois ma femme, le lendemain matin, au départ, et comme je m'étais déjà éloigné de la porte de quelques pas, me rappela pour me recommander tout bas de ne pas avoir les yeux dans ma poche.

J'avais, suivant les formes ordinaires, en arrivant à la foire, mis mon cheval à toutes ses allures, mais pendant quelque temps je n'eus pas de chalands. A la fin, un acheteur s'approcha; après avoir un bon moment tourné autour du cheval pour l'examiner, trouvant qu'il était borgne, il ne voulut pas dire un mot; un second s'avança, mais, remarquant qu'il avait un éparvin, il déclara qu'il n'en voudrait pas pour la peine de le conduire chez lui ; un troisième s'aperçut qu'il avait une écorchure, et ne voulut pas offrir de prix ; un quatrième connut à son œil qu'il avait des vers ; un cinquième se demanda ce que diable je pouvais faire à la foire avec une haridelle borgne, pleine d'éparvins et de rognes, qui n'était bonne qu'à être dépecée pour nourrir un chenil. Je commençais dès lors à avoir moi-même un mépris des plus sincères pour le pauvre animal, et j'avais presque

honte à l'approche de chaque amateur; car, encore que je ne crusse pas tout ce que les gaillards me disaient, je réfléchissais cependant que le nombre des témoins était une forte pré-



somption pour qu'ils eussent raison, et que saint Grégoire, traitant des bonnes œuvres, professe justement cette opinion.

J'étais dans cette situation mortifiante, lorsqu'un ministre,

mon confrère, vieille connaissance à moi, qui avait aussi des affaires à la foire, survint et, me donnant une poignée de main, me proposa de nous rendre à une auberge et d'y prendre un verre de ce que nous pourrions y trouver. J'acceptai volontiers, et, entrant dans un débit de bière, nous fûmes introduits dans une petite salle de derrière où il n'y avait qu'un vénérable vieillard assis et tout absorbé par un gros livre qu'il lisait. Je n'ai vu de ma vie une figure qui me prévînt si favorablement. Ses boucles d'un gris d'argent ombrageaient vénérablement ses tempes, et sa verte vieillesse semblait le fruit de la santé et de la bonté. Cependant sa présence n'interrompit point notre conversation. Mon ami et moi nous discourions sur les vicissitudes que nous avions éprouvées, la controverse whistonienne, ma dernière brochure, la réplique de l'archidiacre, la dure mesure qui m'avait frappé. Mais, au bout d'un moment, notre attention fut accaparée par un jeune homme qui entra dans la salle et respectueusement dit quelque chose à voix basse au vieil étranger. « Ne vous excusez pas, mon enfant, dit le vieillard ; faire le bien est un devoir que nous avons à accomplir envers tous nos semblables : prenez ceci ; je voudrais que ce fût davantage ; mais cinq livres soulageront votre misère, et c'est de bon cœur que je vous les offre. » Le modeste jeune homme versait des larmes de gratitude, et cependant sa gratitude était à peine égale à la mienne. J'aurais voulu serrer le bon vieillard entre mes bras, tant sa bienfaisance me faisait plaisir. Il se remit à lire, et nous reprîmes notre conversation ; au bout de quelque temps, mon compagnon, se rappelant qu'il avait des affaires à faire à la foire, me promit d'être bientôt de retour, ajoutant qu'il désirait toujours avoir le plus possible de la compagnie du docteur Primrose. Le vieux gentleman, entendant prononcer mon nom, parut un moment me regarder avec attention, et, lorsque mon ami fut parti, il me demanda le plus respectueusement du monde si j'étais allié de près ou de loin au grand Primrose,

ce courageux monogame, qui avait été le boulevard de l'Église. Jamais mon cœur ne sentit ravissement plus sincère qu'en cet instant.

« Monsieur, m'écriai-je, l'applaudissement d'un homme de bien tel que je suis sûr que vous l'êtes ajoute au bonheur que votre bienfaisance a déjà fait naître en mon sein. Vous avez devant vous, monsieur, ce docteur Primrose, le monogame, qu'il vous a plu d'appeler grand. Vous voyez ici ce théologien infortuné qui combat depuis si longtemps, il me siérait mal de dire avec succès, contre la deutérogamie du siècle. — Monsieur, s'écria l'étranger frappé d'une crainte respectueuse, j'ai peur d'avoir été trop familier; mais vous excuserez ma curiosité, monsieur; je vous demande pardon. — Monsieur, dis-je en lui saisissant la main, vous êtes si loin de me déplaire par votre familiarité, qu'il faut que je vous demande d'accepter mon amitié, comme vous avez déjà mon estime. — C'est donc avec gratitude que j'en accepte l'offre, s'écria-t-il en me serrant la main. O toi, glorieux pilier de l'inébranlable orthodoxie! et contemplé-je... » Ici j'interrompis ce qu'il allait dire, car, bien qu'en qualité d'auteur je pusse digérer une portion non médiocre de flatterie, pour le moment ma modestie n'en voulut pas permettre davantage. Cependant jamais amoureux de roman ne cimentèrent amitié plus instantanée. Nous causâmes sur plusieurs sujets; d'abord il me sembla qu'il paraissait plutôt dévot que savant, et je commençais à croire qu'il méprisait toutes les doctrines humaines comme un vain fatras. Mais ceci ne l'abaissait nullement dans mon estime, car je m'étais mis depuis quelque temps à entretenir secrètement moi-même une opinion semblable. Aussi en pris-je occasion de remarquer que le monde en général commençait à être d'une indifférence blâmable en matière de doctrines et se laissait trop guider par les spéculations humaines. « Oui, certes, monsieur, répliqua-t-il, comme s'il avait réservé toute sa science

pour ce moment, oui, certes, le monde retombe en enfance, et pourtant la cosmogonie ou création du monde a rendu perplexes les philosophes de tous les âges. Quelle mêlée d'opinions n'ont-ils pas soulevée sur la création du monde! Sanchoniathon, Manéthon, Bérose et Ocellus Lucanus ont tous tenté la question, mais en vain. Le dernier a ces paroles : *Anarchon ara kai ateleutaion to pan,* ce qui implique que toutes les choses n'ont ni commencement ni fin. Manéthon aussi, qui vivait environ le temps de Nebuchadon-Asser, — Asser étant un mot syriaque appliqué d'ordinaire en surnom aux rois du pays, comme Teglat Phael-Asser, Nabon-Asser, — lui aussi, dis-je, forma une hypothèse également absurde ; car, comme nous disons d'ordinaire, *ek to biblion kubernetes,* — ce qui implique que les livres n'enseigneront jamais le monde, — ainsi il essaya de porter ses investigations... Mais, monsieur, je vous demande pardon ; je m'écarte de la question. » Et en effet, il s'en écartait ; sur ma vie, je ne pouvais voir ce que la création du monde avait à faire dans ce dont je parlais ; mais cela suffisait pour me montrer que c'était un homme qui avait des lettres, et maintenant je l'en révérais davantage. Je voulais cependant le soumettre à la pierre de touche ; mais il était trop doux et trop paisible pour disputer la victoire. Toutes les fois que je faisais une observation qui avait l'air d'un défi à la controverse, il souriait, secouait la tête et ne disait rien ; à quoi je comprenais qu'il aurait pu en dire beaucoup s'il l'avait jugé convenable. Le sujet de la conversation en vint donc insensiblement des affaires de l'antiquité à celle qui nous amenait tous les deux à la foire. La mienne, lui dis-je, était de vendre mon cheval et, par une véritable chance, la sienne était d'en acheter un pour un de ses tenanciers. Mon cheval fut bientôt présenté, et, à la fin, nous fîmes marché. Il ne restait plus qu'à me payer ; en conséquence, il tira un billet de banque de trente livres et me pria de lui en faire la monnaie. Comme je n'étais pas

en position de satisfaire à sa demande, il ordonna d'appe-



ler son valet de pied, qui fit son apparition dans une livrée

élégante. « Tenez, Abraham, dit-il, allez chercher de l'or pour ceci ; vous en trouverez chez le voisin Jackson, ou n'importe où. » Pendant que l'homme était absent, il me régala d'une pathétique harangue sur la grande rareté de l'argent, que j'entrepris de compléter en déplorant aussi la grande rareté de l'or ; de sorte qu'au moment où Abraham revint, nous étions tous les deux tombés d'accord que jamais les espèces monnayées n'avaient été si dures à atteindre. Abraham revenait nous informer qu'il avait été par toute la foire sans pouvoir trouver de monnaie, quoiqu'il eût offert une demi-couronne pour qu'on lui en donnât. Ce fut pour nous tous une contrariété très grande ; mais le vieux gentleman, ayant réfléchi un peu, me demanda si je connaissais dans mes parages un certain Salomon Flamborough. Sur ma réponse que nous habitions porte à porte : « S'il en est ainsi, reprit-il, je crois alors que nous allons faire affaire. Vous aurez une traite sur lui, payable à vue, et laissez-moi vous dire que c'est un homme aussi solide que pas un à cinq milles à la ronde. L'honnête Salomon et moi, il y a bien des années que nous nous connaissons. Je me rappelle que je le battais toujours aux trois sauts, mais il pouvait sauter à cloche-pied plus loin que moi. » Une traite sur mon voisin était pour moi la même chose que de l'argent, car j'étais suffisamment convaincu de sa solvabilité. La traite fut signée et remise en mes mains ; et M. Jenkinson, le vieux gentleman, Abraham, son domestique, et le vieux Blackberry, mon cheval, s'éloignèrent au trot, très contents les uns des autres.

Après un court intervalle, laissé à mes réflexions, je me mis à songer que j'avais eu tort d'accepter une traite d'un inconnu, et, en conséquence, je résolus prudemment de poursuivre l'acheteur et de reprendre mon cheval. Mais il était trop tard. Je me dirigeai donc aussitôt vers la maison, voulant échanger ma traite pour de l'argent le plus tôt possible. Je trouvai mon honnête voisin fumant sa pipe à sa porte, et,

lorsque je l'eus informé que j'avais un petit effet sur lui, il le lut deux fois. « Vous pouvez lire le nom, je suppose, dis-je; Ephraïm Jenkinson. — Oui, répondit-il, le nom est écrit très lisiblement, et je connais aussi le gentleman, le plus grand fripon qui soit sous la calotte des cieux. C'est précisément le même coquin qui nous a vendu les lunettes. N'était-ce pas un homme d'air vénérable, avec des cheveux gris et pas de patte à ses poches? Et n'a-t-il pas débité une longue tirade de science sur le grec, et la cosmogonie, et le monde? » Je répondis par un gémissement. « Oui, oui, continua-t-il; il n'a à son service, en fait de science, que ce seul morceau, et il le lâche toujours chaque fois qu'il trouve un savant dans la compagnie; mais je connais le coquin, et je le rattraperai. »

Bien que je fusse suffisamment mortifié, le plus grand effort était de me présenter en face de ma femme et de mes filles. Jamais gamin revenant de faire l'école buissonnière ne fut plus effrayé de retourner en classe, pour y voir le visage du maître, que je ne l'étais d'aller à la maison. Cependant je résolus de prévenir leur fureur en me mettant d'abord en colère moi-même.

Mais, hélas! en entrant, je trouvai la famille bien éloignée de toute disposition batailleuse. Ma femme et mes filles étaient en larmes. M. Thornhill était venu ce jour même les informer que leur voyage à la ville était entièrement manqué. Les deux dames, ayant entendu des rapports sur nous de la part de quelque malicieuse personne de notre entourage, étaient ce jour-là même parties pour Londres. Il ne pouvait découvrir ni la tendance ni l'auteur de ces rapports; mais, quels qu'ils fussent, ou quel que fût celui qui les avait faits, il continuait d'assurer notre famille de son amitié et de sa protection. Je trouvai donc qu'elles portèrent ma déconvenue avec une grande résignation, éclipsée qu'elle était dans la magnitude de la leur. Mais ce qui nous tourmentait le plus,

c'était de savoir qui pouvait être assez vil pour diffamer le caractère d'une famille aussi innocente que la nôtre, trop modeste pour exciter l'envie et trop inoffensive pour faire naître l'aversion.

CHAPITRE XV

Toute l'infamie de M. Burchell découverte d'un coup.
La folie d'être trop sage.



Nous employâmes ce soir-là et une partie du suivant en efforts infructueux pour découvrir nos ennemis : il n'y eut guère aucune famille du voisinage qui n'encourût nos soupçons, et chacun de nous avait, en faveur de ses opinions, des raisons qu'il était seul à connaître. Comme nous étions dans cet embarras, un de nos petits garçons, qui jouait dehors, apporta un carnet qu'il avait trouvé sur la

pelouse. On le reconnut vite pour appartenir à M. Burchell, aux mains duquel on l'avait vu : on l'examina ; il contenait des notes sur différents sujets, mais ce qui attira particulièrement notre attention, ce fut un pli cacheté, avec cette inscription : *Copie d'une lettre à envoyer aux dames qui sont au château de Thornhill.* Immédiatement l'idée nous vint qu'il était le vil dénonciateur, et nous délibérâmes si le pli ne devrait pas être ouvert. J'étais contre; mais Sophia, qui disait qu'elle était sûre que de tous les hommes il serait le dernier à être coupable d'une telle bassesse, insista pour qu'on le lût. Le reste de la famille l'appuya, et, sur leurs sollicitations réunies, je lus ce qui suit :

« Mesdames,

« Le porteur vous édifiera suffisamment sur la personne de qui ceci vient : c'est quelqu'un du moins qui est l'ami de l'innocence, et prêt à empêcher qu'elle ne soit séduite. Je suis informé à n'en pas douter que vous avez quelque intention d'emmener à la ville, en qualité de compagnes, deux jeunes filles que je connais un peu. Comme je ne voudrais ni qu'on en imposât à la simplicité, ni qu'on souillât la vertu, je dois déclarer comme mon opinion que l'impropriété d'une telle démarche sera suivie de conséquences dangereuses. Ce n'a jamais été ma manière de traiter les personnes sans honneur et sans mœurs avec sévérité, et je n'aurais pas aujourd'hui pris ce moyen de m'expliquer ou de réprouver une folie, si elle ne tendait pas au crime. Recevez donc l'avertissement d'un ami, et réfléchissez sérieusement aux conséquences que peut avoir l'introduction du déshonneur et du vice dans des retraites où la paix et l'innocence ont jusqu'à présent résidé. »

Dès lors nos doutes avaient pris fin. Il semblait, il est vrai, qu'il y eût quelque chose d'applicable aux deux côtés

dans cette lettre, et les censures en pouvaient aussi bien se rapporter à celles à qui elle était écrite qu'à nous ; mais la malice de l'intention était évidente, et nous n'allâmes pas plus loin. Ma femme eut à peine la patience de m'entendre jusqu'au bout ; elle se déchaîna contre l'auteur avec un ressentiment sans frein. Olivia fut également sévère, et Sophia semblait absolument stupéfaite de la bassesse de cet homme. Pour ma part, cela me paraissait un des plus vils exemples d'ingratitude sans motif que j'eusse encore rencontrés. Et je ne pouvais m'en rendre compte d'une autre manière qu'en l'attribuant à son désir de retenir ma fille cadette dans le pays, pour avoir des occasions d'entrevue plus fréquentes. Nous étions tous ainsi à ruminer des plans de vengeance, lorsque notre autre petit garçon arriva en courant nous dire que M. Burchell approchait, à l'autre bout du champ. Il est plus facile de concevoir que de décrire les sensations compliquées que font ressentir la douleur d'une récente injure et le plaisir d'une vengeance prochaine. Quoique notre intention fût seulement de lui reprocher son ingratitude, nous résolûmes de le faire d'une manière qui fût parfaitement piquante. Dans ce but, nous convînmes de l'accueillir avec notre sourire ordinaire, de bavarder au début avec une amabilité plus qu'ordinaire, afin de l'amuser un peu ; et puis, au milieu de ce calme flatteur, d'éclater sur lui comme un tremblement de terre et de l'écraser sous le sentiment de sa propre bassesse. Ceci décidé, ma femme entreprit de conduire elle-même la manœuvre, car elle avait réellement un certain talent pour les entreprises de ce genre. Nous le voyions approcher ; il entra, prit une chaise et s'assit. « Une belle journée, monsieur Burchell. — Très belle journée, docteur ; j'imagine cependant que nous aurons de la pluie, aux élancements de mes cors. — Les élancements de vos cornes ! s'écria ma femme dans un bruyant éclat de rire, après lequel elle demanda pardon de ce qu'elle aimait la plaisanterie. — Chère

madame, répliqua-t-il, je vous pardonne de tout mon cœur, car je déclare que je n'aurais pas cru que c'était une plaisanterie, si vous ne me l'aviez pas dit. — Peut-être, monsieur, s'écria ma femme en nous lançant un coup d'œil; et cependant je gage que vous pourriez nous dire combien il y a de plaisanteries à l'once. — J'imagine, madame, répliqua Burchell, que vous avez lu un recueil de bons mots ce matin; cette once de plaisanteries est une idée si délicieuse! Et cependant, madame, j'aimerais mieux voir une demi-once de jugement.

— Je vous crois, reprit ma femme, en nous souriant encore, bien que le rire ne fût pas de son côté ; et cependant j'ai vu des hommes avoir des prétentions au jugement qui en avaient très peu. — Et sans doute, riposta son antagoniste, vous avez connu des dames se targuer d'esprit qui n'en avaient point. » Je vis bien vite que ma femme ne paraissait pas devoir gagner grand'chose à ce genre d'affaires; aussi résolus-je de le traiter d'une façon plus sévère moi-même. « L'esprit et le jugement, m'écriai-je, ne sont l'un et l'autre que des riens sans l'intégrité; c'est là ce qui donne de la valeur à tout caractère. Le paysan ignorant, sans défaut, est plus grand que le philosophe qui en a beaucoup; car qu'est le génie, qu'est le courage, sans le cœur? *Un homme honnête est le plus noble ouvrage de Dieu.*

« J'ai toujours tenu cette maxime ressassée de Pope, répliqua M. Burchell, pour très indigne d'un homme de génie, et pour une basse renonciation de sa propre supériorité. De même que la réputation des livres ne surgit pas de leur absence de fautes, mais de la grandeur de leurs beautés, ainsi celle des hommes devrait s'estimer, non d'après l'absence des défauts, mais d'après la hauteur des vertus qu'ils possèdent. Le savant peut manquer de prudence, l'homme d'État peut avoir de l'orgueil, et l'athlète de la férocité; mais leur préfèrerions-nous le manœuvre de bas étage qui

traverse péniblement la vie sans blâme et sans applaudissement ? Nous pourrions aussi bien préférer les tableaux ternes et corrects de l'École flamande aux inspirations déréglées, mais sublimes, du pinceau romain.

— Monsieur, répliquai-je, votre présente observation est

juste lorsqu'il y a des vertus brillantes et de petits défauts ; mais lorsqu'on voit que de grands vices s'opposent dans la même âme à des vertus aussi extraordinaires, un tel caractère mérite le mépris.

— Peut-être se peut-il, s'écria-t-il, qu'il y ait des monstres tels que vous en décrivez, faits de grands vices joints à de grandes vertus ; pourtant dans mon passage à travers la vie, je n'ai jamais trouvé un seul exemple de leur existence ; au contraire, j'ai toujours remarqué que là où l'intelligence était vaste, les sentiments étaient bons. Et vraiment la Providence se montre en ce détail notre bienveillante amie, d'affaiblir ainsi le jugement là où le cœur est corrompu, et de diminuer le pouvoir là où il y a la volonté de faire le mal. Cette règle semble s'étendre jusqu'aux autres animaux ; la race des petites vermines est toujours traîtresse, cruelle et couarde, tandis que les animaux doués de force et de puissance sont généreux, braves et doux.

— Ces observations sonnent bien, repris-je, et cependant il serait aisé en ce moment même de désigner un homme — et j'attachai fixement mon regard sur lui — dont la tête et le cœur forment le plus détestable contraste. Oui, monsieur, continuai-je en élevant la voix, et je suis bien aise d'avoir cette occasion de le démasquer au milieu de son imaginaire sécurité. Connaissez-vous ceci, monsieur, ce portefeuille? — Oui, monsieur, répondit-il avec un visage d'une assurance imperturbable ; ce portefeuille est à moi, et je suis bien aise que vous l'ayez trouvé. — Et, criai-je, connaissez-vous cette lettre? Allons, ne balbutiez pas, mon homme, mais regardez-moi bien en face. Dites, connaissez-vous cette lettre? — Cette lettre, répliqua-t-il ; oui, c'est moi qui ai écrit cette lettre. — Et comment avez-vous pu, dis-je, être assez bas, assez ingrat pour oser écrire cette lettre? — Et comment en êtes-vous venu, reprit-il avec des regards d'une effronterie sans pareille, à être assez bas pour oser ouvrir

cette lettre ? Et maintenant, ne savez-vous pas que je pourrais vous faire pendre tous pour ceci? Tout ce que j'ai à faire, c'est de jurer entre les mains du juge de paix le plus proche que vous vous êtes rendus coupables d'avoir forcé la serrure de mon portefeuille, et je vous ferai tous pendre haut et court à cette porte. » Ce trait inattendu d'insolence me fit monter à un tel point que je pouvais à peine gouverner ma colère. « Misérable ingrat, va-t'en et ne souille pas davantage ma demeure de ton ignominie ; va-t'en, et ne te montre jamais plus à moi ; éloigne-toi de ma porte. Le seul châtiment que je te souhaite est une conscience timorée, qui soit un suffisant bourreau ! » En parlant ainsi, je lui jetai son portefeuille qu'il ramassa en souriant, et, en attachant le fermoir avec le plus complet sang-froid, il nous laissa tout étonnés de la sérénité de son assurance. Ma femme particulièrement était furieuse de ce que rien ne pouvait le mettre en colère ni le faire paraître honteux de ses vilenies. « Ma chère, dis-je, désireux de calmer ces passions qui s'étaient élevées trop haut chez nous, nous ne devons pas être surpris que la honte fasse défaut aux méchants ; ils ne rougissent que d'être découverts à faire le bien, mais ils se glorifient de leurs vices.

« Le Crime et la Honte, dit l'allégorie, étaient d'abord compagnons, et, au début de leur voyage, se tenaient inséparablement ensemble. Mais leur union se trouva bientôt désagréable et gênante pour l'un et pour l'autre. Le Crime donnait à la Honte de fréquentes inquiétudes, et la Honte trahissait souvent les conspirations secrètes du Crime. Aussi, après un long désaccord, ils consentirent à la fin à se séparer pour toujours. Le Crime marcha hardiment devant lui pour atteindre le Destin qui le précédait sous la forme d'un bourreau ; mais la Honte, naturellement craintive, retourna tenir compagnie à la Vertu qu'au commencement de leur voyage ils avaient laissée en arrière. Ainsi, mes enfants, après

que les hommes ont fait quelques étapes dans le vice, la Honte les abandonne et retourne au service des quelques vertus qu'ils ont encore de reste. »

CHAPITRE XVI

La famille use d'artifices auxquels on en oppose d'autres plus grands.



QUELLES qu'eussent pu être les impressions de Sophia, le reste de la famille fut facilement consolé de l'absence de M. Burchell par la compagnie de notre seigneur, dont les visites devenaient maintenant plus fréquentes et plus longues. S'il avait été déçu dans son espoir de procurer à mes filles les plaisirs de la ville, comme il en avait le dessein, il saisissait du moins toutes les occasions de leur fournir les petits divertissements que permettait notre

retraite. Il venait habituellement dans la matinée, et, tandis que mon fils et moi nous poursuivions nos travaux au dehors, il s'asseyait au milieu de la famille, à notre foyer, et les amusait en leur décrivant la grande ville, avec toutes les parties de laquelle il était familier. Il répétait couramment toutes les observations qui se débitent dans l'atmosphère des théâtres, et savait par cœur les bonnes plaisanteries des beaux esprits longtemps avant qu'elles fussent arrivées à se faire une place dans le Recueil des bons mots. Il employait les intervalles que laissait la conversation à enseigner le piquet à mes filles, ou quelquefois à faire boxer l'un contre l'autre mes deux plus jeunes, pour les rendre plus délurés, comme il disait; mais l'espoir de l'avoir pour gendre nous aveuglait jusqu'à un certain point sur toutes ses imperfections. Il faut avouer que ma femme mettait en œuvre mille stratagèmes pour le faire tomber dans le panneau, ou, pour dire la chose plus galamment, qu'elle employait tous les artifices pour rehausser le mérite de sa fille. Si les gâteaux, au thé, étaient secs et croustillants, c'était Olivia qui les avait faits; si le vin de groseille était bien lié, c'était elle qui avait cueilli les groseilles; c'étaient ses doigts qui donnaient aux cornichons leur vert particulier, et, dans la composition d'un pudding, c'était son jugement qui mesurait le mélange des ingrédients. Et puis, quelquefois, la pauvre femme disait au squire qu'elle les trouvait, lui et Olivia, tout à fait de la même taille, et elle les priait de se tenir debout tous les deux pour voir qui était le plus grand. Ces finesses, qu'elle croyait impénétrables, et au travers desquelles tout le monde pouvait voir, plaisaient beaucoup à notre bienfaiteur; chaque jour il donnait de sa passion des preuves nouvelles qui, bien qu'elles ne fussent pas encore arrivées jusqu'à des propositions de mariage, n'en étaient, pensions-nous, guère loin; et l'on attribuait sa lenteur à se prononcer tantôt à une timidité native, tantôt à la crainte d'offenser son oncle. Une circonstance,

cependant, qui se présenta bientôt après, mit hors de doute son intention d'entrer dans notre famille ; ma femme même regarda cela comme une promesse formelle.

Ma femme et mes filles, rendant par hasard une visite chez le voisin Flamborough, apprirent que les Flamborough avaient récemment fait faire leurs portraits par un enlumineur qui voyageait dans le pays et prenait les ressemblances à quinze shillings par tête. Comme il y avait depuis longtemps entre cette famille et la nôtre une sorte de rivalité dans les choses de goût, notre susceptibilité s'alarma du pas gagné sur nous, et, nonobstant tout ce que je pus dire, — et je dis beaucoup, — il fut résolu que nous ferions faire nos portraits, nous aussi. Ayant donc engagé l'enlumineur — car que pouvais-je faire ? — nous eûmes alors à délibérer comment nous montrerions la supériorité de notre goût par nos attitudes. Quant à la famille de notre voisin, ils étaient sept et on les avait représentés avec sept oranges, chose d'un goût tout à fait suranné, sans rien de ce qui fait la variété de la vie, sans la moindre trace de composition. Nous désirions avoir quelque chose d'un plus brillant style, et, après bien des débats, nous en arrivâmes enfin à la résolution unanime de nous faire peindre ensemble dans un grand morceau historique de famille. Ce serait moins cher, puisqu'un seul cadre servirait pour tous, et ce serait d'infiniment meilleur ton ; car aujourd'hui toutes les familles d'un peu de goût se font peindre de cette manière. Ne nous rappelant pas sur-le-champ un sujet historique qui s'adaptât à notre cas, nous nous contentâmes de nous faire peindre en figures historiques indépendantes. Ma femme voulut être représentée en Vénus, et le peintre fut prié de ne pas être trop parcimonieux de diamants dans son corsage et ses cheveux. Les deux petits garçons devaient être en Cupidons à côté d'elle, tandis que moi, avec robe et rabat, je lui présenterais mes livres sur la controverse whistonienne. Olivia serait peinte en amazone, assise sur un tertre couvert

de fleurs, vêtue d'un habit de cheval vert, richement galonné d'or, et une cravache à la main. Sophia devait être une bergère, avec autant de moutons que le peintre en pourrait mettre gratis, et Moïse serait paré d'un chapeau à plume blanche. Notre bon goût plut tant au squire qu'il insista pour être mis dans le tableau, comme un membre de la famille, dans le personnage d'Alexandre le Grand aux pieds d'Olivia. Nous considérâmes tous cela comme une indication de son désir d'entrer dans la famille, et nous ne pûmes refuser sa requête. Le peintre se mit donc à l'œuvre, et comme il travaillait avec assiduité et diligence, en moins de quatre jours tout fut achevé. Le morceau était grand, et il faut avouer qu'il n'avait pas épargné ses couleurs, ce dont ma femme lui fit de grandes louanges. Nous étions tous parfaitement satisfaits de son travail ; mais une malheureuse circonstance, dont on ne s'était pas aperçu avant que la peinture fût finie, vint nous frapper de consternation. Le tableau était si grand que nous n'avions pas dans la maison de place où le fixer. Comment avions-nous fait pour négliger tous un point si essentiel ? C'est une chose inconcevable ; mais il est certain que nous avions agi tous grandement à l'étourdie. Au lieu donc de flatter notre vanité, comme nous l'espérions, le tableau resta appuyé de la plus mortifiante façon contre le mur de la cuisine où la toile avait été tendue et peinte, beaucoup trop grand pour passer par aucune des portes, et sujet de plaisanteries pour nos voisins. L'un le comparait à la chaloupe de Robinson Crusoé, trop grande pour être bougée de place ; un autre trouvait qu'il ressemblait plutôt à un dévidoir dans une bouteille ; quelques-uns se demandaient comment il pourrait sortir, mais le plus grand nombre était stupéfait qu'il eût jamais pu entrer.

Cependant, s'il excitait la raillerie chez quelques personnes, il eut pour effet d'inspirer à beaucoup d'autres des pensées plus malicieuses. Le portrait du squire, que l'on

voyait mêlé aux nôtres, était un honneur trop grand pour échapper à l'envie. Des bruits scandaleux commencèrent à



circuler tout bas à nos dépens, et notre tranquillité était continuellement troublée par des gens qui venaient en amis nous raconter ce que des ennemis avaient dit de nous. Nous répondions invariablement à ces rapports avec l'indignation qu'ils méritaient ; mais la calomnie ne fait

jamais qu'augmenter par l'opposition qu'on lui présente.

Nous tînmes donc une fois de plus conseil pour parer à la malice de nos ennemis, et nous nous arrêtâmes à une résolution qui renfermait trop de finesse pour me satisfaire entièrement. La voici : comme notre objet principal était de mettre hors de doute l'honnêteté des intentions de M. Thornhill, ma femme entreprit de le sonder en feignant de lui demander son avis dans le choix d'un mari pour notre fille aînée. Si ceci ne se trouvait pas suffisant pour l'amener à se déclarer, on était alors résolu à le terrifier par un rival. Toutefois, je ne voulus d'aucune façon accorder mon consentement à cette dernière mesure, avant qu'Olivia m'eût donné les assurances les plus solennelles qu'elle épouserait le rival qu'on lui trouverait pour l'occasion, si le squire ne l'en empêchait pas en la prenant lui-même pour femme. Tel fut le plan dressé, et auquel, si je ne m'y opposai pas énergiquement, je ne donnai pas non plus mon approbation complète.

En conséquence, la première fois que M. Thornhill vint nous voir, mes filles eurent soin de se tenir à l'écart, afin de donner à leur maman l'occasion d'exécuter son plan ; mais elles ne se retirèrent que dans la chambre à côté, d'où elles pouvaient entendre toute la conversation. Ma femme la commença artificieusement en remarquant qu'une des demoiselles Flamborough avait l'air d'avoir trouvé un très bon parti dans M. Spanker. Le squire en convint ; elle poursuivit par cette observation que celles qui ont de grosses fortunes sont toujours sûres d'avoir de bons maris : « Mais que le ciel protège les filles qui n'en ont pas ! continua-t-elle. Que signifie la beauté, monsieur Thornhill, ou que signifient toutes les vertus et toutes les qualités du monde dans ce siècle d'intérêt personnel ? Ce n'est pas : Qu'est-elle ? mais : Qu'a-t-elle ? qui est le cri commun.

— Madame, répliqua-t-il, j'approuve hautement la justesse, en même temps que la nouveauté de vos remarques, et

si j'étais roi, il en serait autrement. Ce serait vraiment alors le bon temps pour les filles sans fortune; vos deux jeunes demoiselles seraient les premières que je pourvoirais.

— Ah ! monsieur, reprit ma femme, il vous plaît de plaisanter. Mais je voudrais être reine, et je sais bien alors où ma fille aînée chercherait un mari. Mais justement, vous m'y faites songer; sérieusement, monsieur Thornhill, pourriez-vous me recommander un mari convenable pour elle? Elle a maintenant dix-neuf ans, elle est bien formée et bien élevée, et, à mon humble avis, elle ne manque pas de talents.

— Madame, répliqua-t-il, si je devais faire ce choix, je voudrais découvrir une personne en possession de toutes les perfections qui peuvent rendre un ange heureux. Quelqu'un qui aurait de la prudence, de la fortune, du goût et de la sincérité, voilà, madame, à mon avis, qui ferait un mari convenable. — Oui, certes, monsieur, dit-elle; mais auriez-vous connaissance de quelque personne de ce genre? — Non, madame, répondit-il; il est impossible de connaître aucune personne qui mérite d'être son mari; c'est un trop grand trésor pour être possédé par un homme; c'est une déesse. Sur mon âme, je dis ce que je pense, c'est un ange. — Ah ! monsieur Thornhill, c'est pure flatterie à l'adresse de ma pauvre fille; mais nous avons pensé à la marier à un de vos tenanciers, dont la mère est morte dernièrement, et qui a besoin d'une ménagère. Vous savez qui je veux dire, le fermier Williams, un homme à l'aise, monsieur Thornhill, capable de bien lui donner son pain, et qui lui a fait plusieurs fois des propositions (ce qui était réellement le cas); mais, monsieur, conclut-elle, je serais bien aise d'avoir votre approbation de notre choix. — Comment ! madame, répliqua-t-il, mon approbation ! Mon approbation d'un tel choix ! Jamais. Quoi ! sacrifier tant de beauté, de sens et de bonté à un être incapable de comprendre son bonheur ! Excusez-moi ; je ne saurais jamais approuver un tel acte d'injustice. Et j'ai mes raisons. —

Certes, monsieur, s'écria Déborah, si vous avez vos raisons, c'est une autre affaire ; mais je serais bien aise de connaître ces raisons-là. — Excusez-moi, madame, répondit-il, elles gisent ici trop profondément pour être découvertes (il mettait la main sur son cœur); elles restent ensevelies, rivées ici. »

Lorsqu'il fut parti, nous tînmes une consultation générale, et nous ne sûmes que penser de ces beaux sentiments. Olivia les considérait comme des témoignages de la passion la plus exaltée, mais je n'étais pas aussi enthousiaste. Il me semblait assez clair qu'il y avait là dedans plus d'amour que de mariage; néanmoins, quoi qu'ils pussent présager, on décida de poursuivre le plan avec le fermier Williams, qui, dès que ma fille avait paru dans le pays, lui avait adressé ses hommages.

CHAPITRE XVII

Il ne se trouve guère de vertu qui résiste à la puissance d'une tentation agréable et prolongée.



Pour moi, qui n'avais en vue que le bonheur réel de mon enfant, la recherche de M. Williams m'était agréable, car il était à l'aise, prudent et sincère. Il ne fallait que bien peu d'encouragement pour raviver sa première passion ; de sorte qu'un soir ou deux après, lui et M. Thornhill se rencontrèrent dans notre maison et s'examinèrent un moment avec des regards de colère ; mais

Williams ne devait aucun loyer à son propriétaire et ne s'inquiéta que médiocrement de son indignation. De son côté, Olivia joua la coquette à la perfection, si l'on peut appeler jeu ce qui était son véritable caractère, feignant de prodiguer toute sa tendresse à son nouvel adorateur. Devant cette préférence, M. Thornhill parut tout à fait abattu et prit congé d'un air rêveur. J'avoue cependant que j'étais intrigué de le voir aussi peiné qu'il paraissait l'être lorsqu'il était en son pouvoir d'écarter si aisément la cause de sa peine en déclarant une honorable passion. Mais quel que fût l'ennui qu'il semblait endurer, on pouvait facilement s'apercevoir que l'angoisse d'Olivia était plus grande encore. Après chaque entrevue entre ses deux amants, et il y en eut plusieurs, elle avait l'habitude de se retirer à l'écart et de s'abandonner à son chagrin. Ce fut dans cette situation que je la trouvai, un soir qu'elle avait soutenu pendant quelque temps une gaieté feinte. « Vous voyez maintenant, mon enfant, lui dis-je, que votre confiance en l'amour de M. Thornhill n'était rien qu'un rêve; il admet la rivalité d'un autre, son inférieur de toute manière, quoiqu'il sache qu'il est en son pouvoir de vous obtenir sûrement par une franche déclaration. — Oui, papa, répondit-elle; mais il a ses raisons pour ces délais : je sais qu'il en a. La sincérité de ses regards et de ses paroles me convainc de la réalité de son estime. Un peu de temps encore suffira, je l'espère, pour découvrir la générosité de ses sentiments et vous prouver que mon opinion sur lui était plus juste que la vôtre. — Olivia, ma bien-aimée, repris-je, tous les moyens qu'on a employés jusqu'ici pour l'obliger à une déclaration ont été proposés et arrangés par vous-même, et vous ne pouvez dire que je vous aie le moindrement contrainte. Mais il ne faut pas supposer, ma chérie, que je contribuerai jamais à faire de son honnête rival la dupe de votre amour mal placé. Quel que soit le temps que vous demandiez pour amener votre adorateur sup-

posé à une explication, je vous l'accorderai; mais à l'expiration de ce terme, s'il est toujours indifférent, je me verrai obligé d'insister absolument pour que l'honnête M. Williams soit récompensé de sa fidélité. Le caractère que j'ai jusqu'ici soutenu dans la vie exige cela de moi, et ma tendresse de père n'influencera jamais mon intégrité d'homme. Fixez donc votre jour ; qu'il soit aussi éloigné que vous le jugerez bon ; et, en même temps, prenez soin de faire savoir exactement à M. Thornhill l'époque où je compte vous donner à un autre. Si réellement il vous aime, son bon sens lui suggèrera promptement qu'il n'y a qu'une seule méthode pour empêcher qu'il ne vous perde à jamais. » Cette proposition, qu'elle ne pouvait pas ne pas considérer comme parfaitement juste, fut acceptée. Elle renouvela encore ses promesses les plus positives d'épouser M. Williams au cas où l'autre serait insensible ; et, la première fois que l'occasion s'en présenta devant M. Thornhill, on fixa le même jour du mois suivant pour ses noces avec le rival.

Des mesures si rigoureuses semblèrent redoubler l'anxiété de M. Thornhill ; mais ce qu'Olivia ressentait réellement me donnait quelque inquiétude. Dans cette lutte entre la prudence et la passion, sa vivacité l'abandonna tout à fait ; elle recherchait toutes les occasions d'être seule, et alors elle passait son temps dans les larmes. Une semaine s'écoula, mais M. Thornhill ne fit aucun effort pour arrêter son mariage. La semaine suivante, il fut toujours assidu, mais pas plus ouvert. La troisième, il interrompit ses visites entièrement, et ma fille, au lieu de témoigner aucune impatience, comme je m'y attendais, sembla garder une tranquillité pensive que je prenais pour de la résignation. Pour ma part, j'étais sincèrement content de penser que mon enfant allait avoir la certitude d'un avenir de bien-être et de paix, et souvent j'applaudissais à sa résolution de préférer le bonheur à l'ostentation.

C'était environ quatre jours avant son mariage projeté;

ma petite famille, le soir, était réunie autour d'un bon feu, racontant des histoires du temps passé et faisant des plans pour l'avenir, très occupée à former mille projets, et riant de toutes les folies qui venaient aux lèvres.

« Eh bien, Moïse, m'écriai-je ; nous allons bientôt avoir un mariage dans la famille, mon garçon. Quel est votre avis sur cette question et sur cette affaire en général? — Mon avis, père, est que tout va très bien, et j'étais justement en train de penser que lorsque sœur Livy sera mariée au fermier Williams, il nous prêtera son pressoir à cidre et ses cuves à brasser pour rien. — Il nous les prêtera, Moïse, m'écriai-je, et il nous chantera *la Mort et la Dame,* pour nous donner du cœur, par-dessus le marché. — Il a appris cette chanson à notre Dick, reprit Moïse, et je trouve que Dick s'en tire très gentiment. — Vraiment ! m'écriai-je. Alors, écoutons-le. Où est petit Dick? Qu'il y aille hardiment. — Mon frère Dick, cria Bill, mon dernier, vient de sortir avec sœur Livy; mais M. Williams m'a appris deux chansons, et je vais vous les chanter, papa. Quelle chanson choisissez-vous : le *Cygne mourant,* ou l'*Élégie sur la mort d'un chien enragé?* — L'élégie, enfant, l'élégie, assurément, dis-je. Je n'ai encore jamais entendu cela. Et, Déborah, ma femme, la douleur assèche, vous savez ; donnez-nous une bouteille du meilleur vin de groseille pour soutenir nos esprits. J'ai tant pleuré à toutes sortes d'élégies dans ces derniers temps que, si je n'avais un verre pour me ranimer, je suis sûr que celle-ci m'accablerait; et vous, Sophy, mon amour, prenez votre guitare, et pincez-en un peu pour accompagner l'enfant. »

ÉLÉGIE SUR LA MORT D'UN CHIEN ENRAGÉ

Bonnes gens de chaque condition,
Prêtez tous l'oreille à ma chanson,
Et si vous la trouvez merveilleusement courte,
Elle ne pourra vous retenir longtemps.

Dans Islington, il y avait un homme
De qui le monde pouvait dire
Qu'il faisait une course dévote
Chaque fois qu'il allait prier.



Tendre et doux était son cœur
Pour consoler amis et ennemis ;
Tous les jours il habillait celui qui est nu,
Lorsqu'il mettait ses habits.

Or dans cette ville un chien se trouva,
Car nombreux sont là les chiens,
Métis, jeunes chiens, chiennaux, chiens courants
Et roquets de bas étage.

Ce chien et cet homme d'abord furent amis ;
Mais une pique étant survenue,
Le chien, dans quelque but secret,
Devint enragé et mordit l'homme.

Alentour, de toutes les rues avoisinantes,
Les voisins inquiets accoururent
Et jurèrent que le chien avait perdu l'esprit
De mordre un si brave homme.

La blessure, elle, semblait et cruelle et fâcheuse
A tout œil de chrétien ;
Et, tout en jurant que le chien était enragé,
Ils juraient que l'homme en mourrait.

Mais bientôt une merveille se fit jour,
Qui montra qu'ils mentaient, les coquins :
L'homme guérit de la morsure ;
Le chien, ce fut lui qui mourut.

« Voilà un très bon garçon, Bill, sur ma parole, et une élégie qu'on peut appeler véritablement tragique. Allons, mes enfants, à la santé de Bill, et puisse-t-il être un jour évêque !

— De tout mon cœur, s'écria ma femme ; et s'il prêche seulement aussi bien qu'il chante, je n'ai pas de crainte pour lui. Presque tous ceux de sa famille, du côté de sa mère, savaient bien chanter une chanson : c'était un dicton dans notre pays que les Blenkinsop ne pouvaient jamais regarder droit devant eux, ni les Hugginson souffler une chandelle ; qu'il n'y avait pas un Grogram qui ne sût chanter une chanson, ni un Marjoram qui ne sût conter une histoire. — Quoi

qu'il en soit, m'écriai-je, la plus vulgaire de toutes les ballades me plaît généralement mieux que ces belles odes modernes et que ces choses dont une seule strophe vous pétrifie, productions qu'on déteste et qu'on loue à la fois. Passez le verre à votre frère, Moïse. Le grand défaut de ces élégiaques est qu'ils sont au désespoir pour des infortunes qui ne donnent à la portion sensée du genre humain qu'une peine très médiocre. Une dame perd son manchon, son éventail, ou son petit chien, et aussitôt le poète imbécile s'encourt chez lui mettre la catastrophe en vers.

— Ce peut être la manière, reprit Moïse, dans des compositions plus relevées; mais les chansons du Ranelagh qui viennent jusqu'à nous sont d'une familiarité parfaite et toutes jetées dans le même moule : Colin rencontre Dolly, et ils ont une conversation tous les deux; il lui donne un cadeau de la foire pour mettre dans ses cheveux, et elle lui fait présent d'un bouquet; puis ils vont ensemble à l'église où ils donnent aux jeunes nymphes et à leurs galants le bon avis de se marier aussi vite qu'ils le pourront.

— Et c'est même un très bon avis, m'écriai-je. Et je me suis laissé dire qu'il n'y a pas un endroit au monde où un avis puisse être donné avec plus de convenance que là; car, en même temps qu'on nous persuade de nous marier, on nous fournit une femme; or il faut assurément que ce soit un excellent marché, mon garçon, que celui où l'on nous dit ce qu'il nous faut et où on nous le procure quand nous ne l'avons pas.

— Oui, monsieur, riposta Moïse, et je sais qu'il n'y a que deux marchés pareils en Europe pour se procurer des femmes : le Ranelagh en Angleterre, et Fontarabie en Espagne. Le marché espagnol est ouvert une fois par an; mais nos femmes anglaises sont en vente toute l'année.

— Vous avez raison, mon garçon, s'écria sa mère. La vieille Angleterre est le seul lieu du monde pour les maris qui cher-

chent des femmes. — Et pour les femmes qui mènent leurs maris, dis-je en interrompant. C'est un proverbe à l'étranger que si l'on bâtissait un pont sur la mer, toutes les dames du continent passeraient l'eau pour prendre modèle sur les nôtres. Mais donnez-nous une autre bouteille, Déborah, mon cœur, et vous, Moïse, chantez-nous quelque chose de bon. Quelles grâces ne devons-nous pas au ciel pour nous accorder ainsi la tranquillité, la santé et le bien-être ! Je me trouve plus heureux à présent que le plus grand monarque de la terre. Il n'a point un tel foyer, ni si aimables figures autour de lui. Oui, Déborah, voilà que nous vieillissons ; mais le soir de notre vie semble devoir être heureux. Nous descendons d'aïeux qui ne surent point ce qu'est une tache, et nous laissons derrière nous une bonne et vertueuse race d'enfants. Tant que nous vivrons, ils seront notre soutien et notre joie ici-bas, et quand nous mourrons, ils transmettront notre honneur sans souillure à la postérité. Allons, mon fils, nous attendons que vous chantiez ; nous reprendrons en chœur. Mais où est ma bien-aimée Olivia ? La voix de ce petit chérubin est toujours la plus douce dans le concert. »

Je parlais encore lorsque Dick entra en courant. « Oh ! papa, papa! elle est partie, elle est partie ! ma sœur Livy est partie d'avec nous pour toujours ! — Partie, enfant !

— Oui, elle est partie avec deux messieurs dans une chaise de poste, et l'un d'eux l'a embrassée et a dit qu'il mourrait pour elle ; et elle pleurait beaucoup, et elle voulait revenir; mais il l'a persuadée de nouveau, et elle est montée dans la chaise et a dit : Oh ! que fera mon pauvre papa quand il saura que je suis perdue ! — Oh ! maintenant, mes enfants, m'écriai-je, allez ! Pour vous la misère, car nous ne goûterons plus une heure de joie. Mais, oh ! que l'éternelle fureur du ciel s'abatte sur lui et les siens ! Me voler ainsi mon enfant ! Et sûrement il lui arrivera cela pour m'avoir ravi ma douce innocente que je conduisais au ciel, toute la candeur

qu'avait mon enfant! Mais notre bonheur terrestre est à jamais fini! Allez, mes enfants, allez! Pour vous la misère



et l'infamie, car mon cœur s'est brisé en moi! — Père, s'écria mon fils, est-ce là votre force d'âme? — Ma force d'âme, enfant! Oui, il verra que j'ai de la force d'âme! Apportez-moi mes pistolets. Je veux poursuivre le traître. Tant qu'il sera sur terre, je le poursuivrai. Tout vieux que je suis, il s'a-

percevra que je puis le frapper encore. Le scélérat ! Le perfide scélérat ! »

J'avais atteint mes pistolets, lorsque ma pauvre femme, dont l'emportement n'était pas aussi fort que le mien, me prit dans ses bras. « Mon cher, mon bien cher mari, s'écria-t-elle, la Bible est la seule arme qui aille maintenant à vos mains âgées. Ouvrez le livre, vous que j'aime, et changez en le lisant notre angoisse en patience, car elle nous a bassement trompés. — Vraiment, monsieur, reprit mon fils après un silence, votre fureur est trop violente et vous messied. Vous devriez être le consolateur de ma mère, et vous accroissez sa peine. Il convenait mal à vous et à votre révérend caractère de maudire ainsi votre plus grand ennemi. Vous n'auriez pas dû le maudire, tout scélérat qu'il est. — Je ne l'ai pas maudit, enfant. L'ai-je fait ? — Vous l'avez fait, en vérité, monsieur ; vous l'avez maudit deux fois. — Alors que le ciel pardonne à moi et à lui, si je l'ai fait. Et maintenant, mon fils, je vois qu'elle est plus qu'humaine, la bienveillance qui, la première, nous enseigna à bénir nos ennemis ! Béni soit son saint nom pour tous les biens qu'il a donnés et pour tout ce qu'il a enlevé. Mais ce n'est pas, non, ce n'est pas une petite douleur qui peut arracher des larmes de ces vieux yeux qui, depuis tant d'années, n'ont pas pleuré. Mon enfant ! Perdre ma bien-aimée ! Que la confusion s'empare... Le ciel me pardonne ! Qu'allais-je dire ? Vous pouvez vous souvenir, mon amour, combien elle était bonne et combien charmante ; jusqu'à cette heure d'ignominie, tous ses soins étaient de nous rendre heureux. Si seulement elle était morte ! Mais elle est partie ; l'honneur de notre famille est souillé, et il faut que je cherche le bonheur dans d'autres mondes qu'ici-bas. Mais, mon enfant, vous les avez vus s'éloigner ; peut-être l'entraînait-il de force ? S'il l'a enlevée de force, elle peut encore être innocente. — Ah ! non, monsieur, cria l'enfant. Il l'a seulement embrassée et appelée son ange ; elle pleurait beau-

coup et s'appuyait sur son bras, et les chevaux sont partis très vite. — C'est une ingrate créature, s'écria ma femme qui pouvait à peine parler à cause de ses larmes, de nous avoir traités ainsi. On ne lui a jamais imposé la moindre contrainte dans ses affections. La dévergondée a bassement déserté ses parents sans aucune provocation de notre part, pour mettre vos cheveux gris au tombeau, où je ne tarderai pas à vous suivre. »

C'est ainsi que cette nuit, la première de nos véritables malheurs, se passa dans l'amertume de la plainte et les emportements d'une exaltation mal soutenue. Je résolus cependant de découvrir le traître, où qu'il fût, et de lui reprocher sa bassesse. Le lendemain matin, notre malheureux enfant nous manqua au déjeuner, où elle avait l'habitude de nous donner à tous vie et gaieté. Ma femme, comme elle l'avait déjà fait, essaya de se soulager le cœur par des reproches. « Jamais, s'écria-t-elle, cette ignoble tache de notre famille n'assombrira de nouveau ces portes innocentes. Je ne l'appellerai jamais plus ma fille. Non ; que la débauchée vive avec son vil séducteur : elle peut nous causer de la honte, mais elle ne nous trompera jamais plus.

— Femme, dis-je, ne parlez pas durement ainsi : ma détestation de son crime est aussi grande que la vôtre ; mais toujours cette maison et ce cœur seront ouverts à une pauvre pécheresse qui revient repentante. Plus tôt elle reviendra de son égarement, plus elle sera la bienvenue pour moi. Une première fois les meilleurs de tous peuvent errer ; l'artifice peut persuader, et la nouveauté étendre alentour son charme. La première faute est fille de la simplicité, mais toute autre est la progéniture du crime. Oui, la misérable créature sera la bienvenue dans ce cœur et dans cette maison, quand elle porterait la tache de dix mille vices. J'écouterai encore la musique de sa voix, encore je m'appuierai tendrement sur son sein, pourvu seulement que j'y trouve le repentir. Mon fils,

apportez ici ma Bible et mon bâton ; je vais à sa poursuite, où qu'elle soit, et si je ne peux pas la sauver de la honte, je pourrai peut-être empêcher la continuation de l'iniquité. »

CHAPITRE XVIII

Poursuite d'un père pour rappeler à la vertu un enfant égaré.



UOIQUE l'enfant n'eût pu donner le signalement du gentleman qui avait mis sa sœur dans la chaise de poste, tous mes soupçons tombèrent sur notre jeune seigneur dont la réputation pour de telles intrigues n'était que trop assise. Je dirigeai donc mes pas vers le château de Thornhill, résolu à l'accabler de reproches, et, s'il se pouvait, à ramener ma fille ; mais avant que j'eusse atteint sa résidence, je fus rencontré par un de mes

paroissiens qui me dit qu'il avait vu une jeune personne ressemblant à ma fille dans une chaise de poste avec un gentleman qu'à la description qu'il m'en fit je ne pus que reconnaître pour M. Burchell ; il ajouta qu'ils allaient très vite. Ce renseignement ne me convainquit pourtant en aucune façon. J'allai donc chez le jeune squire, et bien qu'il fût encore de bonne heure, j'insistai pour le voir immédiatement ; il parut bientôt, avec l'air le plus ouvert et le plus familier, et sembla parfaitement stupéfait de l'enlèvement de ma fille, protestant sur son honneur qu'il y était tout à fait étranger. En conséquence, je condamnai mes premiers soupçons, et je ne pus les reporter que sur M. Burchell qui avait eu récemment, je me le rappelai, plusieurs entretiens particuliers avec elle ; mais l'arrivée d'un autre témoin ne me laissa plus la possibilité de douter de sa scélératesse : cette personne affirmait comme un fait que lui et ma fille étaient partis pour les Eaux, à environ trente milles de là, où il y avait alors beaucoup de monde.

Arrivé à cet état d'esprit où l'on est plus prêt à agir précipitamment qu'à raisonner juste, je ne me demandai pas un instant s'il ne se pouvait pas que ces renseignements me fussent donnés par des gens mis exprès sur mon chemin pour m'égarer, mais je résolus de poursuivre jusque-là ma fille et son séducteur supposé. Je marchais avec ardeur, m'informant à plusieurs personnes sur le chemin ; je n'appris rien jusqu'à l'entrée de la ville, où je fus rencontré par un homme à cheval que je me souvins d'avoir vu chez le squire, et qui m'assura que, si je les suivais jusqu'aux courses, qui n'étaient qu'à trente milles plus loin, je pouvais compter les rejoindre ; car il les y avait vus danser la nuit précédente, et toute la compagnie paraissait charmée de la manière dont ma fille s'en acquittait. De bonne heure, le lendemain, je m'acheminai vers les courses, et à quatre heures de l'après-midi environ j'arrivai sur le champ. L'assemblée offrait un très brillant coup d'œil; tous n'avaient qu'un but qu'ils poursuivaient

ardemment, le plaisir; combien différent du mien, qui était de rappeler une enfant égarée à la vertu! Je crus apercevoir M. Burchell à quelque distance; mais, comme s'il redoutait une entrevue, à mon approche il se mêla à la foule et je ne le vis plus. Alors je réfléchis qu'il serait inutile de continuer ma poursuite plus loin, et je me déterminai à revenir à la maison, vers une famille innocente qui avait besoin de mon appui. Mais les agitations de mon esprit et les fatigues que j'avais subies me jetèrent dans une fièvre dont je sentis les symptômes avant de sortir du champ de courses. C'était un autre coup imprévu, car j'étais à plus de soixante-dix milles de chez moi. Cependant je me réfugiai dans une petite auberge, sur le bord de la route, et là, dans cette retraite ordinaire de l'indigence et de la frugalité, je me couchai pour attendre patiemment l'issue de ma maladie. J'y languis pendant près de trois semaines; mais à la fin ma constitution l'emporta, bien que je n'eusse pas d'argent pour défrayer les dépenses de mon entretien. Il est possible que l'anxiété que me causait cette dernière circonstance eût amené une rechute, si je n'avais été secouru par un voyageur qui s'était arrêté pour prendre un rafraîchissement en passant. Cette personne n'était autre que le libraire philanthrope de Saint-Paul's Churchyard, qui a écrit tant de petits livres pour les enfants; il s'appelait leur ami; mais il était l'ami de tout le genre humain. A peine descendu, il avait hâte d'être parti, car il était toujours occupé d'affaires de la plus haute importance, et, à ce moment-là même, il compilait des matériaux pour l'histoire d'un M. Thomas Trip. Je reconnus immédiatement la figure rouge et bourgeonnée de cet excellent homme, qui avait été mon éditeur contre les deutérogamistes du siècle, et je lui empruntai quelques pièces de monnaie, à rendre à mon retour. Je quittai donc l'auberge, et, comme j'étais encore faible, je résolus de revenir chez moi par petites étapes de dix milles par jour. Ma santé et mon calme habituel étaient à peu près réta-

blis, et je condamnais maintenant cet orgueil qui m'avait fait regimber sous la main qui châtie. L'homme ne sait guère quelles calamités dépassent la mesure de sa patience, avant de les éprouver. De même qu'en gravissant les hauteurs de l'ambition qui, d'en bas, paraissent brillantes, chaque pas qui nous élève nous montre quelque nouvelle et sombre perspective de déception cachée; de même, dans notre descente des sommets de la joie, bien que la vallée de misère, en bas, paraisse d'abord sombre et obscure, l'esprit actif, toujours appliqué à sa propre satisfaction, trouve, à mesure que nous descendons, quelque chose pour le flatter et lui plaire. Et toujours, en approchant, les objets les plus sombres semblent s'éclairer, et l'œil de l'âme s'adapte à son obscur milieu.

Je poursuivais mon chemin et il y avait deux heures environ que je marchais, lorsque j'aperçus quelque chose qui, à distance, ressemblait à une charrette de roulier, et que je résolus de rejoindre. Mais, lorsque je fus parvenu auprès, je vis que c'était la voiture d'une troupe ambulante, qui portait les décors et autre mobilier théâtral jusqu'au prochain village, où la troupe devait donner une représentation. La voiture n'était accompagnée que de la personne qui la conduisait et d'un membre de la troupe, le reste des acteurs devant suivre le lendemain. En route, dit le proverbe, bonne compagnie fait le chemin plus court ; j'entamai donc la conversation avec le pauvre comédien, et comme j'avais eu autrefois moi-même quelque goût pour le théâtre, je dissertai sur le sujet avec ma liberté ordinaire ; mais, assez peu au courant de l'état actuel de la scène, je demandai quels étaient maintenant les auteurs dramatiques en vogue, les Dryden et les Otway du jour.

« J'imagine, monsieur, s'écria le comédien, que peu de nos modernes dramaturges se croiraient honorés d'être comparés aux écrivains que vous citez. La manière de Dryden et de Rowe, monsieur, est tout à fait hors de mode ; notre goût

a reculé de tout un siècle. Fletcher, Ben Jonson et toutes les pièces de Shakespeare, voilà les seules choses qui aient cours. — Comment, m'écriai-je, est-il possible que le siècle présent



se plaise à un idiome vieilli, à un tour d'esprit suranné, à ces caractères chargés, choses qui abondent dans les ouvrages que vous dites ? — Monsieur, répondit mon compagnon, le public n'a pas d'opinion en fait d'idiome, de tour d'esprit ou de caractère, car ce n'est pas son affaire ; il ne vient que pour

être amusé, et il se trouve heureux quand il peut se régaler d'une pantomime, sous la sanction des noms de Jonson ou de Shakespeare. — Ainsi donc, repris-je, nos auteurs dramatiques modernes sont plutôt, je suppose, imitateurs de Shakespeare que de la nature. — A dire la vérité, répliqua mon compagnon, je ne sache pas qu'ils imitent rien du tout, ni même, il est vrai, que le public l'exige d'eux : ce n'est pas la composition de la pièce, c'est le nombre des effets et des attitudes qu'on peut y introduire, qui attire les applaudissements. J'ai vu une pièce, sans une seule plaisanterie d'un bout à l'autre, atteindre un succès de popularité, et une autre sauvée par un accès de colique que le poète y avait jeté. Non, monsieur, les œuvres de Congreve et de Farquhar renferment trop d'esprit pour le goût du jour ; notre langage moderne est beaucoup plus naturel. »

Cependant l'équipage de la troupe ambulante était arrivé au village qui, semble-t-il, avait été instruit de notre approche, et était sorti pour nous contempler ; mon compagnon fit en effet cette remarque que les comédiens ambulants ont toujours plus de spectateurs dehors que dedans. Je ne songeai à l'inconvenance qu'il y avait à être en telle compagnie que lorsque je vis la populace se rassembler autour de moi. Je pris donc refuge, aussi promptement que possible, dans la première taverne qui se présenta, et, ayant été introduit dans la salle commune, je fus accosté par un monsieur bien mis qui me demanda si j'étais réellement le chapelain de la troupe, ou si ce n'était que le déguisement que comportait mon rôle dans la pièce. Lorsque je l'eus informé de la vérité, et que je n'appartenais en aucune façon à la compagnie, il poussa la condescendance jusqu'à nous inviter, le comédien et moi, à prendre notre part d'un bol de punch, devant lequel il discuta la politique moderne avec une grande ardeur et un grand intérêt. Je faisais de lui dans mon esprit un membre du parlement pour le moins, et mes conjectures prirent

presque la force de la certitude lorsque, au moment où nous demandions ce qu'il y avait dans la maison pour souper, il insista pour nous emmener, le comédien et moi, souper chez lui, prière à laquelle, après quelques cérémonies, nous nous laissâmes persuader de nous rendre.

CHAPITRE XIX

Portrait d'une personne mécontente du présent gouvernement, et appréhendant la perte de nos libertés.



A maison où nous devions être traités se trouvant à une petite distance du village, notre amphitryon nous dit que, comme sa voiture n'était pas prête, il nous conduirait à pied, et nous arrivâmes bientôt à l'une des plus magnifiques demeures que j'eusse vues dans cette partie du pays. La pièce où l'on nous fit entrer était d'une élégance et d'une modernité parfaites. Il sortit donner des

ordres pour le souper, et le comédien, en clignant de l'œil, déclara que nous étions réellement en veine. Notre hôte revint bientôt ; on servit un élégant souper ; deux ou trois dames en négligé coquet furent introduites et la conversation commença avec une certaine animation. La politique, toutefois, était le sujet sur lequel s'étendait notre amphitryon ; car il affirmait que la liberté était à la fois son orgueil et son épouvante. Lorsqu'on eut desservi, il me demanda si j'avais vu le dernier *Monitor*. Lui ayant répondu négativement : « Quoi ! l'*Auditor* non plus, je suppose ? s'écria-t-il. — Non plus, monsieur, répondis-je. — C'est étrange, très étrange, reprit mon amphitryon. Eh bien, je lis tous les journaux politiques qui paraissent. Le *Daily*, le *Public*, le *Ledger*, la *Chronicle*, le *London Evening*, le *Whitehall Evening*, les dix-sept magazines et les deux revues ; et quoiqu'ils se détestent les uns les autres, je les aime tous. La liberté, monsieur, la liberté, c'est l'orgueil des fils de la Grande-Bretagne, et par toutes nos mines de houille des Cornouailles, j'en révère les gardiens. — Alors on peut espérer, m'écriai-je, que vous révérez le roi. — Oui, riposta mon amphitryon, lorsqu'il fait ce que nous voulons qu'il fasse ; mais s'il continue comme il a fait ces temps derniers, je ne m'inquièterai plus davantage de ses affaires. Je ne dis rien, je me contente de penser. J'aurais su mieux diriger les choses. Je ne crois pas qu'il ait eu un nombre suffisant de conseillers ; il devrait aviser avec toutes les personnes disposées à lui donner un avis, et alors nous aurions les choses faites d'autre façon.

— Je voudrais, m'écriai-je, que des conseillers intrus de ce genre fussent attachés au pilori. Ce devrait être le devoir des honnêtes gens de soutenir le côté le plus faible de notre constitution, ce pouvoir sacré qui, depuis quelques années, va chaque jour déclinant et perdant sa juste part d'influence dans l'État. Mais ces ignorants continuent toujours leur cri

de liberté, et s'ils ont quelque poids, ils le jettent bassement dans le plateau qui penche déjà.

— Comment! s'écria une des dames. Ai-je vécu jusqu'à ce jour pour voir un homme assez bas, assez vil pour être l'ennemi de la liberté et le défenseur des tyrans? La liberté, ce don sacré du ciel, ce glorieux privilège des Bretons!

— Se peut-il bien, reprit notre amphitryon, qu'il se trouve encore quelqu'un pour se faire l'avocat de l'esclavage? Quelqu'un qui soit d'avis d'abandonner honteusement les privilèges des Bretons? Y a-t-il quelqu'un, monsieur, qui puisse être si abject?

— Non, monsieur, répliquai-je, je suis pour la liberté, cet attribut des dieux! La glorieuse liberté, ce thème des déclamations modernes! Je voudrais tous les hommes rois. Je voudrais être roi moi-même. Nous avons tous naturellement un droit égal au trône; nous sommes tous originairement égaux. C'est là mon opinion, et ce fut jadis l'opinion d'une secte d'honnêtes gens qu'on appelait les Niveleurs. Ils essayèrent de se constituer en une communauté où tous seraient également libres. Mais, hélas! cela ne put jamais aller; en effet, il y en avait parmi eux quelques-uns de plus forts et quelques-uns de plus fins que les autres, et ceux-là devinrent les maîtres du reste; car, de même qu'il est sûr que votre groom monte vos chevaux parce que c'est un animal plus fin qu'eux, de même est-il sûr aussi que l'animal qui sera plus fin ou plus fort que lui lui montera sur les épaules à son tour. Donc, comme il est imposé à l'humanité de se soumettre, et que quelques-uns sont nés pour commander et les autres pour obéir, la question est, puisqu'il doit y avoir des tyrans, s'il vaut mieux les avoir chez nous, dans la même maison, ou dans le même village, ou encore plus loin, dans la capitale. Or, monsieur, pour mon compte personnel, je hais naturellement la face du tyran; plus il est éloigné de moi, plus je suis satisfait. La généralité du genre humain est aussi de mon sentiment et a unanime-

ment créé un roi dont l'élection diminue le nombre des tyrans en même temps qu'elle met la tyrannie à une distance plus grande du plus grand nombre de gens. Maintenant, les grands, qui étaient eux-mêmes des tyrans avant l'élection d'un seul tyran, sont naturellement opposés à un pouvoir élevé au-dessus d'eux et dont le poids doit toujours appuyer plus lourdement sur les classes subordonnées. C'est l'intérêt des grands, par conséquent, de diminuer le pouvoir royal autant que possible; car tout ce qu'ils lui prennent leur est naturellement rendu à eux-mêmes, et tout ce qu'ils ont à faire dans l'État est de saper le tyran unique, ce qui est le moyen de recouvrer leur autorité primitive. Maintenant il se peut que les circonstances dans lesquelles l'État se trouve, la disposition de ses lois, l'esprit de ses membres opulents, tout conspire à pousser en avant ce travail de sape contre la monarchie. Car, en premier lieu, si notre État est dans des circonstances de nature à favoriser l'accumulation des richesses et à rendre les hommes opulents plus riches encore, cela augmentera leur ambition. L'accumulation des richesses, d'ailleurs, doit nécessairement être une conséquence, lorsque, comme à présent, le commerce extérieur déverse dans l'État plus de trésors que n'en produit l'industrie intérieure; car le commerce extérieur ne peut se faire avec profit que par les riches, et ceux-ci ont encore en même temps tous les avantages qui dérivent de l'industrie intérieure ; de sorte que les riches ont, chez nous, deux sources de fortune, tandis que les pauvres n'en ont qu'une. C'est pour cette raison qu'on voit, dans tous les États commerçants, les richesses s'accumuler et que, jusqu'ici, tous sont, avec le temps, devenus aristocratiques.

« En outre, les lois mêmes de ce pays peuvent aussi contribuer à l'accumulation des richesses; comme, par exemple, lorsque, grâce à elles, les liens naturels qui rattachent les riches et les pauvres sont brisés et qu'il est prescrit que les riches ne se marieront qu'avec les riches, ou lorsque les gens

instruits sont regardés comme n'ayant pas qualité pour servir leur pays de leurs conseils uniquement à cause du défaut de fortune, et que la richesse est ainsi proposée comme ob-



jet à l'ambition de l'homme sage; par ces moyens, dis-je, et par des moyens tels que ceux-là, les richesses s'accumulent. Maintenant le possesseur de richesses accumulées, lorsqu'il est pourvu du nécessaire et des plaisirs de la vie, n'a pas d'autre méthode pour employer le superflu de sa fortune que

d'acheter du pouvoir, c'est-à-dire — pour parler en d'autres termes, de se faire des dépendants en achetant la liberté des gens besogneux ou à vendre — des hommes qui sont disposés à supporter l'humiliation du contact immédiat avec la tyrannie pour un morceau de pain. C'est ainsi que tous les personnages très opulents réunissent autour d'eux un cercle des plus pauvres de la population, et toute organisation politique où les richesses abondent peut se comparer au système cartésien, où chaque globe a son tourbillon propre. Ceux-là, toutefois, qui seraient disposés à se mouvoir dans le tourbillon d'un haut personnage ne sont que ce que doivent être les esclaves : le rebut du genre humain, dont les âmes et dont l'éducation sont adaptées à la servitude, et qui ne connaissent rien de la liberté que le nom.

« Mais il doit y avoir un nombre plus grand encore de gens en dehors de la sphère d'influence de l'homme opulent, je veux dire cette classe de personnes qui se maintiennent entre les très riches et la dernière populace, ces hommes qui sont en possession de fortunes trop grandes pour se soumettre au pouvoir du voisin et qui cependant sont trop pauvres pour s'établir eux-mêmes comme tyrans. C'est dans cette classe moyenne de l'humanité que se trouvent généralement tous les arts, toute la sagesse, toutes les vertus de la société. On ne connaît que cette classe seule qui soit la véritable conservatrice de l'indépendance et qui puisse être appelée le peuple. Maintenant il peut arriver que cette classe moyenne de l'humanité perde toute son influence dans un État, et que sa voix soit en quelque sorte noyée dans celle de la populace ; car si la fortune suffisante pour donner aujourd'hui à quelqu'un une voix dans les affaires de l'État est dix fois moindre que celle que l'on avait jugée suffisante en faisant la constitution, il est évident qu'un grand nombre de ceux de la populace sera introduit ainsi dans le système politique, et que ceux-ci, se mouvant toujours dans le tourbillon des grands, suivront la direction

que les grands pourront donner. Dans un tel État, par conséquent, tout ce qu'il reste à faire à la classe moyenne, c'est de conserver la prérogative et les privilèges du chef suprême avec la plus religieuse circonspection. En effet, il départage le pouvoir des riches et empêche les grands de tomber d'un poids dix fois plus lourd sur la classe moyenne placée au-dessous d'eux. On peut comparer la classe moyenne à une ville dont les riches font le siège, et au secours de laquelle le gouverneur se hâte du dehors. Tant que les assiégeants redoutent un ennemi imminent, il n'est que naturel qu'ils offrent aux gens de la ville les termes les plus engageants, qu'ils les flattent de vaines paroles et les amusent de privilèges ; mais s'ils ont une fois battu le gouverneur sur leurs derrières, les murs de la ville ne sont plus qu'une faible défense pour les habitants. Ce qu'ils ont alors à espérer, on peut le voir en tournant les yeux vers la Hollande, Gênes ou Venise, où les lois règnent sur le pauvre, et le riche sur les lois. Je suis donc — et je mourrais pour elle — pour la monarchie, la monarchie sacrée, car s'il est quelque chose de sacré parmi les hommes, ce doit être le souverain, l'oint de son peuple ; et toute diminution de son pouvoir, dans la guerre ou dans la paix, est un empiétement sur les véritables libertés des sujets. Les mots de liberté, de patriotisme et de Bretons ont eu trop d'effet déjà ; il faut espérer que les vrais fils de l'indépendance empêcheront désormais qu'ils en aient davantage. J'ai connu beaucoup de ces prétendus champions de la liberté dans mon temps, et pourtant je ne me rappelle pas un seul qui ne fût au fond du cœur et dans sa famille un tyran. »

Je m'aperçus que, dans ma chaleur, j'avais prolongé cette harangue au delà des bornes de la bonne éducation ; mais l'impatience de mon amphitryon, qui avait souvent tenté de m'interrompre, ne put se contenir plus longtemps. « Quoi ! s'écria-t-il, c'était un jésuite en habit de pasteur que je fêtais ainsi ! Mais, par toutes les mines de houille des Cornouailles,

il va plier bagage, ou mon nom n'est pas Wilkinson. » Je vis alors que j'étais allé trop loin, et je demandai pardon de la chaleur avec laquelle j'avais parlé. « Pardon ! reprit-il, furieux. Je crois que de tels principes ont besoin de dix mille pardons. Quoi ! abandonner la liberté, la propriété, et, comme dit le *Gazetteer*, se coucher pour être bâté de sabots[1] ! Monsieur, j'exige que vous décampiez de cette maison immédiatement, pour éviter pire. Je l'exige, monsieur. » J'allais répéter mes explications ; mais juste à ce moment nous entendîmes un valet frapper à la porte, et les deux dames s'écrièrent : « Sûr comme la mort, voilà monsieur et madame qui rentrent ! » Il paraît que mon amphitryon n'était après tout que le sommelier qui, en l'absence de son maître, avait envie de se donner des airs et d'être pour un moment gentleman lui aussi ; à dire vrai, il causait politique aussi bien que la plupart des gentilshommes campagnards. Mais rien ne saurait dépasser ma confusion lorsque je vis entrer le gentleman et sa dame ; leur surprise en trouvant cette société et cette bonne chère ne fut pas moindre que la nôtre. « Messieurs, nous dit le vrai maître de la maison, à moi et à mon compagnon, ma femme et moi, nous sommes vos serviteurs très humbles ; mais je déclare que c'est là une faveur si inattendue que nous avons peine à ne pas succomber sous une telle obligation. » Quelque inattendue que notre compagnie pût être pour eux, la leur, j'en suis sûr, l'était encore plus pour nous ; je restais muet à l'idée de ma propre stupidité, lorsque je vois entrer immédiatement derrière eux ma chère miss Arabella Wilmot elle-même, celle qui avait jadis été destinée à mon fils George, mais dont l'alliance s'était rompue comme il a déjà été raconté. Dès qu'elle me vit, elle vola dans mes bras avec une joie extrême. « Mon cher monsieur, s'écria-t-elle, à quel heureux hasard devons-nous une visite si imprévue ? Je suis

1. *Lie down to be saddled with wooden shoes!*



sûre que mon oncle et ma tante seront ravis quand ils sauront qu'ils ont pour hôte le bon docteur Primrose. » En entendant mon nom, le vieux gentleman et la dame s'avancèrent poliment et me souhaitèrent la bienvenue avec la plus cordiale hospitalité. Ils ne purent s'empêcher de

sourire en apprenant l'occasion de ma présente visite, et l'infortuné sommelier, qu'ils paraissaient d'abord disposés à mettre dehors, reçut sa grâce à mon intervention.

M. Arnold et son épouse, les maîtres de la maison, insistèrent alors pour avoir le plaisir de me garder quelques jours, et comme leur nièce, ma charmante élève, dont l'esprit s'était en une certaine mesure formé sous ma direction, se joignait à leurs instances, je me rendis. Le soir, on me conduisit à une chambre magnifique, et le lendemain, de grand matin, miss Wilmot voulut se promener avec moi dans le jardin, qui était décoré au goût moderne. Après quelque temps passé à me montrer les beautés du lieu, elle me demanda, d'un air indifférent, quand j'avais eu pour la dernière fois des nouvelles de mon fils George. « Hélas ! mademoiselle, m'écriai-je, voilà maintenant près de trois années qu'il est absent, et il n'a jamais écrit ni à ses amis ni à moi. Où est-il ? je ne sais. Peut-être ne le reverrai-je jamais, ni lui ni le bonheur. Non, ma chère demoiselle, nous ne reverrons plus jamais des heures aussi charmantes que celles qui s'écoulaient jadis à notre foyer de Wakefield. Ma petite famille se disperse rapidement, et la pauvreté nous a apporté non seulement le besoin, mais la honte. » L'excellente fille laissa tomber une larme à ce récit; mais, la voyant douée d'une sensibilité trop vive, j'évitai d'entrer dans un détail plus particulier de nos souffrances. Ce me fut, toutefois, quelque consolation que de trouver que le temps n'avait pas opéré de changement dans ses affections, et qu'elle avait rejeté plusieurs partis qui lui avaient été proposés depuis notre départ de son pays. Elle me fit faire le tour de toutes les beautés de ce vaste jardin, me montrant chaque allée et chaque bosquet, et en même temps saisissant partout une occasion de me faire quelque nouvelle question relative à mon fils.

Nous passâmes la matinée de cette manière, jusqu'à ce que la cloche nous rappelât pour le dîner, où nous trouvâmes

le directeur de la troupe ambulante dont il a déjà été parlé. Il venait dans l'intention de placer des billets pour la *Belle Pénitente* qu'on devait représenter le soir même, avec le rôle d'Horatio tenu par un jeune gentleman qui n'avait jamais encore paru sur aucun théâtre. Il faisait le plus chaud éloge du nouvel acteur et affirmait qu'il n'avait jamais vu personne approcher si près de la perfection. « Jouer ne s'apprend pas en un jour, faisait-il observer ; mais ce gentleman semble né pour marcher sur les planches. Sa voix, sa figure, ses attitudes, tout est admirable. Nous avons mis la main dessus par hasard, en venant ici. » Ces détails excitaient jusqu'à un certain point notre curiosité, et, sur les prières des dames, je me laissai persuader de les accompagner à la salle de théâtre, qui n'était autre qu'une grange. Comme la société dans laquelle j'étais était incontestablement la première de l'endroit, nous fûmes reçus avec le plus grand respect et placés en avant, aux sièges de face, où nous attendîmes quelque temps, avec une impatience non médiocre de voir Horatio faire son entrée. Le nouvel acteur s'avança enfin, et que les pères jugent de mes sensations par les leurs lorsque je reconnus mon infortuné fils ! Il allait commencer ; mais, tournant ses yeux vers la salle, il aperçut miss Wilmot et moi, et il resta aussitôt sans voix et sans mouvement. Les acteurs derrière le décor, attribuant cet arrêt à sa timidité naturelle, voulurent l'encourager ; mais, au lieu de continuer, il éclata en un torrent de larmes et se retira de la scène. Je ne sais ce que furent mes sentiments en cette occasion, car ils se succédèrent avec trop de rapidité pour l'analyse ; mais je fus bientôt réveillé de ces pénibles réflexions par miss Wilmot qui, pâle et d'une voix tremblante, me priait de la reconduire chez son oncle. Quand nous fûmes arrivés à la maison, M. Arnold, qui n'avait pas encore le mot de notre extraordinaire conduite, apprenant que le nouvel acteur était mon fils, lui envoya sa voiture et une invitation ; comme le jeune

homme persistait dans son refus de reparaître sur la scène, les comédiens en mirent un autre à sa place, et nous ne tardâmes pas à l'avoir avec nous. M. Arnold lui fit le plus bienveillant accueil, et je le reçus avec mes transports ordinaires, car je n'ai jamais pu feindre un ressentiment que je n'ai point. L'accueil de miss Wilmot fut marqué d'un air d'indifférence, mais je pus m'apercevoir qu'elle jouait un rôle étudié. Le tumulte de son cœur ne semblait pas apaisé encore : elle disait vingt étourderies qui ressemblaient à de la joie, puis elle riait tout haut de sa propre extravagance. De temps en temps, elle jetait un regard furtif à la glace, comme heureuse de la conscience de son irrésistible beauté ; et souvent elle faisait des questions sans accorder aux réponses la moindre attention.



CHAPITRE XX

Histoire d'un vagabond philosophe, qui court après la nouveauté et perd le bonheur.



PRÈS que nous eûmes soupé, Mrs Arnold offrit poliment d'envoyer deux de ses domestiques chercher les bagages de mon fils, ce que, d'abord, il fit mine de refuser ; mais comme elle le pressait, il fut obligé de lui déclarer qu'une canne et une valise étaient tous les effets mobiliers qu'il pût se vanter de posséder sur cette terre. « Eh oui, mon fils, m'écriai-je, vous m'avez quitté pauvre, et je vois que pauvre vous êtes revenu ;

cependant je ne fais pas de doute que vous n'ayez vu beaucoup du monde. — Oui, monsieur, répliqua mon fils; mais voyager après la fortune n'est pas le moyen de se l'assurer, et de fait, j'en ai depuis quelque temps abandonné la poursuite. — J'imagine, monsieur, dit Mrs Arnold, que le récit de vos aventures serait divertissant; la première partie, je l'ai souvent entendue de la bouche de ma nièce, mais si la compagnie pouvait obtenir de vous le reste, ce serait une obligation de plus qu'on vous aurait. — Madame, répliqua mon fils, je vous assure que le plaisir que vous aurez à les écouter ne sera pas la moitié si grand que ma vanité à les dire; et cependant c'est à peine si, dans toute l'histoire, je puis vous promettre une seule aventure, mon récit portant plutôt sur ce que j'ai vu que sur ce que j'ai fait. Le premier malheur de ma vie, que vous connaissez tous, fut grand; mais s'il me désola, il ne put m'abattre. Personne n'a jamais été plus habile à espérer que moi. Moins je trouvais la fortune bienveillante à un moment, plus j'attendais d'elle à un autre; et comme j'étais au bas de sa roue, chaque tour nouveau pouvait bien m'élever, mais non pas m'abaisser. Je m'acheminai donc vers Londres un beau matin, nullement inquiet du lendemain, gai comme les oiseaux qui chantaient sur la route, et je me donnais du courage en réfléchissant que Londres est le marché où les talents de tout genre sont sûrs de rencontrer distinctions et récompenses.

« A mon arrivée dans la ville, mon premier soin, monsieur, fut de remettre votre lettre de recommandation à notre cousin qui lui-même n'était pas dans une position beaucoup plus brillante que moi. Mon premier projet, vous le savez, monsieur, était d'être surveillant dans un collège, et je lui demandai son avis sur la chose. Notre cousin reçut l'ouverture avec une grimace vraiment sardonique. « Ah! oui, s'écria-t-il, c'est, en effet, une très jolie carrière, toute tracée pour vous. J'ai moi-même été surveillant dans une pension, et je

veux mourir dans une cravate de chanvre, si je n'aimerais pas mieux être sous-guichetier à Newgate. J'étais debout tôt et tard; le maître me regardait du haut de ses sourcils; la maîtresse me haïssait pour la laideur de mon visage; les enfants me tourmentaient dans la maison, et jamais je n'avais la permission de bouger pour aller chercher quelque trace de civilisation au dehors. Mais êtes-vous sûr que vous soyez bon pour une école? Laissez-moi vous examiner un peu. Avez-vous été élevé dans l'apprentissage du métier? Non. Alors, vous n'avez pas ce qu'il faut pour une école. Savez-vous peigner les enfants? Non. Alors, vous n'avez pas ce qu'il faut pour une école. Avez-vous eu la petite vérole? Non. Alors, vous n'avez pas ce qu'il faut pour une école. Savez-vous coucher à trois dans un lit? Non. Alors, vous n'aurez jamais ce qu'il faut pour une école. Avez-vous un bon estomac? Oui. Alors, vous n'avez en aucune façon ce qu'il faut pour une école. Non, monsieur. Si vous désirez une profession facile et de bon goût, faites un contrat de sept ans d'apprentissage pour tourner la meule d'un coutelier, mais fuyez les écoles par tous les moyens. Cependant voyons! continua-t-il; je vois que vous êtes un garçon d'esprit et de quelque instruction. Que diriez-vous de débuter par être auteur, comme moi? Vous avez lu dans les livres, sans doute, que des hommes de génie meurent de faim dans le métier; eh bien, je vous montrerai à l'heure qu'il est dans la ville quarante gaillards fort bouchés qui vivent dans l'opulence, tous gens honnêtes, d'allures réglées, qui font tout doucement leur petit bonhomme de chemin, écrivent de l'histoire et de la politique, et reçoivent des louanges; des hommes, monsieur, qui, s'ils avaient été élevés savetiers, auraient toute leur vie raccommodé des souliers, mais n'en auraient jamais fait. »

« Trouvant qu'il n'attachait pas une bien grande distinction au personnage de surveillant, je résolus d'accepter

la proposition, et comme j'avais le plus grand respect pour la littérature, je saluai avec révérence l'*antiqua mater* de Grub street[1]. Je trouvais glorieux de suivre un chemin que Dryden et Otway avaient avant moi foulé. Je considérais la déesse de ces lieux comme la mère de la perfection, et, quelque bon sens que puisse nous donner l'expérience du monde, cette pauvreté qu'elle accordait, je la supposais la nourrice du génie. Gros de ces pensées, je m'établis sur ma chaise, et, trouvant que les meilleures choses n'avaient pas encore été dites du mauvais côté, je résolus de faire un livre qui serait totalement neuf. En conséquence, j'habillai quelques paradoxes ingénieusement. Ils étaient faux, il est vrai; mais ils étaient neufs. Les joyaux de la vérité ont été si souvent présentés par d'autres, qu'il ne me restait rien, sinon de présenter de splendides elinquants qui, à distance, auraient tout aussi bonne mine. Vous en êtes témoins, puissances célestes ! Quelle importance imaginaire se tenait perchée sur ma plume d'oie pendant que j'écrivais ! Le monde savant tout entier, je n'en faisais pas de doute, se lèverait pour combattre mes systèmes ; mais, en ce cas, j'étais prêt à combattre le monde savant tout entier. Comme le porc-épic, je me tenais ramassé sur moi-même, présentant le dard de ma plume à tout adversaire.

— Bien dit! mon garçon, m'écriai-je. Et quel sujet avez-vous traité ? J'espère que vous n'avez pas passé sous silence l'importance de la monogamie. Mais j'interromps; continuez. Vous publiâtes vos paradoxes; eh bien, qu'est-ce que le monde savant a dit de vos paradoxes ?

— Monsieur, répliqua mon fils, le monde savant n'a rien dit de mes paradoxes; rien du tout, monsieur. Chacun de ses membres était occupé à louer ses amis et lui-même, ou à condamner ses ennemis; et malheureusement, comme je n'avais

1. Rue de Londres qui était alors le quartier général des écrivains.

ni amis ni ennemis, je souffris la plus cruelle des mortifications, l'indifférence.

« Comme je méditais un jour dans un café sur le sort de mes paradoxes, un petit homme, entrant par hasard dans la salle, prit place dans un compartiment en face de moi ; après quelques discours préalables, voyant que j'étais lettré, il tira un paquet de prospectus et me pria de souscrire à une nouvelle édition qu'il allait donner de Properce, avec notes. Cette demande amena naturellement pour réponse que je n'avais pas d'ar-

gent, et cet aveu le conduisit à s'enquérir de la nature de mes espérances. Reconnaissant que mes espérances étaient précisément aussi considérables que ma bourse : « Je vois, s'écria-t-il, que vous n'êtes pas au courant des choses de la ville; je veux vous en enseigner un côté. Regardez ces prospectus; ce sont ces prospectus mêmes qui me font vivre fort à l'aise depuis douze ans. A l'instant où un noble revient de ses voyages, où un créole arrive de la Jamaïque ou bien une douairière de sa maison de campagne, je frappe pour une souscription. J'assiège d'abord leurs cœurs par la flatterie, et ensuite je fais passer mes prospectus par la brèche. S'ils souscrivent volontiers la première fois, je renouvelle ma requête pour obtenir le prix d'une dédicace. S'ils m'accordent cela, je les enjôle une fois de plus pour faire graver leur blason en tête du livre. C'est ainsi, continua-t-il, que je vis de la vanité et que j'en ris. Mais, entre nous, je suis maintenant trop bien connu; je serais bien aise d'emprunter un peu votre visage. Un noble de distinction vient justement de revenir d'Italie; ma figure est familière à son portier; mais si vous lui portez cet exemplaire de poésies, je gage ma vie que vous réussirez, et nous partagerons la dépouille.

— Dieu nous bénisse, George ! m'écriai-je. Et c'est là l'emploi des poètes aujourd'hui ? Des hommes comme eux, d'un talent sublime, s'abaissent ainsi jusqu'à quémander ! Peuvent-ils bien déshonorer leur vocation au point de faire un vil trafic d'éloges pour un morceau de pain ?

« Oh ! non, monsieur, répondit-il. Un vrai poète ne saurait jamais aller si bas, car partout où il y a génie il y a fierté. Les êtres que je suis en train de décrire ne sont que des mendiants en rimes. Le poète véritable, s'il brave toutes les souffrances pour la gloire, recule aussi avec effroi devant le mépris, et il n'y a que ceux qui sont indignes de protection qui condescendent à solliciter.

« Ayant l'esprit trop fier pour m'abaisser à de telles indi-

gnités, et pourtant une fortune trop humble pour faire une seconde tentative vers la gloire, je fus alors obligé de prendre un terme moyen et d'écrire pour gagner mon pain. Mais je ne possédais pas les qualités nécessaires à une profession où l'assiduité pure et simple peut seule assurer le succès. J'étais incapable de réprimer mon secret amour des applaudissements, et je consumais d'ordinaire mon temps à m'efforcer d'atteindre une perfection qui n'occupe pas beaucoup de place, lorsqu'il eût été plus avantageux de l'employer aux prolixes productions d'une féconde médiocrité. Mon petit morceau passait ainsi, au milieu d'une publication périodique, inaperçu et inconnu. Le public avait des choses plus importantes à faire que de remarquer la simplicité aisée de mon style ou l'harmonie de mes périodes. C'étaient autant de feuillets jetés à l'oubli. Mes essais étaient ensevelis parmi les essais sur la liberté, les contes orientaux et les remèdes contre la morsure des chiens enragés, tandis que Philanthos, Philaléthès, Philéleuthérios et Philanthropos écrivaient tous mieux que moi, parce qu'ils écrivaient plus vite.

« Je me mis alors naturellement à ne faire ma société que d'auteurs déçus, comme moi-même, qui se louaient, se plaignaient et se méprisaient les uns les autres. La jouissance que nous trouvions aux travaux de tout écrivain célèbre était en raison inverse de leurs mérites. Je m'aperçus que nul génie chez autrui ne pouvait me plaire. Mes infortunés paradoxes avaient entièrement desséché en moi cette source de plaisir. Je ne pouvais ni lire ni écrire avec satisfaction, car la perfection chez autrui faisait l'objet de mon aversion, et écrire était mon métier.

« Comme j'étais, un jour, au milieu de ces sombres réflexions, assis sur un banc dans Saint-James's Park, un jeune gentleman de distinction, que j'avais connu intimement à l'Université, s'approcha de moi. Nous nous saluâmes avec quelque hésitation ; lui, presque honteux d'être connu par

quelqu'un de si piètre mine, et moi craignant d'être repoussé. Mais mes appréhensions s'évanouirent promptement, car Ned Thornhill était au fond un véritable bon garçon. »

Je l'interrompis.

« Que dites-vous, George? Thornhill, n'est-ce pas le nom que vous avez dit ? Assurément ce ne peut être que mon seigneur.

— Dieu me bénisse ! s'écria Mrs Arnold. Avez-vous M. Thornhill pour si proche voisin? C'est depuis longtemps un ami de notre famille, et nous attendons bientôt sa visite.

« Le premier soin de mon ami, continua mon fils, fut de changer mon extérieur au moyen d'un très beau costume complet pris dans sa garde-robe, puis je fus admis à sa table sur le pied moitié d'un ami, moitié d'un subalterne. Mes fonctions consistaient à l'accompagner aux ventes publiques, à le mettre de bonne humeur quand il posait pour son portrait, à m'asseoir à gauche dans sa voiture quand la place n'était pas prise par un autre, et à l'aider à courir le guilledou, comme nous disions, quand nous avions envie de faire des farces. Outre cela, j'avais vingt autres légers emplois dans la maison. Je devais faire une foule de petites choses sans en être prié : apporter le tire-bouchon, tenir sur les fonts tous les enfants du sommelier, chanter quand on me le demandait, n'être jamais de mauvaise humeur, être toujours modeste, et, si je pouvais, me trouver très heureux.

« Dans ce poste honorable, je n'étais cependant pas sans rival. Un capitaine d'infanterie de marine, que la nature avait formé pour la place, me disputait l'affection de mon patron. Sa mère avait été repasseuse chez un homme de qualité, et par là il avait acquis de bonne heure du goût pour le métier de complaisant et de généalogiste. Ce gentleman avait donné pour but à sa vie de connaître des grands seigneurs. Plusieurs l'avaient déjà renvoyé pour sa stupidité, mais il en trouvait encore beaucoup d'aussi sots que lui, qui toléraient

ses assiduités. La flatterie étant sa profession, il la pratiquait avec toute l'aisance et toute l'adresse imaginables, tandis qu'elle était gauche et raide, venant de moi ; d'ailleurs,



comme chaque jour le besoin d'être flatté augmentait chez mon patron et qu'à chaque heure j'étais mieux au courant de ses défauts, je devenais de moins en moins disposé à le satisfaire. Ainsi j'allais, cette fois encore, honnêtement céder le

champ libre au capitaine, lorsque mon ami trouva l'occasion d'avoir besoin de moi. Il ne s'agissait de rien moins que de me battre en duel pour lui, avec un gentleman dont on prétendait qu'il avait mis la sœur à mal. Je me rendis promptement à sa requête, et, bien que je voie que ma conduite ici vous déplaît, l'amitié m'en faisait un devoir impérieux, et je ne pouvais pas refuser. J'entamai l'affaire, désarmai mon antagoniste, et eus bientôt après le plaisir de reconnaître que la dame n'était qu'une fille de la ville, et l'individu son souteneur et un escroc. Ce service me valut pour récompense les plus chaleureuses assurances de gratitude ; mais comme mon ami devait quitter la ville dans quelques jours, il ne trouva pas d'autre moyen de me servir que de me recommander à son oncle, sir William Thornhill, et à un autre noble de grande distinction, qui occupait un poste du gouvernement. Lorsqu'il fut parti, mon premier soin fut de porter sa lettre de recommandation à son oncle, homme dont la réputation pour toute sorte de vertus était universelle et pourtant justifiée. Les serviteurs me reçurent avec les sourires les plus hospitaliers, car les visages des domestiques reflètent toujours la bienveillance du maître. Introduit dans une grande pièce où sir William ne tarda pas à venir vers moi, je m'acquittai de mon message et remis ma lettre, qu'il lut ; et, après quelques minutes de silence : « Je vous prie, monsieur, interrogea-t-il, apprenez-moi ce que vous avez fait pour mon parent, pour mériter cette chaude recommandation ? Mais j'imagine, monsieur, que je devine vos titres. Vous vous êtes battu pour lui. Et ainsi vous attendriez de moi une récompense pour avoir été l'instrument de ses vices ? Je désire, je désire sincèrement que mon refus d'aujourd'hui puisse être en quelque manière un châtiment de votre faute, et plus encore, qu'il puisse avoir quelque influence pour vous induire au repentir. »

« Je supportai patiemment la sévérité de cette réprimande, parce que je savais qu'elle était juste. Tout mon espoir

reposait donc maintenant sur ma lettre au grand personnage. Comme les portes de la noblesse sont presque toujours assiégées de mendiants, tout prêts à glisser quelque pétition furtive, je trouvai qu'obtenir entrée n'était pas chose facile. Cependant, ayant acheté les domestiques avec la moitié de ma fortune en ce monde, je fus introduit à la fin dans une pièce spacieuse, après avoir, au préalable, envoyé ma lettre pour la soumettre à Sa Seigneurie. Pendant cet intervalle plein d'anxiété, j'eus tout le temps de regarder autour de moi. Tout était grandiose et heureusement ordonné; la peinture, l'ameublement, les dorures me pétrifièrent de respect et élevèrent l'idée que je me faisais du propriétaire. Ah! pensais-je en moi-même, comme il doit être vraiment grand, le possesseur de toutes ces choses, qui porte dans sa tête les affaires de l'État et dont la maison étale des richesses qui suffiraient à la moitié d'un royaume! Assurément son génie doit être insondable! Pendant ces intimidantes réflexions, j'entendis un pas s'avancer lourdement. Ah! voilà le grand homme lui-même! Non, ce n'était qu'une femme de chambre. Un autre pas s'entendit bientôt après. Ce doit être lui! Non, ce n'était que le valet de chambre du grand homme. A la fin, Sa Seigneurie fit en personne son apparition. « Est-ce vous, cria-t-il, qui êtes le porteur de cette lettre? » Je répondis par une inclination. « Ceci m'apprend, continua-t-il, la manière dont il se fait que... » Mais juste à cet instant un domestique lui remit une carte, et, sans faire plus attention à moi, il sortit de la chambre et me laissa savourer mon bonheur à loisir. Je ne le revis plus, jusqu'à ce qu'un valet de pied m'eût dit que Sa Seigneurie se rendait à son carrosse à la porte. Immédiatement je courus en bas et joignis ma voix à celles de trois ou quatre autres, qui étaient venus, comme moi, pour solliciter des faveurs. Mais Sa Seigneurie allait trop vite pour nous et elle gagnait à larges enjambées la porte de son carrosse, lorsque je criai après elle pour savoir si

je devais espérer une réponse. Pendant ce temps, il était monté et il murmura quelques mots dont je n'entendis que la moitié, l'autre se perdant au milieu du bruit des roues de la voiture. Je restai quelque temps le cou tendu, dans la posture de quelqu'un qui écoute pour saisir des sons précieux ; mais, regardant autour de moi, je me trouvai tout seul devant la grande porte de Sa Seigneurie.

« Ma patience, poursuivit mon fils, était cette fois tout à fait épuisée. Exaspéré des mille indignités que j'avais essuyées, j'aurais voulu me précipiter, et il ne me manquait que le gouffre pour me recevoir. Je me regardais comme un de ces vils objets que la nature a destinés à être jetés de côté dans sa chambre aux rebuts, pour y périr dans l'obscurité. Cependant il me restait encore une demi-guinée ; je crus que c'était une chose dont la nature elle-même ne devait pas me priver ; mais, afin d'en être sûr, je résolus d'aller immédiatement la dépenser tandis que je l'avais, et puis de me confier aux événements pour le reste. Comme je m'en allais avec cette résolution, il se trouva que le bureau de M. Crispe était ouvert avec un aspect engageant, comme pour me faire un cordial accueil. Dans ce bureau, M. Crispe veut bien offrir à tous les sujets de Sa Majesté une généreuse promesse de trente livres sterling par an, pour laquelle promesse tout ce qu'ils donnent en retour est leur liberté pour la vie et la permission de se laisser transporter en Amérique comme esclaves. Je fus heureux de trouver un lieu où je pouvais engloutir mes craintes dans le désespoir, et j'entrai dans cette cellule, car elle en avait l'apparence, avec la dévotion d'un moine. J'y trouvai une quantité de pauvres hères, dans des circonstances semblables aux miennes, attendant l'arrivée de M. Crispe et présentant en raccourci un tableau exact de l'impatience anglaise. Tous ces êtres intraitables, en querelle avec la fortune, se vengeaient de ses injustices sur leurs propres cœurs. Mais M. Crispe arriva enfin, et tous nos murmures

firent place au silence. Il daigna me regarder d'un air particulièrement approbateur, et vraiment c'était, depuis un mois, le



premier homme qui m'eût parlé en souriant. Après quelques questions, il reconnut que j'étais apte à tout dans le monde. Il réfléchit un instant sur la meilleure manière de me pour-

voir, et, se frappant le front comme s'il l'avait trouvée, il m'assura qu'il était question en ce moment d'une députation du synode de Pensylvanie aux Indiens Chickasaw, et qu'il emploierait son influence à m'en faire nommer secrétaire. J'avais au fond du cœur la conviction que le gaillard mentait, et cependant sa promesse me fit plaisir : le seul son des paroles avait quelque chose de si magnifique ! Je partageai donc honnêtement ma demi-guinée, dont une moitié alla s'ajouter à ses trente mille livres, et avec l'autre moitié je décidai d'aller à la plus proche taverne et de m'y donner le plus de bonheur que je pourrais.

« Je sortais dans ce dessein, lorsque je fus rencontré à la porte par un capitaine de navire avec lequel j'avais autrefois lié quelque peu connaissance, et il consentit à me tenir compagnie devant un bol de punch. Comme je n'ai jamais aimé à faire un secret des circonstances où je me trouve, il m'assura que j'étais sur le bord même de ma ruine en écoutant les promesses de l'homme du bureau, parce que son seul dessein était de me vendre aux plantations. « Mais, continua-t-il, je me figure qu'une traversée beaucoup plus courte pourrait vous mettre très aisément dans un gentil chemin pour gagner votre vie. Suivez mon conseil. Mon navire met à la voile demain pour Amsterdam. Que diriez-vous d'y monter comme passager ? Du moment que vous serez débarqué, tout ce que vous aurez à faire, ce sera d'enseigner l'anglais aux Hollandais, et je garantis que vous trouverez assez d'élèves et d'argent. Je suppose que vous comprenez l'anglais à l'heure qu'il est, ajouta-t-il, ou le diable y serait. »

« Je lui donnai cette assurance avec confiance, mais j'exprimai le doute que les Hollandais fussent disposés à apprendre l'anglais. Il m'affirma avec serment qu'ils aimaient la chose à la folie, et sur cette affirmation j'acceptai sa proposition et m'embarquai le lendemain pour enseigner l'anglais aux Hollandais. Le vent fut bon, la traversée courte, et, après avoir

payé mon passage avec la moitié de mes effets, je me trouvai comme un étranger tombé du ciel dans une des principales rues d'Amsterdam. Dans cette situation, je n'étais pas disposé à laisser passer le temps sans l'employer à enseigner. En conséquence, je m'adressai à deux ou trois, parmi ceux que je rencontrai, dont l'aspect me semblait promettre le plus; mais il nous fut impossible de nous entendre mutuellement. Ce fut à ce moment précis seulement que je me rappelai que, pour enseigner l'anglais aux Hollandais, il était nécessaire qu'ils m'enseignassent le hollandais d'abord. Comment avais-je fait pour ne pas songer à une difficulté si évidente? Voilà qui me confond; mais il est certain que je n'y avais pas songé.

« Ce plan ainsi ruiné, j'eus quelque idée de me rembarquer tout uniment pour l'Angleterre; mais étant tombé dans la compagnie d'un étudiant irlandais qui revenait de Louvain, et notre conversation s'étant portée sur les choses littéraires (car on peut observer en passant que j'ai toujours oublié la misère de ma situation quand j'ai pu m'entretenir de sujets semblables), j'appris de lui qu'il n'y avait pas, dans toute son université, deux hommes qui entendissent le grec. J'en fus stupéfait. Sur-le-champ je résolus d'aller à Louvain et d'y vivre en enseignant le grec, et je fus encouragé dans ce dessein par mon frère étudiant, qui me donna à entendre qu'on pourrait bien y trouver sa fortune.

« Je me mis bravement en route le lendemain matin. Chaque jour allégeait le fardeau de mes effets, tel Ésope avec son panier au pain, car je les donnai en payement aux Hollandais pour mon logement tout le long du voyage. Lorsque j'arrivai à Louvain, j'avais pris la résolution de ne pas aller ramper auprès des professeurs subalternes, mais de présenter ouvertement mes talents au principal lui-même. J'y allai, j'eus audience, et je lui offris mes services comme maître de langue grecque, ce qui, m'avait-on dit, était un desideratum dans son université. Le principal parut d'abord douter de mes

talents ; mais j'offris de l'en convaincre en traduisant en latin un passage d'un auteur grec quelconque, qu'il désignerait. Voyant que j'étais parfaitement de bonne foi dans ce que je proposais, il m'adressa ces paroles : « Vous me voyez, jeune homme ; je n'ai jamais appris le grec, et je ne trouve pas que j'en aie jamais eu besoin. J'ai eu le bonnet et la robe de docteur sans grec : j'ai dix mille florins par an sans grec ; je mange de bon appétit sans grec ; et, en somme, poursuivit-il, comme je ne sais pas le grec, je ne crois pas que le grec soit bon à rien. »

« J'étais maintenant trop loin du pays pour songer à m'en retourner ; je me résolus donc à aller de l'avant. J'avais quelque connaissance de la musique, une voix passable, et je me mis à faire de ce qui était naguère ma distraction un moyen immédiat d'existence. Je passai parmi les inoffensifs paysans des Flandres et parmi les Français assez pauvres pour être vraiment joyeux, car je les ai toujours trouvés gais en proportion de leurs besoins. Toutes les fois que j'arrivais près de la maison d'un paysan vers la tombée de la nuit, je jouais un de mes airs les plus joyeux, et cela me procurait non seulement un logement, mais la subsistance pour le jour suivant. Une ou deux fois, j'essayai de jouer pour le beau monde ; mais ceux-là trouvaient toujours mon exécution détestable, et ils ne me récompensèrent jamais de la moindre bagatelle. Ceci me semblait d'autant plus extraordinaire que, du temps que je jouais pour mon plaisir, ma musique ne manquait jamais de jeter les gens dans le ravissement, et surtout les dames ; mais comme c'était maintenant ma seule ressource, on l'accueillait avec mépris ; ce qui montre combien le monde est prêt à déprécier les talents qui font vivre un homme.

« Je poussai de cette manière jusqu'à Paris, sans autre plan que de regarder autour de moi et d'aller en avant. Les gens de Paris aiment beaucoup plus les étrangers qui ont de l'argent que ceux qui ont de l'esprit. Comme je ne pouvais

me piquer d'avoir beaucoup ni de l'un ni de l'autre, on ne me goûta pas beaucoup. Après m'être promené dans la ville quatre ou cinq jours et avoir vu les meilleurs hôtels à l'extérieur, je me préparais à quitter ce séjour de l'hospitalité vénale, lorsqu'en traversant une des principales rues, qui rencontrai-je? notre cousin, à qui tout d'abord vous m'aviez recommandé. Cette rencontre me fut agréable, et je crois qu'elle ne lui déplut pas. Il s'informa de la nature de mon voyage à Paris et m'apprit ce qu'il avait lui-même à y faire, qui était de collectionner des peintures, des médailles, des pierres gravées et des antiquités de toute espèce pour un gentleman de Londres qui venait d'acquérir du goût en même temps qu'une vaste fortune. Je fus d'autant plus surpris de voir mon cousin choisi pour un tel office que lui-même m'avait souvent déclaré qu'il ne connaissait rien à la question. Je lui demandai comment il s'était instruit dans la science de l'amateur si soudainement, et il m'assura que rien n'était plus facile. Tout le secret consistait à s'en tenir strictement à deux règles : l'une, de toujours faire remarquer que le tableau aurait pu être meilleur si le peintre s'était donné plus de peine; et l'autre, de louer les ouvrages de Pietro Perugino. « Mais, reprit-il, puisque je vous ai jadis enseigné à être auteur à Londres, je vais entreprendre aujourd'hui de vous instruire dans l'art d'acheter des tableaux à Paris. »

« J'acceptai sa proposition avec grand empressement, car c'était un moyen de vivre, et vivre était dès lors toute mon ambition. J'allai donc à son logement, je réparai ma toilette grâce à son assistance, et, au bout de quelque temps, je l'accompagnai aux ventes publiques de tableaux, où l'on comptait que la haute société anglaise fournirait des acheteurs. Je ne fus pas peu surpris de son intimité avec des personnes du meilleur monde qui s'en référaient à son jugement sur chaque tableau ou chaque médaille, comme à un guide infaillible du goût. Il tirait très bon parti de mon

assistance en ces occasions ; lorsqu'on lui demandait son avis, il m'emmenait gravement à l'écart, me demandait le mien, secouait les épaules, prenait l'air profond, revenait et déclarait à la compagnie qu'il ne pouvait donner d'opinion sur une affaire de tant d'importance. Cependant il y avait lieu parfois de mieux payer d'audace. Je me souviens de l'avoir vu, après avoir émis l'opinion qu'une peinture n'avait pas assez de moelleux, prendre très délibérément une brosse chargée de vernis brun qui se trouvait là par hasard, la passer sur le tableau avec un grand sang-froid devant toute la compagnie, et demander ensuite s'il n'avait pas amélioré les teintes.

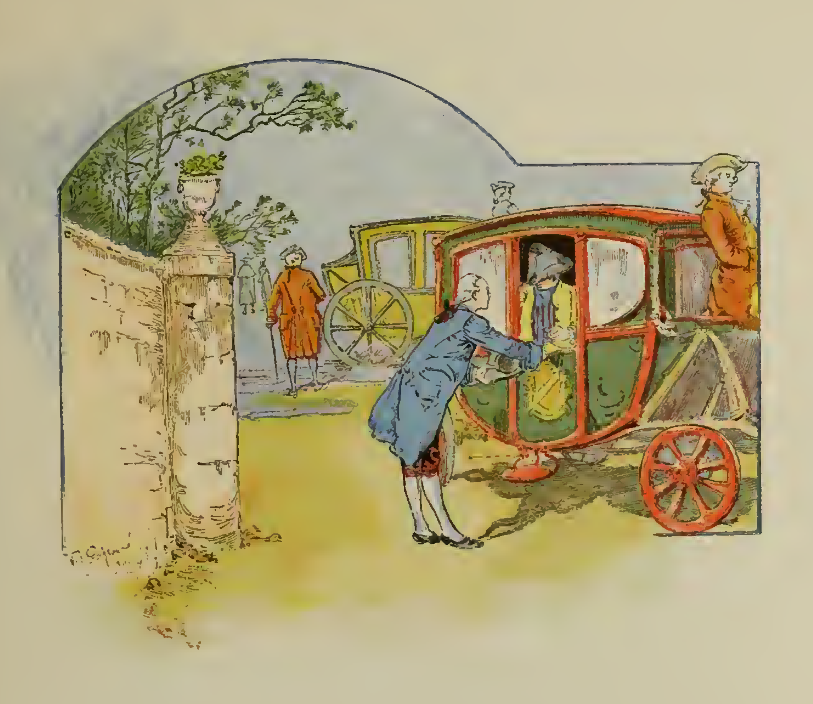
« Lorsqu'il eut achevé sa commission à Paris, il me laissa et me recommanda énergiquement à plusieurs personnes de distinction comme quelqu'un de très apte à voyager en qualité de précepteur. Quelque temps après, j'étais employé dans ces fonctions par un gentleman qui avait amené son pupille à Paris pour lui faire commencer son tour à travers l'Europe. Je devais être le gouverneur du jeune gentleman, mais à la condition qu'il aurait toujours la permission de se gouverner lui-même. Et de fait, mon élève entendait l'art de se guider dans les affaires d'argent beaucoup mieux que moi. Il était l'héritier d'une fortune d'environ deux cent mille livres sterling, que lui avait laissée un oncle aux Indes occidentales ; et son tuteur, pour le rendre propre à administrer cette fortune, l'avait mis clerc chez un procureur. Aussi l'avarice était sa passion dominante ; toutes ses questions le long de la route tendaient à savoir combien on pouvait économiser d'argent, quel était l'itinéraire le moins coûteux, si l'on pourrait acheter quelque chose qui donnerait un profit lorsqu'on en disposerait à Londres. En chemin, les curiosités qu'il pouvait voir pour rien, il était assez prêt à les regarder; mais s'il fallait payer pour en avoir la vue, il affirmait d'ordinaire qu'on lui avait dit qu'elles ne valaient pas la peine

d'être visitées. Il ne payait jamais une note sans faire observer combien les voyages étaient horriblement dispendieux, et il n'avait pas encore vingt et un ans! Lorsque nous fûmes arrivés à Livourne, comme nous nous promenions pour voir le port et les navires, il s'informa du prix du passage par mer jusqu'en Angleterre. Il apprit que ce n'était qu'une bagatelle comparativement au retour par terre; aussi fut-il incapable de résister à la tentation : il me paya la petite partie de mon salaire qui était échue, prit congé et s'embarqua pour Londres avec un seul serviteur.

« J'étais donc une fois de plus tout seul dans le monde; mais c'était dès lors une chose à laquelle j'étais fait. Toutefois, mon talent en musique ne pouvait me servir de rien dans un pays où tout paysan était meilleur musicien que moi. Mais, à cette époque, j'avais acquis un autre talent qui répondait aussi bien à mon but : c'était une habileté d'argumentation particulière. Dans toutes les universités et tous les couvents de l'étranger, il y a à certains jours des thèses philosophiques soutenues contre tout venant; si le champion combat la thèse avec quelque adresse, il peut réclamer une gratification en argent, un dîner, et un lit pour une nuit. C'est de cette manière que je me conquis un chemin vers l'Angleterre, à pied, de ville en ville, examinant de plus près le genre humain, et, si je puis m'exprimer ainsi, voyant les deux côtés du tableau. Mes remarques, toutefois, ne sont qu'en petit nombre : j'ai reconnu que la monarchie est le meilleur gouvernement pour les pauvres, et la république, pour les riches. J'ai remarqué que richesse est en général dans tous les pays synonyme de liberté, et que personne n'est assez ami de la liberté lui-même pour n'être pas désireux d'assujettir à sa volonté propre la volonté de quelques autres membres de la société.

« A mon arrivée en Angleterre, je voulais d'abord vous rendre mes devoirs et m'enrôler ensuite comme volontaire

dans la première expédition qui mettrait à la voile; mais en chemin mes résolutions changèrent par la rencontre que je fis d'une vieille connaissance qui, à ce que j'appris, appartenait à une troupe de comédiens sur le point de faire une campagne d'été dans la province. La troupe ne sembla pas trop mécontente de m'avoir pour pensionnaire. Mais tous m'avertirent de l'importance de la tâche à laquelle j'aspirais; ils me dirent que le public était un monstre à bien des têtes, et que ceux-là seuls qui en avaient une très bonne pouvaient lui plaire; que le jeu ne s'apprenait pas en un jour; et que, sans certains haussements d'épaule traditionnels qui sont sur la scène — mais rien que là — depuis ces cent dernières années, je ne pourrais jamais prétendre au succès. La difficulté fut ensuite de me donner des rôles convenables, car presque tous les personnages étaient en main. On me transporta quelque temps d'un caractère à un autre, jusqu'à ce qu'on se fût arrêté sur Horatio, que la vue de la compagnie ici présente m'a heureusement empêché de jouer. »



CHAPITRE XXI

Courte durée de l'amitié entre les méchants; elle ne subsiste qu'aussi longtemps qu'ils y trouvent leur mutuelle satisfaction.



Le récit de mon fils était trop long pour être fait d'un seul coup. Il en commença la première partie ce soir-là, et il finissait le reste, après dîner, le lendemain, lorsque l'apparition de l'équipage de M. Thornhill à la porte sembla mettre un temps d'arrêt dans la satisfaction générale. Le sommelier, qui était maintenant mon ami dans la maison, m'informa tout bas que le squire avait déjà fait quelques ouvertures à miss Wilmot, et que sa tante et

son oncle avaient l'air d'approuver grandement cette alliance. Lorsque M. Thornhill entra, il parut, en voyant mon fils et moi, faire un mouvement en arrière ; mais j'attribuai tout de suite cela à la surprise et non au mécontentement. D'ailleurs, lorsque nous nous avançâmes pour le saluer, il nous rendit nos politesses avec toutes les apparences de la franchise ; et, un moment après, sa présence ne servait qu'à augmenter la gaieté générale.

Après le thé, il me prit à part pour s'informer de ma fille. Lorsque je lui eus fait savoir que mes recherches avaient été infructueuses, il sembla fort surpris et ajouta qu'il était souvent allé chez moi depuis, afin de porter des consolations au reste de ma famille qu'il avait laissée en parfaite santé. Il demanda ensuite si j'avais fait part du malheur à miss Wilmot ou à mon fils ; et sur ma réponse que je ne le leur avais pas dit jusqu'ici, il approuva fortement ma prudence et mes précautions, m'engageant à garder la chose secrète à tout prix : « Car, à le prendre du meilleur côté, s'écria-t-il, ce n'est jamais que proclamer sa propre honte ; et peut-être miss Livy n'est-elle pas aussi coupable que nous l'imaginons tous. » Ici, nous fûmes interrompus par un domestique qui vint prier le squire de rentrer pour figurer dans les contredanses ; il me laissa absolument convaincu de l'intérêt qu'il semblait prendre à mes affaires. Cependant ses intentions pour miss Wilmot étaient trop évidentes pour qu'on s'y méprît ; mais elle n'en semblait pas parfaitement contente et elle les supportait plutôt pour se conformer à la volonté de sa tante que par inclination réelle. J'eus même la satisfaction de la voir accorder à mon infortuné fils quelques regards bienveillants que l'autre ne pouvait lui arracher ni par sa fortune ni par ses assiduités. Le calme apparent de M. Thornhill ne me surprenait pas peu cependant. Il y avait maintenant une semaine que nous étions là, retenus par les pressantes instances de M. Arnold ; cependant plus miss Wilmot

montrait chaque jour d'affection à mon fils, plus l'amitié de M. Thornhill pour lui semblait s'accroître proportionnellement.

Il nous avait donné jadis les plus bienveillantes assurances qu'il emploierait son crédit à servir notre famille; mais cette fois sa générosité ne se borna pas aux promesses seules. Le matin que j'avais fixé pour mon départ, M. Thornhill vint à moi avec un air de véritable plaisir, pour m'informer d'un service qu'il avait rendu à son ami George. Ce n'était rien moins que de lui avoir obtenu une commission d'enseigne dans un régiment qui allait partir pour les Indes occidentales; il n'en avait promis que cent livres sterling, son influence ayant été suffisante pour faire rabattre les deux cents autres. « Pour ce service, qui n'est que bagatelle, continua le jeune gentilhomme, je ne désire d'autre récompense que d'avoir été utile à mon ami; et pour les cent livres à payer, si vous n'êtes pas en état de les trouver vous-même, je les avancerai, et vous me rembourserez à votre loisir. » C'était une faveur telle que les mots nous manquaient pour exprimer combien nous en étions touchés ; je donnai donc avec empressement mon billet de la somme, et je témoignai autant de gratitude que si j'avais eu l'intention de ne jamais payer.

George devait partir le lendemain pour Londres afin de s'assurer de sa commission, conformément aux instructions de son généreux protecteur, qui jugeait très utile de faire diligence, de peur que, sur les entrefaites, quelque autre ne se présentât avec de plus avantageuses propositions. Le lendemain donc, de bonne heure, notre jeune soldat était prêt au départ et semblait la seule personne parmi nous qui n'en fût pas affectée. Les fatigues et les dangers qu'il allait braver, les amis et la maîtresse — car miss Wilmot l'aimait réellement — qu'il laissait derrière lui, ne refroidissaient en rien son ardeur. Après qu'il eut pris congé du reste de la compa-

gnie, je lui donnai tout ce que j'avais, ma bénédiction. « Et maintenant, mon garçon, que tu vas combattre pour ta patrie, m'écriai-je, souviens-toi comment ton brave grand-père combattit pour son roi sacré, lorsque la fidélité chez les Bretons était une vertu. Va, mon fils, imite-le en tout, hors ses infortunes, si ce fut une infortune de mourir avec lord Falkland. Allez, mon fils, et si vous tombez, au loin, nu et privé des pleurs de ceux qui vous aiment, souvenez-vous que les larmes les plus précieuses sont celles que le ciel verse en rosée sur la tête sans sépulture d'un soldat. »

Le matin suivant, je pris congé de la bonne famille qui avait eu l'amabilité de me garder si longtemps, non sans exprimer à plusieurs reprises à M. Thornhill ma gratitude pour sa récente générosité. Je les laissai dans la jouissance de tout le bonheur que l'abondance et la bonne éducation procurent, et je repris le chemin de la maison, désespérant de retrouver jamais ma fille, mais envoyant au ciel mes soupirs pour qu'il l'épargnât et lui donnât pardon. J'étais arrivé à environ vingt milles de la maison, ayant loué un cheval pour me porter, car j'étais encore faible, et je me consolais dans l'espoir de voir bientôt tout ce qui m'était le plus cher sur la terre. Mais comme la nuit venait, je m'arrêtai à une petite auberge sur la route et priai le patron de me tenir compagnie devant une pinte de vin. Nous nous assîmes à côté du feu de la cuisine, qui était la plus belle pièce de la maison, et bavardâmes sur la politique et les nouvelles du pays. Nous en vînmes, entre autres sujets, à parler du jeune squire Thornhill qui, m'assura l'hôte, était détesté autant que son oncle, sir William, qui venait quelquefois au pays, était aimé. Il poursuivit en disant qu'il ne s'appliquait qu'à trahir les filles de ceux qui le recevaient chez eux, et qu'après une quinzaine ou trois semaines de possession, il les mettait dehors sans compensation et abandonnées dans le monde.

Comme nous prolongions ainsi la conversation, sa femme, qui était sortie pour faire de la monnaie, rentra, et, s'apercevant que son mari prenait un plaisir dont elle n'avait pas sa part, elle lui demanda d'une voix irritée ce qu'il faisait là; à quoi il ne répliqua qu'en buvant ironiquement à sa santé.



« Monsieur Symonds, s'écria-t-elle, vous en usez fort mal avec moi, et je ne le supporterai pas plus longtemps. Ici les trois quarts de la besogne, c'est moi qui les ai à faire, et le quatrième reste en plan; pendant ce temps vous ne faites que vous imbiber avec les clients tout le long du jour, tandis qu'une cuillerée de liqueur, dût-elle me guérir de la fièvre, je n'en touche jamais une goutte. » Je vis alors à quoi elle en avait, et je lui remplis immédiatement un verre qu'elle prit avec

une révérence, et, buvant à ma bonne santé : « Monsieur, reprit-elle, ce n'est pas tant pour la valeur de ce qu'on boit que je me mets en colère; mais on ne saurait s'en empêcher, quand la maison s'en va par les fenêtres. S'il faut presser les clients ou les voyageurs, tout le fardeau m'en retombe sur le dos, et il aimerait autant mâcher ce verre que de bouger pour aller réclamer lui-même. Nous avons maintenant là-haut une jeune femme qui est venue prendre logement ici, et je crois bien qu'elle n'a pas d'argent, elle est trop polie pour cela. Je suis sûre du moins qu'elle ne se presse pas de payer, et je voudrais qu'on le lui remît en l'esprit. — Lui remettre en l'esprit! s'écria l'hôte. Que signifie cela? Si elle n'est pas pressée, elle est sûre. — C'est ce que je ne sais pas, répliqua la femme, mais je sais que je suis sûre qu'elle est ici depuis quinze jours et que nous n'avons pas encore vu la couleur de son argent. — Je suppose, ma chère, que nous aurons tout en bloc. — En bloc! s'écria l'autre. J'espère bien que nous l'aurons d'une manière ou de l'autre; et, cela ce soir même; j'y suis bien décidée; ou dehors la coureuse, armes et bagages! — Songe, ma femme, s'écria le mari, que c'est une femme bien née et qu'elle mérite plus de respect. — Pour ce qui est de cela, riposta l'hôtesse, bien née ou non, elle pliera bagage, et plus vite que ça. Les gens bien nés peuvent être bons là où ils prennent; mais, pour ma part, je n'ai jamais vu venir grand profit d'eux à l'enseigne de la *Herse.* »

Ce disant, elle monta en courant un étroit escalier qui allait de la cuisine à une chambre au-dessus de nos têtes, et je reconnus bientôt à ses éclats de voix et à l'aigreur de ses reproches qu'il n'y avait point d'argent à obtenir de sa logeuse. Je pouvais entendre très distinctement ses récriminations. « Dehors, dis-je, plie bagage à l'instant même, coureuse, infâme dévergondée, ou je te fais une marque dont tu ne guériras pas de trois mois! Quoi! vaurienne, venir loger

dans une honnête maison sans posséder un sou marqué ni un rouge liard ! Allons ! filons ! dis-je. — O chère madame ! criait l'étrangère, ayez pitié de moi, ayez pitié d'une pauvre créature abandonnée, pour une nuit seulement, et la mort aura vite fait le reste. » Je reconnus sur-le-champ la voix de ma pauvre enfant perdue, d'Olivia. Je volai à son secours au moment où la femme la traînait déjà par les cheveux, et je pris en mes bras la pauvre misérable abandonnée. « Vous êtes la bienvenue toujours, la bienvenue, ma chère, chère perdue, mon trésor, dans le cœur de votre vieux père. Que les méchants t'abandonnent ; il y a quelqu'un dans le monde qui, du moins, ne t'abandonnera jamais. Quand tu aurais à répondre de dix mille crimes, je veux te les pardonner tous. — O mon cher... — pendant quelques minutes elle ne put rien dire de plus — mon cher, mon cher papa, à moi ! Les anges peuvent-ils être plus tendres ? Qu'ai-je fait pour mériter tant ? Le scélérat, je le hais et me hais moi-même. Payer d'opprobre tant de bonté ! Vous ne pouvez pas me pardonner. Je le sais ; vous ne le pouvez pas. — Si, mon enfant ; du fond de mon cœur, je te pardonne ! Repens-toi seulement, et l'un et l'autre nous serons heureux encore. Nous verrons encore beaucoup de beaux jours, mon Olivia ! — Ah ! jamais, monsieur, jamais. Le reste de ma misérable vie doit être ignominie au dehors et honte au foyer. Mais, quoi ! papa, vous êtes plus pâle que vous n'aviez l'habitude de l'être. Se peut-il qu'une créature telle que moi vous cause tant de tourment ? Assurément, vous avez trop de sagesse pour vous charger des douleurs de ma faute. — Notre sagesse, jeune femme... — Ah ! pourquoi un nom si froid, papa ? s'écria-t-elle. C'est la première fois que vous m'appelez d'un nom si froid. — Pardon, ma chérie, repris-je ; mais j'allais faire cette remarque, c'est que la sagesse ne forme que lentement un abri contre le chagrin, quoique, à la fin, ce soit un abri sûr. » L'hôtesse revint à ce moment pour savoir si nous ne voudrions pas un appartement plus conve-

nable, ce que nous acceptâmes, et elle nous conduisit dans une chambre où nous pouvions nous entretenir plus librement. Après nous être un peu calmés en causant, je ne pus éviter de lui demander avec quelques détails par quels degrés elle était arrivée à sa misérable situation présente. « Ce scélérat, monsieur, dit-elle, dès le premier jour de notre rencontre, m'a fait des propositions secrètes, mais honorables.

— Scélérat, en vérité ! m'écriai-je. Et cependant je suis en quelque sorte surpris qu'un homme du bon sens de M. Burchell et qui semblait avoir tant d'honneur ait pu se rendre coupable de cette vilenie délibérée et s'introduire ainsi dans une famille pour la détruire.

— Mon cher papa, répondit ma fille, vous êtes victime d'une étrange erreur. M. Burchell n'a jamais essayé de me tromper ; au lieu de cela, il saisissait toutes les occasions de me prévenir en particulier contre les artifices de M. Thornhill, qui, je le vois maintenant, est encore pire qu'il ne me le représentait. — M. Thornhill ! interrompis-je. Est-il possible ? — Oui, monsieur, répondit-elle, c'est M. Thornhill qui m'a séduite; c'est lui qui employait ces deux dames, comme il les appelait, mais qui, en réalité, n'étaient que des femmes perdues de la ville sans éducation ni pitié, pour nous attirer jusqu'à Londres. Ses artifices, vous vous le rappelez, auraient réussi sans la lettre de M. Burchell où il leur adressait ces reproches que nous nous sommes tous appliqués. Comment il a pu avoir assez d'influence pour déjouer leurs intentions, c'est encore un secret pour moi ; mais je suis convaincue qu'il a toujours été notre plus chaud, notre plus sincère ami.

— Vous me confondez, ma chère, m'écriai-je. Je vois maintenant que mes premiers soupçons de la bassesse de M. Thornhill n'étaient que trop bien fondés. Mais il peut triompher en sécurité, car il est riche, et nous sommes pauvres. Mais

dis-moi, mon enfant, assurément il a fallu une tentation bien puissante pour anéantir ainsi les impressions de ton éducation et des penchants aussi vertueux que les tiens.



— En vérité, monsieur, répliqua-t-elle, il ne doit son triomphe qu'au désir que j'avais de le rendre heureux, lui, et non moi. Je savais que la cérémonie de notre mariage, célébrée secrètement par un prêtre papiste, ne le liait en aucune façon, et que je n'avais à me fier à rien qu'à son honneur. — Quoi! l'interrompis-je. Ainsi vous avez été réellement mariés par un prêtre dans les ordres? — Oui, monsieur, nous l'avons été,

répliqua-t-elle, quoiqu'il nous ait fait jurer à l'un et à l'autre de celer son nom. — Eh bien ! alors, mon enfant, revenez dans mes bras, et maintenant vous êtes mille fois plus la bienvenue qu'auparavant ; car maintenant vous êtes sa femme d'intention et de fait; et toutes les lois des hommes, fussent-elles écrites sur des tables de diamant, ne sauraient diminuer la force de ce lien sacré.

— Hélas ! papa, répliqua-t-elle, vous ne connaissez guère ses vilenies ; il s'est fait marier déjà par le même prêtre à six ou huit femmes qu'il a trompées et abandonnées.

— A-t-il fait cela? m'écriai-je. Alors nous devons faire pendre le prêtre, et vous déposerez contre lui dès demain. — Mais, monsieur, répondit-elle, cela sera-t-il bien, ayant juré le secret? — Ma chère, répliquai-je, si vous avez fait cette promesse, je ne peux pas, je ne veux pas chercher à vous la faire violer. Quand même cela pourrait profiter au bien général, il ne faut pas que vous déposiez contre lui. Dans toutes les institutions humaines on admet un mal moindre pour procurer un bien plus grand ; c'est ainsi qu'en politique on peut céder une province pour s'assurer d'un royaume, et qu'en médecine on peut retrancher un membre pour conserver le corps. Mais en religion la loi est écrite et inflexible : ne *jamais* faire le mal. Et cette loi, mon enfant, est juste; car autrement, si l'on commettait un mal moindre pour procurer un bien plus grand, on encourrait ainsi une culpabilité certaine dans l'attente d'un avantage aléatoire. Et quand même l'avantage devrait certainement s'ensuivre, il se pourrait que l'intervalle entre l'acte et l'avantage, intervalle pendant lequel il est admis que l'on est coupable, fût celui dans lequel nous sommes appelés à répondre des choses que nous avons faites, et où le livre des actions humaines est clos à jamais. Mais je vous interromps, ma chère; continuez.

— Dès le matin du lendemain, continua-t-elle, je vis quel

peu de fond je devais faire sur sa sincérité. Ce matin-là même, il me présenta deux autres malheureuses femmes que, comme moi, il avait trompées, mais qui vivaient satisfaites dans la prostitution. Je l'aimais trop tendrement pour supporter de telles rivales dans son affection, et je m'efforçai d'oublier mon infamie au milieu du tumulte des plaisirs. Dans ce but, je dansais, je faisais de la toilette, je parlais beaucoup; mais j'étais toujours malheureuse. Les messieurs qui venaient en visite me parlaient à tout moment du pouvoir de mes charmes, et cela ne faisait que contribuer à accroître ma tristesse, car tout ce pouvoir, je l'avais perdu, rejeté loin de moi. Ainsi chaque jour je devenais plus pensive, et lui plus insolent; tant qu'à la fin le monstre eut l'effronterie de m'offrir un jeune *baronnet* de sa connaissance. Ai-je besoin de dire, monsieur, combien cette ingratitude me perça au vif? Ma réponse à cette proposition fut comme une fureur folle. Je voulus partir. Comme je m'en allais, il m'offrit une bourse; mais je la lui jetai à la face avec indignation et je m'arrachai de lui dans une rage qui pendant un temps me maintint insensible aux misères de ma situation. Mais je ne tardai pas à jeter les yeux autour de moi et je me vis, créature vile, abjecte et coupable, sans un ami au monde à qui m'adresser.

« Juste à ce moment, une voiture publique vint à passer et j'y pris place, sans autre but que d'être emportée loin d'un misérable que je méprisais et détestais. On me descendit ici, où, depuis mon arrivée, je n'ai eu pour compagnes que mes propres anxiétés et la dureté de cette femme. Les heures de joie que j'ai passées avec maman et ma sœur me sont aujourd'hui devenues douloureuses. Leurs chagrins sont grands, mais les miens sont plus grands que les leurs, car les miens sont mêlés de crime et d'infamie.

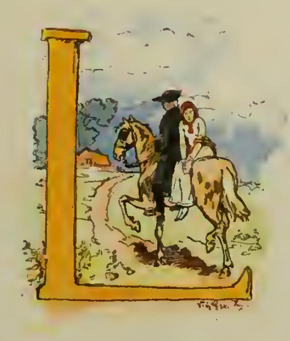
— Ayez patience, mon enfant, m'écriai-je, et j'espère encore que les choses s'amélioreront. Prenez quelque repos cette nuit; demain je vous mènerai à la maison, vers

votre mère et le reste de la famille, de qui vous recevrez un bienveillant accueil. La pauvre femme! cela l'a frappée au cœur ; mais elle vous aime toujours, Olivia, et elle pardonnera. »



CHAPITRE XXII

Les offenses se pardonnent aisément lorsqu'il y a l'amour au fond.



Le lendemain, je pris ma fille en croupe et me remis en route vers la maison. Le long du chemin, je m'efforçai par tous les moyens de l'amener à calmer ses chagrins et ses craintes, et de l'armer de courage pour soutenir la présence de sa mère offensée. Je saisissais toutes les occasions qu'offrait le spectacle du beau pays que nous traversions pour faire remarquer combien le ciel nous est plus clément que nous ne le sommes les uns

envers les autres, et combien les infortunes du fait de la nature sont peu nombreuses. Je l'assurais qu'elle ne s'apercevrait jamais d'aucun changement dans mon affection, et que pendant ma vie, qui pouvait être longue encore, elle pourrait compter sur un gardien et un guide. Je l'armais contre les censures du monde, lui faisais voir que les livres sont pour les misérables de bons compagnons, qui ne font point de reproches, et que, s'ils ne peuvent nous amener à jouir de la vie, ils nous enseignent, du moins, à la supporter.

Le cheval de louage qui nous portait devait être mis, le soir, à une auberge sur la route, à environ cinq milles de la maison, et, comme je désirais préparer ma famille à la réception de ma fille, je me décidai à la laisser cette nuit-là à l'auberge et à revenir la chercher, accompagné de mon autre fille Sophia, de bonne heure le lendemain matin. Il était nuit avant que nous eussions atteint l'étape fixée. Cependant, après l'avoir vue installée dans une chambre convenable et avoir commandé à l'hôtesse de quoi la restaurer, je l'embrassai et continuai mon chemin vers la maison. Et maintenant mon cœur éprouvait de nouvelles sensations de plaisir à mesure que j'approchais de cette paisible demeure. Comme un oiseau qu'une alarme a chassé de son nid, mes affections devançaient la hâte de mes pas et planaient autour de mon petit foyer avec tout le ravissement de l'espoir. J'évoquai toutes les choses tendres que j'avais à dire, et jouissais d'avance de la bienvenue que j'allais recevoir. Je sentais déjà l'affectueux embrassement de ma femme, et je souriais à la joie des petits. Comme je ne marchais pas vite, la nuit s'avançait rapidement. Les travailleurs du jour s'étaient tous retirés pour prendre leur repos ; les lumières étaient éteintes dans toutes les chaumières ; aucun bruit ne se faisait entendre que celui du coq perçant ou de la puissante gueule du chien de garde, dans les profondeurs du lointain. J'approchais du

séjour de ma joie, et je n'en étais pas encore à deux cents yards que notre honnête dogue accourut me souhaiter la bienvenue.

Il était près de minuit quand j'arrivai frapper à ma porte. Tout était calme et silencieux; mon cœur se dilatait, gonflé d'un bonheur indicible, lorsque, épouvantement! je vis la maison éclater comme un jet de flamme, et toutes les ouvertures rouges de feu ! Je poussai convulsivement un grand cri et tombai inanimé sur la pierre. Ce bruit donna l'alarme à mon fils, qui était resté endormi jusque-là. En voyant les flammes, il réveilla aussitôt ma femme et ma fille ; ils se précipitèrent tous dehors, sans vêtements, fous d'effroi, et me rappelèrent à la vie par leur angoisse. Mais ce ne fut que pour contempler de nouveaux objets d'horreur, car les flammes s'étaient pendant ce temps emparées du toit de notre habitation qui s'écroulait morceau par morceau, tandis que la famille restait là dans un silence d'agonie, les yeux fixes, comme si elle jouissait du spectacle de l'embrasement. Je les regardai tour à tour, eux et l'incendie, puis je jetai les yeux autour de moi, cherchant les enfants; mais ils ne paraissaient pas. O malheur ! « Où sont, criai-je, où sont mes petits enfants ? — Ils sont brûlés vifs dans les flammes, dit ma femme avec calme, et je vais mourir avec eux. » A ce moment, j'entendis à l'intérieur le cri des petits que le feu venait de réveiller. Rien n'aurait pu m'arrêter. « Où sont, où sont mes enfants ? criai-je, en me précipitant à travers les flammes et en faisant sauter la porte de la chambre où ils étaient enfermés. Où sont mes petits ? — Ici, cher papa, nous sommes ici », criaient-ils ensemble pendant que les flammes prenaient au lit où ils étaient couchés. Je les saisis tous deux dans mes bras et les emportai à travers le feu en courant aussi vite que possible ; juste comme j'en sortais, le toit s'abîma. « Maintenant, m'écriai-je en levant mes enfants dans mes bras, maintenant, que les flammes continuent de dévorer, et

que tous mes biens périssent ! Les voici ! j'ai sauvé mon trésor. Voici, ma bien-aimée, voici nos trésors, et nous connaîtrons encore le bonheur. » Nous baisâmes nos petits chéris mille fois; ils s'attachaient à nos cous et semblaient partager nos transports, pendant que leur mère riait et pleurait tour à tour.

Je restai dès lors calme spectateur des flammes; mais au bout de quelque temps, je commençai à m'apercevoir que mon bras était brûlé jusqu'à l'épaule d'une terrible façon. Il était donc hors de mon pouvoir de donner à mon fils aucun secours, soit pour essayer de sauver nos effets, soit pour empêcher les flammes de se propager jusqu'à notre blé. Cependant les voisins avaient pris l'alarme et arrivaient en courant à notre aide ; mais tout ce qu'ils purent faire fut de rester, comme nous, spectateurs de la catastrophe. Mes biens, et entre autres les billets de banque que je tenais en réserve pour la fortune de mes filles, furent entièrement consumés, excepté une boîte contenant quelques papiers, qui était dans la cuisine, et deux ou trois autres choses de peu d'importance que mon fils avait emportées dès le premier moment. Les voisins, toutefois, contribuèrent en ce qu'ils pouvaient à alléger notre détresse.

Ils nous apportèrent des vêtements et garnirent une de leurs granges d'ustensiles de cuisine; de sorte que, lorsque le jour vint, nous avions une autre habitation, toute misérable qu'elle fût, où nous retirer. L'honnête homme, mon plus proche voisin, et ses enfants ne furent pas les moins zélés à nous pourvoir de toutes les choses nécessaires et à nous offrir toutes les consolations qu'une bienfaisance spontanée pouvait suggérer.

Lorsque les frayeurs de ma famille se furent calmées, la curiosité de connaître la raison de ma longue absence se fit jour à la place. Je leur appris donc tout en détail et continuai en les préparant à recevoir notre enfant perdue ; bien

que nous n'eussions plus aujourd'hui que la misère à offrir, je



désirais faire en sorte qu'elle fût la bienvenue à partager ce que nous avions. Cette tâche eût été plus difficile sans notre

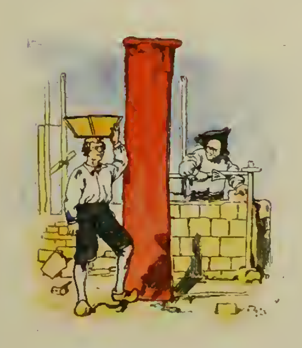
calamité récente, qui avait humilié l'orgueil de ma femme et l'avait émoussé au contact d'afflictions plus poignantes. Incapable d'aller chercher ma pauvre enfant moi-même, à cause de mon bras qui devenait très douloureux, j'envoyai mon fils et ma fille, qui ne tardèrent pas à revenir, soutenant la coupable. Elle n'avait pas le courage de lever les yeux vers sa mère à laquelle mes exhortations n'avaient pu persuader une réconciliation parfaite, car les femmes ont un sentiment des erreurs féminines beaucoup plus fort que les hommes. « Ah! madame, lui dit sa mère, c'est en un bien pauvre lieu que vous venez, après tant d'élégance. Ma fille Sophia et moi ne pouvons offrir que bien peu de distraction à des personnes qui n'ont eu pour société que des gens de distinction. Oui, miss Livy, votre pauvre père et moi, nous avons souffert beaucoup dernièrement ; mais j'espère que le ciel vous pardonnera. » Devant cet accueil, la malheureuse victime restait pâle et tremblante, ne pouvant ni pleurer ni répondre. Mais je ne pouvais rester plus longtemps spectateur silencieux de sa détresse; aussi, donnant à ma voix et à mes manières un degré de sévérité qui avait toujours été suivi d'une immédiate soumission : « Je demande, femme, que l'on retienne ici mes paroles une fois pour toutes, dis-je : je vous ai ramené une pauvre créature errante et trompée. Son retour au devoir appelle la renaissance de votre tendresse. Les véritables rigueurs de la vie tombent maintenant sur nous à coups pressés; ne les augmentons donc pas par des discussions entre nous. Si nous vivons ensemble en bonne harmonie, nous pouvons encore avoir du contentement, car nous sommes assez pour fermer la porte aux critiques méchantes du monde et pour nous soutenir mutuellement. La clémence du ciel est promise à qui se repent ; laissons-nous guider par cet exemple. Le ciel, on nous l'assure, se réjouit beaucoup plus de voir un pécheur repentant que quatre-vingt-dix-neuf personnes qui se sont maintenues, sans en dévier,

dans la droite voie. Et c'est chose juste, car le seul effort par lequel nous nous arrêtons court sur la pente rapide du sentier de la perdition est en lui-même une plus énergique manifestation de vertu que l'accomplissement de cent actes de justice. »



CHAPITRE XXIII

Nul que le méchant ne peut être longtemps et complètement misérable.



Il nous fallait maintenant quelque assiduité au travail pour rendre notre séjour du moment aussi convenable que possible, et nous nous retrouvâmes bientôt en état de jouir de notre ancienne sérénité. Incapable d'aider mon fils dans nos occupations habituelles, je faisais des lectures à ma famille dans les quelques livres qui avaient été sauvés, et particulièrement dans ceux qui, en amusant l'imagination, contri-

buent à alléger le cœur. Nos bons voisins venaient aussi chaque jour avec les meilleures paroles de consolation, et ils fixèrent une époque où ils devaient tous se mettre à réparer mon ancienne demeure. L'honnête fermier William ne fut pas le dernier parmi ces visiteurs, et cordialement, il nous offrit son amitié. Il aurait même renouvelé ses attentions auprès de ma fille; mais elle le repoussa de manière à le faire s'abstenir de toute sollicitation future. Son chagrin semblait de ceux qui persistent, et elle était la seule personne de notre petite société qu'une semaine n'avait pas suffi à rendre à la gaieté. Elle avait désormais perdu cette innocence ignorante du rouge de la honte, qui jadis lui enseignait à se respecter elle-même et à trouver son plaisir à plaire. L'angoisse avait maintenant profondément pris possession de son esprit; sa beauté commençait à être atteinte en même temps que sa santé, et toute froideur contribuait encore à l'altérer. Chaque mot tendre à l'adresse de sa sœur lui mettait un serrement au cœur et une larme dans les yeux; et comme un vice, même guéri, en implante toujours d'autres là où il a existé, sa première faute, quoique effacée par le repentir, avait laissé la jalousie et l'envie derrière elle. Je m'efforçais en mille façons de diminuer son souci ; j'oubliais même mes propres douleurs dans ma sollicitude pour elle, recueillant les anecdotes amusantes de l'histoire qu'une bonne mémoire et quelque lecture pouvaient me suggérer. « Notre bonheur, ma chère, disais-je, est au pouvoir de quelqu'un qui peut l'amener de mille manières inattendues et propres à confondre notre prévoyance. Si un exemple est nécessaire pour prouver cela, mon enfant, je vous répèterai une anecdote que nous a racontée un grave, quoique parfois romanesque, historien.

« Matilda avait été mariée très jeune à un noble Napolitain du plus haut rang, et, à l'âge de quinze ans, elle se trouva veuve et mère. Un jour qu'elle caressait son petit enfant à la fenêtre ouverte d'un appartement donnant sur

le Vulturne, l'enfant, d'un élan soudain, s'échappa de ses bras pour tomber dans l'eau de la rivière où il disparut en un moment. La mère, surprise et affolée, fait effort pour le sauver et plonge après lui; mais, loin de pouvoir porter aide à l'enfant, elle ne se sauve elle-même qu'avec peine sur la rive opposée, juste au moment où le pays était, de ce côté-là, pillé par des soldats français qui la firent aussitôt prisonnière.

« Comme la guerre se faisait entre les Français et les Italiens avec la dernière inhumanité, ils allaient immédiatement se porter sur elle aux deux extrémités que l'appétit des sens et la cruauté suggèrent. Ce vil projet fut pourtant arrêté par un jeune officier qui, bien que leur retraite commandât la plus grande diligence, la prit en croupe et l'emporta saine et sauve jusqu'à sa ville natale. La beauté de cette jeune femme avait d'abord séduit ses yeux; son mérite bientôt après lui séduisit le cœur. Ils se marièrent ; lui s'éleva à la position la plus haute ; ils vécurent longtemps ensemble, et ils étaient heureux. Mais la félicité d'un soldat ne peut jamais s'appeler permanente : plusieurs années après, les troupes qu'il commandait ayant subi un échec, il fut obligé de chercher refuge dans la ville où il avait demeuré avec sa femme. Ils y soutinrent un siège, et la ville à la fin fut prise. Les historiens ne peuvent guère présenter ailleurs plus d'actes de cruauté que ceux que les Français et les Italiens commirent en ce temps-là les uns sur les autres. En cette circonstance, les vainqueurs décidèrent de mettre à mort tous les prisonniers français, mais particulièrement le mari de l'infortunée Matilda, parce qu'il avait été la principale cause de la prolongation du siège. Leurs décisions s'exécutaient généralement dès qu'elles étaient prises. On amena le soldat captif, et le bourreau se tenait tout prêt avec son glaive, tandis que les spectateurs, dans un lugubre silence, attendaient le coup de mort, suspendu seulement jusqu'à ce que le général, qui présidait comme juge, eût donné le signal. Ce fut dans cet intervalle d'angoisse et

d'attente que Matilda vint dire le dernier adieu à son mari et à son sauveur, déplorant la situation misérable où elle se trouvait et la cruauté du destin, qui l'avait empêchée de périr d'une mort prématurée dans le Vulturne pour la faire assister à des calamités encore plus grandes. Le général, qui était un jeune homme, fut frappé d'étonnement devant sa beauté et de pitié devant sa détresse; mais il éprouva des émotions plus fortes quand il l'entendit parler du péril qu'elle avait autrefois couru. Il était son fils, le petit enfant pour lequel elle s'était précipitée dans un si grand danger. Il la reconnut sur-le-champ comme sa mère et tomba à ses pieds. Le reste se suppose aisément : le captif fut mis en liberté, et tous les bonheurs que l'amour, l'amitié et le devoir pouvaient donner à chacun se trouvèrent réunis. »

C'est ainsi que j'essayais d'amuser ma fille; mais elle écoutait d'une attention distraite, car ses propres infortunes occupaient toute la pitié qu'elle avait jadis pour celles des autres, et rien ne lui donnait du soulagement. En société, elle redoutait le mépris; et dans la solitude, elle ne trouvait que douleur. Telle était la noire profondeur de sa misère, lorsque nous reçûmes un avis certain que M. Thornhill allait se marier avec miss Wilmot, pour laquelle je l'avais toujours soupçonné d'avoir un réel amour, bien qu'il saisît devant moi toutes les occasions de manifester à la fois du mépris pour sa personne et pour sa fortune. Cette nouvelle ne fit qu'accroître l'affliction de la pauvre Olivia; une violation de foi si flagrante était plus que son courage ne pouvait supporter. Cependant je résolus de prendre des renseignements plus positifs et d'empêcher, s'il était possible, l'exécution de ses projets en envoyant mon fils chez le vieux M. Wilmot, avec mission de savoir la vérité sur ces bruits et de remettre à miss Wilmot une lettre qui lui apprendrait la conduite de M. Thornhill dans ma famille. Mon fils partit avec mes instructions, et, au bout de trois jours, il revint, nous assu-

rant de l'exactitude de mes renseignements; mais il lui avait été impossible de remettre la lettre, et il avait été obligé de la laisser, parce que M. Thornhill et miss Wilmot étaient en



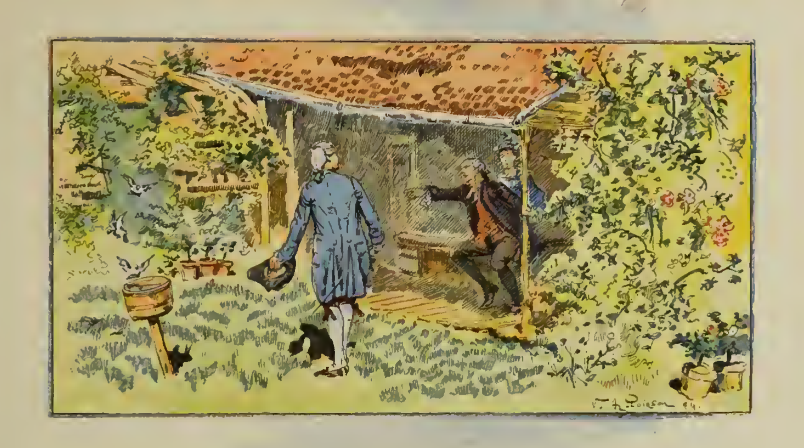
tournée de visites dans le pays. Ils devaient être mariés, nous dit-il, sous peu de jours; le dimanche avant son arrivée, ils s'étaient montrés ensemble à l'église en grande pompe, la fiancée escortée de six demoiselles, et lui d'autant de messieurs. Leurs noces prochaines remplissaient toute la contrée de réjouissances, et ils avaient coutume de

sortir ensemble à cheval dans le plus splendide appareil qu'on eût vu dans le pays depuis bien des années. Tous les amis des deux familles étaient là, particulièrement l'oncle du squire, sir William Thornhill, qui avait une si excellente réputation. Il ajouta qu'il n'y avait en train que plaisirs et fêtes; que tout le pays vantait la beauté de la jeune fiancée et la bonne mine du prétendu, et qu'ils s'aimaient extrêmement l'un et l'autre; et il conclut qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver M. Thornhill un des hommes les plus heureux qui fussent au monde.

« Eh bien, qu'il le soit s'il le peut, repris-je. Mais, mon fils, regardez ce lit de paille et ce toit qui n'est même pas un abri, ces murs croulants et ce sol humide, mon misérable corps estropié par le feu, et mes enfants pleurant autour de moi pour avoir du pain : c'est à tout cela que vous êtes venu en revenant à la maison, mon enfant; et cependant ici, oui, ici, vous voyez un homme qui, pour tout au monde, ne voudrait pas changer nos situations. O mes enfants! si vous pouviez seulement apprendre à faire communier ensemble vos cœurs, si vous saviez quels nobles compagnons vous pouvez en faire, vous vous soucieriez peu des élégances et des splendeurs des corrompus. Tous les hommes, ou à peu près, ont été instruits à appeler la vie un passage, et à s'appeler eux-mêmes des voyageurs. La comparaison pourrait être meilleure encore si l'on remarquait que les bons sont joyeux et sereins comme des voyageurs qui reviennent vers leurs foyers, et les méchants heureux seulement par intervalles, comme des voyageurs qui s'en vont en exil. »

Ma compassion pour ma pauvre fille, que ce nouveau désastre accablait, interrompit ce que j'avais encore à dire. Je priai sa mère de la soutenir, et, un instant après, elle revint à elle. A partir de ce moment, elle parut plus calme, et je m'imaginai qu'elle avait acquis un nouveau degré d'énergie; mais l'apparence me trompait, car sa tranquillité n'était que l'abattement d'une douleur portée au comble. Une quantité de

provisions, que nous envoyaient charitablement mes bons paroissiens, semblait répandre une nouvelle joie dans le reste de la famille, et je n'étais pas fâché de les voir une fois encore plus enjoués et plus à l'aise. Il aurait été injuste de troubler leur contentement dans le seul but de mêler leurs pleurs à ceux d'un chagrin opiniâtre, ou de leur faire porter le poids d'une tristesse qu'ils ne ressentaient pas. Ainsi une fois de plus chacun autour de la table conta son histoire; on demanda une chanson, et la gaieté voulut bien voltiger autour de notre humble demeure.



CHAPITRE XXIV

Nouvelles calamités.



Le lendemain matin, le soleil se leva particulièrement chaud pour la saison; aussi fîmes-nous la partie de déjeuner ensemble sur le banc aux chèvrefeuilles. Là, pendant que nous nous reposions, ma fille cadette, à ma demande, joignit sa voix au concert qui se donnait dans les arbres autour de nous. C'était en ce lieu que ma pauvre Olivia avait vu pour la première fois son séducteur, et tout servait à rappeler sa peine. Mais la mélancolie qu'excitent des objets plaisants, ou qu'inspirent des sons harmonieux, calme le cœur au lieu

de le ronger. La mère ressentit également dans cette occasion un doux mouvement de tristesse; elle pleura, et elle aima sa fille comme autrefois. « Allons ! ma mignonne Olivia, s'écria-t-elle, donnez-nous ce petit air mélancolique que votre papa aimait tant. Votre sœur Sophia s'est déjà exécutée. Allons, enfant, cela fera plaisir à votre père. » Elle obéit avec une grâce si pathétique que j'en fus ému.

Quand femme descend jusqu'à la folie,
Et trouve trop tard que les hommes trahissent,
Quel charme peut calmer sa mélancolie ?
Quel art peut laver sa faute en l'effaçant ?

Le seul art pour couvrir sa faute,
Pour cacher sa honte à tous les yeux,
Pour donner le repentir à son amant
Et lui déchirer le cœur, c'est de mourir.

Comme elle terminait la dernière strophe, à laquelle sa voix entrecoupée par la douleur donnait une douceur particulière, l'apparition de l'équipage de M. Thornhill à quelque distance nous jeta tous dans l'alarme et surtout augmenta le malaise de ma fille aînée qui, désireuse d'éviter le traître, retourna à la maison avec sa sœur. Quelques minutes après, il était descendu de sa voiture, et, se dirigeant vers l'endroit où j'étais encore assis, il s'informa de ma santé avec son air de familiarité habituel. « Monsieur, lui dis-je, votre assurance à cette heure ne fait qu'ajouter à la bassesse de votre caractère. Il fut un temps où j'aurais châtié votre insolence d'oser ainsi paraître devant moi. Mais aujourd'hui vous êtes en sûreté, car l'âge a refroidi mes passions, et ma profession les réprime.

— Je jure, mon cher monsieur, répondit-il, que je suis stupéfait de tout cela, et je ne saurais comprendre ce que cela veut dire ! J'espère que vous ne croyez pas que la récente excursion de votre fille avec moi ait eu rien de criminel.

— Va! criai-je; tu es un misérable, un pauvre misérable, à faire pitié, et de toute manière un menteur!... Mais votre avilissement vous garantit de ma colère. Pourtant, monsieur, je descends d'une famille où l'on n'aurait pas supporté ceci... Et c'est ainsi, vil personnage, que pour satisfaire une passion d'un moment tu as rendu une pauvre créature misérable pour la vie et souillé une famille qui n'avait rien que l'honneur pour lot!

— Si elle ou vous, répliqua-t-il, êtes décidé à être misérable, je ne puis pas l'empêcher. Mais vous pouvez encore être heureux, et quelque opinion que vous ayez formée de moi, vous me trouverez toujours prêt à y contribuer. Nous pourrons la marier à un autre dans quelque temps, et, ce qui est mieux encore, elle pourra garder aussi son amant; car je proteste que je continuerai toujours à avoir un véritable sentiment pour elle. »

Je sentis toutes mes passions se soulever à cette nouvelle proposition dégradante. En effet, si l'esprit souvent reste calme sous de grands outrages, une petite vilenie suffit à un moment donné pour toucher l'âme au vif et l'aiguillonner jusqu'à la fureur. « Fuis ma vue, reptile, m'écriai-je, et ne continue pas à m'insulter de ta présence. Si mon brave fils était ici, il ne le souffrirait pas ; mais je suis vieux et impuissant, et, de toute façon, détruit.

— Je vois, dit-il, que vous êtes décidé à m'obliger de parler plus durement que je n'en avais l'intention. Mais comme je vous ai montré ce qu'on peut espérer de mon amitié, il n'est peut-être pas hors de place de vous représenter les conséquences que peut avoir mon ressentiment. Mon avoué, à qui votre billet a été remis, menace fort, et je ne sais comment arrêter le cours de la justice autrement qu'en payant la somme moi-même, ce qui, en raison des dépenses que j'ai dû faire dernièrement à l'occasion de mon prochain mariage, n'est pas si facile à faire. D'un autre côté, mon intendant parle de venir

pour le loyer : il est eertain qu'il eonnaît son devoir, ear je ne m'inquiète jamais d'affaires de eette nature. Cependant je voudrais eneore pouvoir vous servir, et même vous avoir, vous et votre fille, à mon mariage qui doit bientôt se eélébrer avee miss Wilmot : e'est ma eharmante Arabelle elle-même qui vous le demande, et j'espère que vous ne refuserez pas.

— Monsieur Thornhill, répliquai-je, écoutez-moi une fois pour toutes. Quant à votre mariage avee n'importe qui autre que ma fille, je n'y consentirai jamais, et quand même votre amitié pourrait m'élever sur un trône, ou votre ressentiment me plonger au tombeau, je les mépriserais l'une et l'autre. C'est que tu m'as une fois douloureusement, irréparablement trompé. Je reposais mon eœur sur ton honneur, et j'y ai trouvé la bassesse. Jamais plus, done, ne t'attends à de l'amitié de ma part. Va, jouis de ee que la fortune t'a donné, beauté, richesse, santé et plaisir. Va, laisse-moi au besoin, à l'infamie, à la maladie et à la douleur. Tout abattu que je suis, mon eœur saura encore revendiquer sa dignité, et si tu as mon pardon, tu auras toujours mon mépris.

— S'il en est ainsi, riposta-t-il, eomptez-y, vous sentirez les effets de eette insolenee, et vous verrez promptement lequel est le plus digne objet de mépris, de vous ou de moi. » Là-dessus il partit brusquement.

Ma femme et mon fils, qui assistaient à eette entrevue, semblaient terrifiés par l'appréhension. Mes filles, de leur côté, voyant qu'il était parti, sortirent pour apprendre le résultat de notre conférenee, et quand elles le eonnurent, elles n'en furent pas moins alarmées que les autres. Mais quant à moi, je dédaignais les derniers excès de sa malveillance : le eoup était déjà frappé, et désormais je me tenais prêt à repousser tout nouvel effort, semblable à un de ees engins employés dans l'art de la guerre, qui, de quelque côté qu'on les jette, présentent toujours une pointe pour reeevoir l'ennemi.

Nous ne tardâmes pas à voir toutefois qu'il n'avait pas

menacé en vain; car, dès le lendemain matin, son intendant arrivait pour demander mon loyer annuel, que, par suite des accidents déjà racontés, j'étais incapable de payer. La conséquence de cette incapacité fut que le soir même il emmena mon bétail, lequel fut évalué et vendu le lendemain à moitié



prix de sa réelle valeur. Ma femme et mes enfants me supplièrent alors d'accepter toutes les conditions plutôt que d'encourir une ruine complète. Elles me prièrent même de permettre une fois de plus ses visites, et employèrent toute leur petite éloquence à peindre les calamités que j'allais endurer, — les horreurs d'une prison par une saison si rigoureuse, et les dangers menaçant ma santé par suite de l'accident qui m'était dernièrement arrivé dans l'incendie. Mais je demeurai inébranlable.

« Pourquoi, mes trésors, m'écriai-je, pourquoi voulez-vous essayer de me persuader ce qui n'est pas juste? Mon devoir m'a enseigné à lui pardonner; mais ma conscience n'admettra pas que je l'approuve. Voudriez-vous me faire applaudir devant le monde ce qu'intérieurement mon cœur doit condamner? Voudriez-vous me voir, tranquillement assis, flatter celui qui nous a trahis ignoblement, et, pour éviter une prison, souffrir continuellement les liens plus douloureux d'un enchaînement moral? Non, jamais ! Si nous devons être enlevés à ce séjour, tenons-nous-en seulement à ce qui est bien ; et, où que nous soyons jetés, nous aurons toujours une retraite enchantée où nous pourrons, avec une intrépidité mêlée de plaisir, jeter nos regards autour de nos propres cœurs ! »

C'est ainsi que nous passâmes la soirée. Le matin suivant, de bonne heure, comme il était tombé une neige très abondante pendant la nuit, mon fils s'occupait à la déblayer et à ouvrir un passage devant la porte. Il n'y avait pas travaillé longtemps lorsqu'il rentra précipitamment, la figure toute pâle, nous dire que deux étrangers, qu'il reconnaissait pour des officiers de justice, se dirigeaient vers la maison.

Il parlait encore qu'ils entrèrent ; ils s'approchèrent du lit où j'étais couché, et, m'ayant au préalable informé de leurs fonctions et de leur mission, ils m'arrêtèrent prisonnier et m'invitèrent à me préparer à aller avec eux à la geôle du comté, qui était à onze milles de là.

« Mes amis, dis-je, vous venez par une température bien sévère pour me mener en prison ; et la chose est particulièrement malheureuse en ce moment, car je me suis récemment brûlé un bras d'une façon terrible, ce qui m'a donné une légère fièvre ; et puis je manque de vêtements pour me couvrir, et je suis maintenant trop faible et trop vieux pour marcher loin dans une neige si épaisse ; mais s'il en doit être ainsi... »

Je me tournai alors vers ma femme et mes enfants, et

leur donnai pour instructions de rassembler le peu de choses qui nous restaient et de se préparer immédiatement à quitter ces lieux. Je les conjurai de se hâter, et je priai mon fils de prêter assistance à sa sœur aînée, qui, ayant conscience d'être la cause de toutes nos calamités, était tombée évanouie et avait perdu à la fois le sentiment de son existence et de ses maux. J'encourageai ma femme, pâle et tremblante, qui serrait dans ses bras nos petits enfants épouvantés, s'attachant à son sein, muets et craignant de lever les yeux sur les étrangers. Pendant ce temps, ma fille cadette préparait notre départ, et comme on lui répétait souvent de faire diligence, au bout d'une heure environ nous fûmes prêts à nous mettre en route.



CHAPITRE XXV

Il n'est pas de situation, quelque misérable qu'elle semble, qui ne soit accompagnée de quelque espèce de consolation.



Nous quittâmes ces lieux paisibles, et nous mîmes à marcher lentement. Ma fille aînée était affaiblie par une fièvre lente qui commençait, depuis quelques jours, à miner sa constitution. Un des officiers, qui avait un cheval, eut la bonté de la prendre derrière lui, car ces hommes eux-mêmes ne peuvent dépouiller entièrement tout sentiment d'humanité. Mon fils conduisait un des petits par la main, et ma femme l'autre, tandis que je m'appuyais sur ma fille cadette, dont les larmes coulaient, non sur ses propres malheurs, mais sur les miens.

Nous étions à environ deux milles de mon ancienne demeure, lorsque nous vîmes une foule qui courait et criait derrière nous, composée d'une cinquantaine de mes plus pauvres paroissiens. Ils se furent bientôt, avec d'épouvantables imprécations, saisis des deux officiers de justice, et, jurant qu'ils ne verraient jamais leur ministre aller en prison tant qu'ils auraient une goutte de sang à verser pour sa défense, ils se disposaient à les malmener rudement. Les conséquences auraient pu être fatales, si je ne m'étais immédiatement interposé, et si je n'avais, non sans quelque difficulté, arraché les officiers aux mains de cette multitude furieuse. Mes enfants, qui regardaient déjà ma délivrance comme assurée, semblaient transportés de joie et étaient incapables de contenir leur ravissement. Mais ils ne tardèrent pas à se détromper lorsqu'ils m'entendirent parler à ces pauvres gens abusés, qui venaient, croyaient-ils, pour me rendre service.

« Quoi, mes amis ! m'écriai-je, est-ce là la façon dont vous m'aimez ? Est-ce la manière dont vous obéissez aux instructions que je vous ai données dans la chaire ? Défier ainsi la justice en face et apporter la ruine sur vous-mêmes et sur moi ! Quel est votre meneur ? Montrez-moi l'homme qui vous a séduits ainsi. Aussi sûr qu'il existe, il éprouvera mon ressentiment. Hélas ! cher troupeau abusé, revenez à votre devoir envers Dieu, envers votre pays et envers moi. Peut-être vous verrai-je encore un jour ici dans des circonstances plus fortunées, et contribuerai-je à vous faire la vie plus heureuse. Mais que ce soit du moins ma consolation, lorsque je parquerai mes brebis pour l'immortalité, qu'il n'en manque aucune au troupeau. »

Tous semblèrent alors pénétrés de repentir, et, fondant en larmes, ils vinrent l'un après l'autre me dire adieu. Je serrai tendrement la main de chacun d'eux, et, leur laissant ma bénédiction, je continuai ma route sans rencontrer aucun autre empêchement. Quelques heures avant la nuit, nous attei-

gnîmes la ville, ou plutôt le village; car elle ne se composait que de quelques humbles maisons, ayant entièrement perdu son opulence d'autrefois, et ne gardant, pour toute marque de son ancienne supériorité, que la prison.

A l'entrée, nous nous arrêtâmes à une auberge, où nous prîmes les rafraîchissements que l'on pouvait se procurer le plus vite, et je soupai avec ma famille aussi gaiement que de coutume. Après les avoir vus convenablement installés pour la nuit, je suivis les officiers du shérif à la prison, qui, jadis construite en vue de la guerre, consistait en une vaste salle solidement grillée et pavée de pierres, commune aux malfaiteurs et aux débiteurs à certaines heures de la journée. Outre cette salle, chaque prisonnier avait une cellule à part, où il était enfermé pour la nuit.

Je m'attendais, en entrant, à ne trouver que lamentations et cris de misère de toute sorte; mais il en fut bien différemment. Les prisonniers semblaient tous conspirer à un dessein commun, celui d'oublier de penser au milieu de la joie et du bruit. On m'informa du petit tribut requis d'ordinaire en ces occasions, et je me rendis immédiatement à la requête, bien que le peu d'argent que j'avais fût bien près d'être complètement épuisé. On l'envoya aussitôt s'échanger contre de quoi boire, et la prison tout entière ne tarda pas à être pleine de vacarme, de rires et de profanation.

« Comment ! m'écriai-je à part moi, des hommes si véritablement vicieux seront gais, et moi, je serai triste ! Je ne souffre que le même emprisonnement, et je crois avoir plus de raisons qu'eux d'être heureux. »

C'est par de semblables réflexions que je travaillai à me rendre gai; mais la gaieté n'a jamais été produite par l'effort, lequel est, en soi, pénible. Comme j'étais assis dans un coin de la prison, l'air pensif, un de mes compagnons de captivité s'avança, s'assit près de moi et entama la conversation. Ce fut toujours ma règle invariable dans la vie de ne jamais éviter

la conversation d'aucune personne semblant vouloir parler avec moi ; car, si l'individu était bon, je pouvais profiter de son instruction, et s'il était mauvais, il pouvait trouver du secours dans la mienne. Je remarquai que celui-ci était un homme d'expérience et d'un énergique, mais inculte bon sens ; il avait une parfaite connaissance du monde, comme on dit, ou pour parler plus proprement, de l'espèce humaine vue du mauvais côté. Il me demanda si j'avais pris soin de me précautionner d'un lit, ce qui était un détail auquel je n'avais pas une seule fois songé.

« C'est fâcheux, dit-il ; car on ne vous donne ici rien que de la paille, et votre chambre est très grande et très froide. Toutefois, comme vous avez l'air d'être un gentleman. et que j'en ai été un moi-même dans mon temps, je mets de bon cœur une partie de ma literie à votre service. »

Je le remerciai, exprimant mon étonnement de trouver dans une geôle une telle humanité pour l'infortune, et j'ajoutai, pour lui faire voir que j'étais un lettré, que le sage de l'antiquité avait semblé comprendre la valeur d'un compagnon dans l'affliction lorsqu'il avait dit : *Ton kosmon aire, ei dos ton etairon* [1] *!* « Et de fait, continuai-je, qu'est le monde s'il n'offre rien que solitude?

— Vous parlez du monde, monsieur, reprit mon compagnon. Le monde retombe en enfance, et pourtant la cosmogonie ou création du monde a rendu perplexes les philosophes de tous les âges. Quelle mêlée confuse d'opinions n'ont-ils pas soulevée sur la création du monde! Sanchoniathon, Manéthon, Bérose et Ocellus Lucanus ont tous tenté la question, mais en vain. Le dernier a ces paroles : *Anarchon ara kai atelutaion to pan*, ce qui implique..... — Je vous demande pardon d'interrompre tant d'érudition, monsieur, m'écriai-je ; mais je crois avoir entendu tout cela déjà. N'ai-je pas eu le

1. Enlève le monde, pourvu que tu donnes un ami.

plaisir de vous voir une fois à la foire de Welbridge, et ne vous nommez-vous pas Éphraïm Jenkinson? » A cette question, il se contenta de soupirer. « Je suppose que vous



devez vous rappeler, repris-je, un docteur Primrose, à qui vous avez acheté un cheval? »

Alors M. Jenkinson se souvint de moi sur-le-champ; l'obscurité du lieu et l'approche de la nuit l'avaient empêché de distinguer auparavant mes traits. « Oui, monsieur, reprit-il, je me souviens de vous parfaitement bien. J'ai acheté un cheval,

mais oublié de le payer. Votre voisin Flamborough est le seul plaignant que je redoute en aucune façon aux prochaines assises, car il a l'intention de déposer positivement contre moi comme faussaire. Je regrette de tout mon cœur, monsieur, de vous avoir jamais trompé, et, de fait, d'avoir trompé qui que ce soit ; car, vous voyez, continua-t-il en montrant ses fers, à quoi m'ont conduit mes tours.

— Eh bien ! monsieur, répliquai-je, votre bonté à m'offrir un secours lorsque vous ne pouviez rien espérer en échange sera payée par les efforts que je ferai pour adoucir ou supprimer tout à fait la déposition de M. Flamborough. Je lui enverrai mon fils à cet effet à la première occasion, et je ne fais pas le moindre doute qu'il ne se rende à ma requête. Pour ce qui est de ma propre déposition, vous n'avez pas besoin d'avoir aucune inquiétude à ce sujet.

— Eh bien ! monsieur, répondit-il, tout ce que je pourrai vous rendre en retour, je le ferai. Vous aurez plus de la moitié de mes couvertures cette nuit, et j'aurai soin de me poser comme votre ami dans la prison, où je crois avoir quelque influence. »

Je le remerciai et ne pus m'empêcher de manifester ma surprise du changement de son extérieur et de l'air de jeunesse qu'il avait à présent ; car, lorsque je l'avais vu auparavant, il paraissait avoir soixante ans au moins.

« Monsieur, répondit-il, vous êtes peu au courant des choses de ce monde. J'avais en ce temps-là de faux cheveux, et j'ai appris l'art de contrefaire tous les âges, depuis dix-sept jusqu'à soixante-dix ans. Ah ! monsieur, si j'avais seulement consacré à apprendre un métier la moitié de la peine que j'ai prise à devenir un coquin, je serais peut-être un homme riche aujourd'hui. Mais, tout chenapan que je suis, je peux toujours me montrer votre ami, et cela peut-être au moment où vous vous y attendez le moins. »

Nous fûmes empêchés de pousser plus loin cette conver-

sation, par l'arrivée des aides du geôlier, qui venaient faire l'appel nominal des prisonniers et les enfermer pour la nuit. Il y avait aussi un homme avec une botte de paille, lequel me conduisit, le long d'un sombre et étroit corridor, dans une chambre pavée comme la prison commune. Dans un coin de cette chambre, j'étendis mon lit de paille et les couvertures données par mon compagnon. Ceci fait, mon conducteur, qui était assez poli, me souhaita le bonsoir. Après mes méditations habituelles et lorsque j'eus loué celui qui me frappait de sa correction céleste, je me couchai et dormis le plus tranquillement du monde jusqu'au matin.



CHAPITRE XXVI

Réformes dans la prison. — Pour rendre les lois complètes, elles devraient récompenser aussi bien que punir.



E lendemain matin de bonne heure, je fus réveillé par ma famille, que je trouvai en larmes à mon chevet. L'aspect lugubre de tout ce qui était autour de nous les avait, à ce qu'il semble, abattus sous son influence. Je les grondai doucement de leur chagrin, en leur affirmant que je n'avais jamais dormi avec plus de tranquillité, et je m'informai ensuite de ma fille aînée, qui n'était pas avec eux. Ils m'apprirent que son malaise et sa

fatigue de la veille avaient augmenté sa fièvre, et qu'on avait jugé qu'il valait mieux ne pas l'amener. Mon premier soin fut d'envoyer mon fils retenir une chambre ou deux pour y loger la famille, aussi près de la prison qu'il serait possible d'en trouver. Il obéit; mais il ne put trouver qu'une seule pièce, qu'il loua à bas prix pour sa mère et ses sœurs, le geôlier ayant l'humanité de consentir à ce que lui et ses deux petits frères couchassent dans la prison avec moi. On leur prépara donc, dans un coin de la chambre, un lit qui me parut être tout ce qu'il fallait. Je désirai cependant savoir d'abord si mes jeunes enfants voudraient bien coucher en un lieu qui avait semblé les effrayer en entrant.

« Eh bien! mes bons enfants, m'écriai-je, comment trouvez-vous votre lit? J'espère que vous n'avez pas peur de coucher dans cette chambre, toute sombre qu'elle paraisse ?

— Non, papa, dit Dick; je n'ai peur de coucher nulle part où vous êtes.

— Et moi, dit Bill, qui n'avait encore que quatre ans, j'aime mieux tous les endroits où est mon papa. »

J'assignai ensuite à chaque membre de la famille ce qu'il avait à faire. Ma fille reçut pour instruction particulière de veiller à la santé affaiblie de sa sœur; ma femme devait s'occuper de moi; mes petits garçons auraient à me faire la lecture. « Et quant à vous, mon fils, continuai-je, c'est du labeur de vos mains que nous devons tous attendre notre subsistance. Votre salaire d'homme de peine suffira pleinement, avec la sobriété convenable, à nous entretenir tous, et même confortablement. Voilà que tu es âgé de seize ans, mon fils; tu as de la force, et elle t'a été donnée dans un but bien utile : elle doit sauver de la faim vos parents et votre famille sans ressources; préparez-vous donc aujourd'hui même à chercher de l'ouvrage pour demain, et rapportez chaque soir pour notre entretien l'argent que vous gagnerez. »

Lui ayant ainsi donné ses instructions et ayant réglé tout

le reste, je descendis à la prison commune, où je pouvais jouir de plus d'air et d'espace. Mais je n'y étais pas depuis longtemps que les blasphèmes, l'obscénité et la brutalité qui m'assaillaient de tous côtés me chassèrent dans ma chambre. J'y restai pendant quelque temps, réfléchissant à l'étrange infatuation de ces misérables qui, voyant le genre humain tout entier en guerre ouverte contre eux, travaillaient encore à se faire pour l'avenir un formidable ennemi.

Leur endurcissement excitait ma compassion la plus profonde et effaçait de mon esprit mon propre mal. Il me parut même que c'était un devoir qui m'incombait que d'essayer de les ramener. Je résolus donc de redescendre encore, et, en dépit de leur mépris, de leur donner des conseils et de les vaincre par la persévérance. M'étant rendu au milieu d'eux, je fis part de mon dessein à M. Jenkinson, qui en rit de bon cœur, mais qui le communiqua aux autres. La proposition fut reçue avec la plus grande gaieté, car elle promettait de fournir un nouveau fonds d'amusement à des gens qui n'avaient pour s'égayer d'autres ressources que celles qu'on peut tirer de la moquerie et de la débauche.

Je leur lus une partie du service d'une voix haute et simple, et je vis que mon auditoire s'en divertissait sans réserve. D'obscènes murmures, des gémissements de contrition ironiques, des clignements d'yeux, des accès de toux, tour à tour excitaient les rires. Je continuai néanmoins à lire avec ma solennité naturelle, sentant que ce que je faisais en améliorerait peut-être quelques-uns, sans pouvoir d'aucun d'eux recevoir la moindre souillure.

Après la lecture, j'entamai une exhortation calculée au début plutôt pour les amuser que pour les condamner. J'ai déjà fait observer que leur bien était le seul motif qui pût m'engager à agir ainsi, que j'étais leur compagnon de prison, et que maintenant prêcher ne me rapportait plus rien. J'étais affligé, leur disais-je, de les entendre parler d'une façon si impie, parce

qu'ils n'y gagnaient rien et qu'ils pouvaient y perdre beaucoup. « Soyez-en sûrs, en effet, mes amis, m'écriai-je — car vous êtes mes amis, quoique le monde puisse renier votre amitié, — quand même vous prononceriez douze mille jurons en un jour, cela ne mettrait pas un sou dans votre bourse. Que signifie-t-il donc de faire à tout moment appel au diable et de courtiser son amitié, puisque vous voyez qu'il vous traite si indignement ? Il ne vous a rien donné ici-bas, vous le voyez, qu'une bouche pleine de jurons et un ventre vide, et, d'après les meilleurs renseignements que j'ai de lui, il ne vous donnera rien de bon plus tard.

« Si nous sommes maltraités dans nos relations avec un homme, nous nous adressons naturellement ailleurs. Ne vaudrait-il donc pas la peine d'essayer seulement comment vous trouveriez le traitement d'un autre maître, qui, du moins, nous donne de belles promesses pour nous faire venir à lui ? Assurément, mes amis, de toutes les stupidités du monde celui-là doit avoir la plus grande qui, après avoir dévalisé une maison, court demander protection aux agents de police. Et pourtant, en quoi êtes-vous plus sages ? Vous êtes tous à chercher un appui auprès de quelqu'un qui vous a trahis déjà, à vous adresser à un être plus malicieux qu'aucun de tous les agents de police ; car ceux-ci se contentent de vous attirer dans le piège et de vous perdre; mais lui attire et perd, et, ce qui est pire que tout, c'est qu'il ne vous lâchera pas quand le bourreau aura fini. »

Lorsque j'eus conclu, je reçus les compliments de mon auditoire ; quelques-uns vinrent me serrer la main, jurant que j'étais un très honnête garçon et qu'ils désiraient faire plus ample connaissance. Je leur promis conséquemment de reprendre ma harangue le lendemain, et je conçus réellement quelque espoir d'opérer une réforme. J'avais toujours eu pour opinion, en effet, qu'il n'est pas d'homme qui ait passé l'heure de l'amendement, tous les cœurs étant accessibles

aux traits de la réprimande si seulement l'archer sait viser



juste où il faut.

Lorsque j'eus ainsi satisfait mon désir, je retournai à ma chambre, où ma femme préparait un frugal repas. Cependant M. Jenkinson pria qu'on lui permît d'ajouter son dîner au nôtre, et de jouir — comme il fut assez bon pour le dire en termes exprès — du plaisir de ma conversation. Il n'avait pas encore vu les membres de ma famille, car ils venaient à

ma chambre par une porte donnant sur l'étroit corridor décrit plus haut, et évitaient ainsi la prison commune. Aussi, à la première rencontre, Jenkinson ne parut pas peu frappé de la beauté de ma plus jeune fille, que son air pensif contribuait encore à rehausser, et mes petits garçons ne passèrent pas non plus inaperçus.

« Hélas ! docteur, s'écria-t-il, ces enfants sont trop bons et trop beaux pour un endroit comme celui-ci !

— Eh ! monsieur Jenkinson, répliquai-je, grâce au ciel, mes enfants ont une éducation morale passable, et s'ils sont bons, le reste importe peu.

— J'imagine, monsieur, reprit mon compagnon de prison, que cela doit vous donner une grande consolation d'avoir cette petite famille autour de vous ?

— Une consolation, monsieur Jenkinson ! répondis-je. Oui, c'est vraiment une consolation, et je ne voudrais pas être privé d'eux pour tout au monde, car d'un cachot ils peuvent faire un palais. Il n'y a qu'une manière en cette vie d'atteindre mon bonheur, ce serait de leur faire du mal.

— Je crains alors, monsieur, s'écria-t-il, d'être en quelque façon coupable ; car je crois que je vois ici — il regardait mon fils Moïse — quelqu'un à qui j'ai fait du mal, et dont je désire le pardon. »

Mon fils se rappela immédiatement sa voix et ses traits quoiqu'il l'eût vu auparavant déguisé, et, lui prenant la main, il lui pardonna en souriant. « Cependant, ajouta-t-il, je ne peux m'empêcher de vous demander ce que vous avez pu voir dans ma figure, pour croire que je ferais une bonne cible à duperies.

— Mon cher monsieur, répondit l'autre, ce n'est pas votre figure, ce sont vos bas blancs et le ruban noir de vos cheveux qui m'ont tenté. Mais, sans rabaisser votre intelligence, j'en ai dupé de plus sages que vous, de mon temps ; et pourtant,

malgré tous mes tours, les sots ont fini par être trop nombreux pour moi.

— Je suppose, s'écria mon fils, que le récit d'une vie comme la vôtre doit être extrêmement instructif et amusant.

— Ni l'un ni l'autre, répondit M. Jenkinson. Les écrits qui ne dépeignent que les supercheries et les vices du genre humain entravent notre réussite en augmentant nos soupçons dans la vie. Le voyageur qui se défie de chaque personne qu'il rencontre et tourne le dos à l'aspect de tout homme qui a l'air d'un voleur arrive rarement à temps à la fin de son voyage.

« Vraiment je crois, par ma propre expérience, qu'il n'y a pas d'individu plus idiot sous le soleil qu'un homme habile. On me trouvait rusé dès ma petite enfance. Je n'avais que sept ans, que les dames déclaraient que j'étais un petit homme accompli; à quatorze ans, je connaissais le monde, je portais mon chapeau sur l'oreille et j'aimais les dames; à vingt, bien que je fusse parfaitement honnête, tout le monde me croyait si rusé que personne ne voulait se fier à moi. C'est ainsi qu'à la fin je fus obligé de devenir un aigre-fin pour ma défense personnelle, et que j'ai toujours vécu depuis, la tête toute gonflée et agitée de plans pour faire des dupes, et le cœur palpitant de la crainte d'être découvert. Je riais souvent de votre honnête et simple voisin, Flamborough, et d'une façon ou de l'autre je le filoutais généralement une fois par année. Eh bien, l'honnête homme n'en a pas moins continué à marcher sans méfiance et est devenu riche, tandis que moi, je continuais à être malin et rusé, et que j'étais pauvre sans le soulagement d'être honnête. Mais, ajouta-t-il, faites-moi connaître votre cas et ce qui vous a amené ici ; peut-être, tout en n'ayant pas l'adresse d'éviter la prison moi-même, pourrai-je en tirer mes amis. »

Pour satisfaire à sa curiosité, je lui appris toute la suite d'accidents et de fautes qui m'avaient plongé dans mes

ennuis présents, et ma complète impuissance à me libérer.

Après avoir écouté mon histoire et être resté silencieux quelques minutes, il se frappa le front comme s'il avait trouvé quelque chose d'important, et prit congé en disant qu'il allait voir ce qu'on pouvait faire.

CHAPITRE XXVII

Continuation du même sujet.



Le lendemain matin, je fis part à ma femme et à mes enfants du plan que j'avais formé pour la réforme des prisonniers ; ils l'accueillirent avec une unanime désapprobation, en alléguant son impossibilité et son inconvenance. Ils ajoutaient que mes efforts ne contribueraient en rien à leur amendement, mais jetteraient probablement du déshonneur sur ma profession.

« Excusez-moi, répliquai-je. Ces gens, tout déchus qu'ils sont, sont encore des hommes, et c'est là un excellent titre à mon affection. Les bons conseils repoussés reviennent enrichir le cœur de celui qui les donne ; et quand même l'instruction que je leur communique ne les amenderait pas, elle m'amendera, moi, certainement. Si ces misérables, mes enfants, étaient des princes, il y en aurait des milliers tout prêts à leur offrir leur ministère ; mais, à mon avis, le cœur enfoui dans une prison est aussi précieux que celui qui siège sur un trône. Oui, mes trésors, si je peux les amender, je le ferai : peut-être ne me mépriseront-ils pas tous. Peut-être pourrai-je en arracher un du gouffre, et ce sera une grande conquête, car y a-t-il sur terre chose aussi précieuse que l'âme de l'homme? »

En disant ces mots, je les laissai, et je descendis à la prison commune, où je trouvai les détenus fort en gaieté, attendant mon arrivée, et ayant préparé chacun quelque bonne farce de prison à jouer au docteur. Ainsi, au moment où j'allai commencer, l'un d'eux tira, comme par accident, ma perruque de travers et me demanda pardon. Un second, qui se tenait à quelque distance, eut le talent de lancer entre ses dents un jet de salive qui tomba en pluie sur mon livre. Un troisième criait *Amen* d'un ton affecté qui amusait grandement les autres. Un quatrième avait furtivement enlevé mes lunettes de ma poche. Mais il y en eut un dont la farce leur fit à tous plus de plaisir que tout le reste : ayant remarqué la manière dont j'avais disposé mes livres sur la table devant moi, il en retira un très adroitement et mit à la place un volume de plaisanteries obscènes qui lui appartenait. Cependant je n'accordai aucune attention à tout ce que ce groupe malfaisant de petites créatures pouvait faire, mais je poursuivis, sentant parfaitement que ce qu'il y avait de ridicule dans ma tentative n'exciterait l'hilarité que la première ou la seconde fois, tandis que ce qu'il y avait de sérieux serait

durable. Mon dessein réussit, et, en moins de six jours, quelques-uns étaient pénitents et tous attentifs.

Ce fut alors que je m'applaudis de ma persévérance et de mon ardeur, pour avoir ainsi donné de la sensibilité à des misérables dénués de tout sentiment moral. Je me mis à songer à leur être utile aussi dans l'ordre temporel, en rendant leur situation un peu plus confortable. Jusque-là, leur temps se partageait entre la disette et les excès, les orgies tumultueuses et les plaintes amères. Toutes leurs occupations consistaient à se quereller les uns les autres, à jouer au *cribbage*[1], et à tailler des fouloirs à tabac. Cette dernière espèce d'industrie oiseuse me suggéra l'idée de mettre ceux qui voudraient travailler à tailler des formes pour les fabricants de tabac et les cordonniers. Le bois convenable était acheté par une souscription générale, et, une fois fabriqué, vendu par mes soins; de sorte que chacun gagnait quelque chose tous les jours, une bagatelle sans doute, mais assez pour son entretien.

Je ne m'arrêtai pas là : j'établis des amendes pour punir l'immoralité, et des récompenses pour le travail extraordinaire. Ainsi, en moins d'une quinzaine, je les avais formés en quelque chose de sociable et d'humain, et j'eus le plaisir de me regarder comme un législateur qui aurait ramené les hommes, de leur férocité native, à l'amitié et à l'obéissance.

Et il serait grandement à désirer que le pouvoir législatif voulût ainsi diriger la loi vers la réforme plutôt que vers la sévérité, qu'il parût convaincu que l'œuvre d'extirper les crimes ne s'accomplit pas en rendant les châtiments familiers, mais en les faisant formidables. Alors, au lieu de nos prisons actuelles, qui prennent les hommes coupables ou les rendent

1. Sorte de jeu de cartes où celui qui a la main a le droit de prendre des cartes dans le jeu de son adversaire (*to crib*, enlever, chiper).

tels, qui enferment des misérables pour avoir commis un crime, et les renvoient, s'ils en sortent vivants, propres à en commettre des milliers, nous verrions, comme dans d'autres pays de l'Europe, des lieux de pénitence et de solitude, où les accusés seraient entourés de personnes capables de leur



inspirer du repentir s'ils sont coupables, ou de nouveaux motifs de vertu s'ils sont innocents. C'est là, et non en augmentant les châtiments, le moyen d'amender un état ; je ne puis même m'empêcher de mettre en question la validité de ce droit assumé par les sociétés humaines de punir de la peine capitale des fautes d'une nature légère. Dans le cas de meurtre, le droit est évident, car c'est notre devoir à nous tous,

en vertu de la loi de défense personnelle, de retrancher l'homme qui a prouvé qu'il ne respectait pas la vie d'autrui. Contre ceux-là la nature tout entière se lève en armes ; mais il n'en est pas ainsi vis-à-vis de celui qui vole mon bien. La loi naturelle ne me donne aucun droit de prendre sa vie, car, pour elle, le cheval qu'il vole est autant sa propriété que la mienne. Si, donc, j'ai un droit quelconque, ce doit être en vertu d'un contrat fait entre nous, et stipulant que celui qui privera l'autre de son cheval mourra. Mais c'est là un contrat sans valeur, car nul homme n'a le droit de faire marché de sa vie, non plus que de la supprimer, puisqu'elle ne lui appartient pas. Et d'ailleurs le contrat est inégal et serait annulé même dans une cour d'équité moderne, car il emporte une grande pénalité pour un avantage insignifiant, puisqu'il est bien préférable que deux hommes vivent plutôt qu'un seul monte à cheval. Or un contrat qui est sans valeur entre deux hommes l'est également entre cent, ou entre cent mille ; car, de même que dix millions de cercles ne pourront jamais faire un carré, de même les voix réunies de millions de personnes ne sauraient prêter le moindre fondement à ce qui est faux. C'est ainsi que la raison parle, et la nature laissée à elle-même dit la même chose. Les sauvages, qui sont dirigés par la loi naturelle seule, sont très respectueux de la vie les uns des autres ; ils répandent rarement le sang autrement que par représailles d'une première cruauté.

Nos ancêtres saxons, tout féroces qu'ils étaient à la guerre, n'avaient que peu d'exécutions en temps de paix ; et, dans tous les gouvernements primitifs qui portent encore, fortement marquée, l'empreinte de la nature, presque aucun crime n'est tenu pour capital.

C'est parmi les citoyens d'un état de civilisation raffinée que les lois pénales, lesquelles sont entre les mains des riches, pèsent sur les pauvres. Les gouvernements, à mesure qu'ils vieillissent, semblent prendre l'humeur morose du grand âge;

et, comme si nos biens nous devenaient plus chers à mesure qu'ils s'accroissent, comme si, plus notre opulence est énorme, plus nos craintes s'étendaient, toutes nos possessions sont chaque jour encloses comme d'une palissade de nouveaux édits et entourées de gibets pour épouvanter tous les envahisseurs.

Je ne saurais dire si c'est à cause du nombre de nos lois pénales ou à cause de la licence de notre population que ce pays offre plus de condamnés en un an que la moitié des États de l'Europe pris ensemble. Peut-être est-ce dû aux deux causes, car elles s'engendrent mutuellement l'une l'autre. Lorsque, par des lois pénales sans discernement, une nation voit le même châtiment attaché à des degrés de culpabilité divers, le peuple, n'apercevant pas de distinction dans les peines, est conduit à perdre tout sentiment de distinction dans le crime, et c'est cette distinction qui est le boulevard de toute moralité : ainsi la multitude des lois produit des vices nouveaux, et les vices nouveaux appellent de nouvelles rigueurs.

Il serait à désirer que le pouvoir, au lieu d'imaginer de nouvelles lois pour punir le vice, au lieu de tirer avec dureté les cordes de la société jusqu'à ce qu'une convulsion vienne les faire se rompre, au lieu de retrancher de son sein comme inutiles des misérables avant d'avoir essayé leur utilité, au lieu de transformer la correction en vengeance, il serait à désirer que nous missions à l'épreuve les moyens préventifs de gouvernement, et que nous fissions de la loi le protecteur, mais non le tyran du peuple. Nous verrions alors que des créatures, dont nous regardions les âmes comme des scories, n'ont manqué que de la main de l'affineur ; nous verrions alors que des créatures, aujourd'hui attachées à de longs tourments pour éviter au luxe de ressentir un moment d'angoisse, pourraient, si on les traitait comme il convient, servir à donner du nerf à l'État dans les temps de danger ; que, de même que

leurs visages, leurs cœurs aussi sont semblables aux nôtres ; qu'il y a peu d'esprits si avilis que la persévérance ne puisse amender ; qu'il n'est pas besoin de la mort pour faire qu'un homme ait vu son dernier crime, et que le sang ne sert guère à cimenter notre sécurité.

CHAPITRE XXVIII

Le bonheur et le malheur dans cette vie dépendent de la prudence plutôt que de la vertu, car le ciel regarde les maux ou les félicités terrestres comme des choses purement insignifiantes en soi et indignes de ses soins dans leur répartition.



DÉJA quinze jours s'étaient écoulés depuis mon arrestation; mais, depuis mon arrivée, je n'avais pas eu la visite de ma chère Olivia, et il me tardait grandement de la voir. Je fis part de mon désir à ma femme, et le matin suivant la pauvre fille entra dans ma chambre, appuyée au bras de sa sœur. Le changement que je vis dans sa physionomie fut un coup pour

moi. Les grâces sans nombre qui y faisaient naguère leur séjour en avaient fui, et la main de la mort semblait avoir modelé tous ses traits pour m'alarmer. Ses tempes étaient creusées, la peau de son front tendue, et une fatale pâleur siégeait sur sa joue.

« Je suis bien aise de te voir, ma chérie, m'écriai-je. Mais pourquoi cet abattement, Livy? J'espère, mon amour, que vous avez trop de considération pour moi pour laisser le chagrin miner ainsi une vie que je prise autant que la mienne. Du courage, enfant, et nous pourrons encore voir des jours plus heureux.

— Vous avez toujours été bon pour moi, monsieur, répliqua-t-elle, et la pensée que je n'aurai jamais l'occasion de partager ce bonheur que vous promettez ajoute à ma peine. Le bonheur, je le crains, ne m'est plus destiné ici-bas, et j'ai hâte d'être loin d'un lieu où je n'ai trouvé que le malheur. En vérité, monsieur, je voudrais que vous fissiez votre soumission à M. Thornhill; cela pourrait, jusqu'à un certain point, l'induire à la pitié envers vous, et cela me donnerait quelque soulagement en mourant

— Jamais, enfant, jamais on ne m'amènera à reconnaître ma fille pour une prostituée; car, si le monde regarde votre faute avec mépris, qu'il m'appartienne du moins de la considérer comme une marque de simplicité crédule, et non comme un crime. Ma chérie, je ne suis nullement malheureux en ce lieu, quelque lugubre qu'il paraisse, et soyez sûre que tant que vous continuerez à vivre pour ma joie, lui n'aura jamais mon consentement de vous faire plus misérable en en épousant une autre. »

Après le départ de ma fille, mon compagnon de prison, qui était présent à cette entrevue, me fit avec assez de bon sens des remontrances sur mon obstination à refuser une soumission qui promettait de me donner la liberté. Il me fit remarquer que le reste de ma famille ne devait pas être

sacrifié à la paix d'une seule enfant, et de la seule qui m'eût offensé. « D'ailleurs, ajouta-t-il, je ne sais pas s'il est juste de mettre ainsi obstacle à l'union de l'homme et de la femme, comme vous le faites à présent, en refusant de consentir à une alliance que vous ne pouvez pas empêcher, mais que vous pouvez rendre malheureuse.

— Monsieur, répliquai-je, vous ne connaissez pas l'homme qui nous opprime. Je sens parfaitement qu'aucune soumission de ma part ne pourrait me procurer la liberté, même pour une heure. On me dit que, précisément dans cette chambre-ci, un de ses débiteurs, pas plus tard que l'année dernière, est mort de besoin. Mais quand ma soumission et mon approbation pourraient me transférer d'ici dans le plus beau des appartements qu'il possède, je n'accorderais ni l'une ni l'autre, car quelque chose me dit à l'oreille que ce serait sanctionner un adultère. Tant que ma fille vivra, aucun mariage qu'il puisse contracter ne sera jamais légal à mes yeux. Si elle m'était enlevée, je serais, il est vrai, le plus vil des hommes d'essayer, par ressentiment personnel, de séparer ceux qui désirent s'unir. Non, tout scélérat qu'il est, je voudrais alors qu'il fût marié, pour prévenir les conséquences de ses futures débauches. Mais aujourd'hui, ne serais-je pas le plus cruel de tous les pères de signer un instrument qui doit mettre mon enfant au tombeau, dans le seul but d'éviter la prison moi-même, et ainsi, pour échapper à une douleur, de briser sous mille autres le cœur de mon enfant? »

Il reconnut la justesse de cette réponse, mais il ne put s'empêcher de faire observer qu'il craignait que la vie de ma fille ne fût déjà trop attaquée pour me tenir prisonnier longtemps. « Toutefois, continua-t-il, quoique vous refusiez de vous soumettre au neveu, j'espère que vous n'avez rien à objecter à mettre votre cas devant l'oncle, qui a la plus haute réputation du royaume pour tout ce qui est juste et bon. Je vous conseillerais de lui envoyer une lettre par la poste, l'in-

formant de tous les mauvais traitements de son neveu, et je gage ma vie qu'en trois jours vous aurez une réponse. » Je le remerciai de l'idée, et immédiatement je me mis en devoir de l'exécuter. Mais je manquais de papier, et malheureusement tout notre argent avait été dépensé ce matin-là en provisions. Néanmoins, il m'en fournit.

Les trois jours suivants, je fus dans l'anxiété de savoir quel accueil ma lettre avait bien pu recevoir; mais en même temps j'étais fréquemment sollicité par ma femme de me soumettre à toutes les conditions plutôt que de rester ici, et à chaque heure on me répétait des détails sur le déclin de la santé de ma fille. Le troisième et le quatrième jour arrivèrent, mais je ne recevais point de réponse à ma lettre : les plaintes d'un étranger contre un neveu favori n'avaient aucune chance de succès, de sorte que ces espérances s'évanouirent bientôt comme toutes les précédentes. Mon esprit, toutefois, se soutenait encore, bien que l'emprisonnement et le mauvais air commençassent à altérer visiblement ma santé, et que mon bras qui avait souffert de l'incendie devînt de plus en plus malade. Cependant mes enfants se tenaient assis autour de moi, et tandis que j'étais étendu sur ma paille, ils me faisaient tour à tour la lecture ou écoutaient mes conseils en pleurant. Mais la santé de ma fille déclinait plus vite que la mienne; chaque nouvelle qui me venait d'elle contribuait à accroître mes appréhensions et ma peine. Le matin du cinquième jour, après avoir écrit la lettre envoyée à sir William Thornhill, je fus effrayé d'apprendre qu'elle avait perdu l'usage de la parole. Ce fut alors que la prison me fut véritablement douloureuse; mon âme s'élançait de sa geôle vers le chevet de mon enfant pour l'encourager, pour l'affermir, pour recevoir ses derniers vœux et enseigner à son âme le chemin du ciel! D'autres renseignements arrivèrent. Elle était expirante, et moi j'étais privé de la pauvre consolation de pleurer à ses côtés. Mon compagnon de prison, un

moment après, vint m'apporter la dernière nouvelle. Il me recommandait d'être patient. Elle était morte ! — Le lende-



main matin, il revint et me trouva avec mes deux petits garçons, maintenant ma seule compagnie, qui mettaient en œuvre tous leurs innocents efforts pour me consoler. Ils me priaient

de les laisser me faire la lecture et me demandaient de ne pas pleurer, parce que j'étais maintenant trop vieux pour verser des larmes. « Et ma sœur n'est-elle pas un ange maintenant, papa? s'écriait le plus âgé. Et alors, pourquoi vous chagrinez-vous pour elle? Je voudrais bien être un ange, hors de ce lieu qui me fait peur, si mon papa était avec moi. — Oui, ajoutait mon mignon le plus jeune, le ciel, où est ma sœur, est un lieu plus beau que celui-ci et où il n'y a rien que de bonnes gens, tandis que les gens d'ici sont très méchants. »

M. Jenkinson interrompit cet innocent babil en faisant remarquer que maintenant que ma fille n'était plus, je devais songer sérieusement au reste de ma famille et essayer de conserver ma propre existence, qui déclinait chaque jour par le manque des choses nécessaires et d'un air sain. Il ajouta qu'il m'incombait maintenant de sacrifier tout orgueil ou tout ressentiment personnel au bien-être de ceux qui comptaient sur moi pour vivre et que j'étais dorénavant obligé, et par la raison et par la justice, de me réconcilier avec mon seigneur.

« Le ciel soit loué ! répliquai-je. Il ne me reste aucun orgueil aujourd'hui. Je haïrais mon propre cœur si j'y voyais caché de l'orgueil ou du ressentiment. Au contraire, puisque mon oppresseur a jadis été mon paroissien, j'espère un jour lui présenter une âme sans souillure devant le tribunal éternel. Non, monsieur, je n'ai pas de ressentiment maintenant, et bien qu'il m'ait pris ce que je considérais comme plus cher que tous ses trésors, bien qu'il m'ait tordu le cœur, — car je suis malade presque à en perdre le sentiment, bien malade, mon compagnon, — jamais cependant cela ne m'inspirera le désir de la vengeance. Je suis maintenant disposé à approuver ce mariage, et si cette soumission peut lui faire plaisir, qu'il sache que si je lui ai fait quelque injure, j'en ai du regret. »

M. Jenkinson prit une plume et de l'encre et écrivit ma soumission à peu près telle que je l'ai exprimée, et je la signai

de mon nom. Mon fils reçut mission de porter la lettre à M. Thornhill, qui était alors à son château, à la campagne. Il y alla, et six heures après il revint avec une réponse verbale. Il avait eu quelque difficulté, dit-il, à réussir à voir son seigneur, les domestiques étant insolents et soupçonneux ; mais il l'avait vu par hasard, au moment où il sortait pour quelque affaire relative aux préparatifs de son mariage qui devait avoir lieu dans trois jours. Il continua son récit en nous disant qu'il s'était avancé de la plus humble manière et avait remis la lettre, et que M. Thornhill, après l'avoir lue, avait déclaré que toute soumission venait aujourd'hui trop tard et était inutile, qu'il avait appris notre démarche auprès de son oncle, laquelle avait trouvé le mépris qu'elle méritait, et que, quant au reste, toute demande, à l'avenir, devait être adressée à son avoué et non à lui. Il fit remarquer, toutefois, que, comme il avait une très bonne opinion de la discrétion des deux jeunes demoiselles, elles auraient été sans doute les intercesseurs les mieux agréés.

« Eh bien ! monsieur, dis-je à mon compagnon de prison, vous découvrez maintenant le caractère de l'homme qui m'opprime. Il sait être à la fois facétieux et cruel. Mais qu'il me traite comme il voudra, je serai bientôt libre, en dépit de tous ses verrous pour me retenir. Je me dirige vers un séjour qui paraît plus brillant à mesure que je m'en approche. Cette attente me relève dans mes afflictions, et si je laisse derrière moi une famille d'orphelins sans appui, peut-être se trouvera-t-il quelque ami qui les aidera pour l'amour de leur pauvre père, et quelques-uns les soulageront aussi peut-être pour l'amour de leur père qui est au ciel. »

Comme je parlais, ma femme, que je n'avais pas encore vue de la journée, apparut, l'air terrifié, faisant des efforts pour parler sans pouvoir y parvenir. « Pourquoi, mon amour, m'écriai-je, pourquoi vouloir ainsi accroître mon affliction par la vôtre ? Eh quoi ! si nulle soumission ne peut ramener

notre rigoureux maître, s'il m'a condamné à périr en ce lieu de misère, et si nous avons perdu une enfant bien-aimée, vous trouverez encore de la consolation dans vos autres enfants lorsque je ne serai plus. — En effet, reprit-elle, nous avons perdu une enfant bien-aimée. Ma Sophia, ma plus chérie, est partie, arrachée de nos bras, enlevée par des ruffians !

— Comment, madame ! s'écria mon compagnon de prison, miss Sophia enlevée par des scélérats ! C'est impossible, en vérité. »

Elle ne put répondre que par un regard fixe et un flot de larmes. Mais la femme d'un des prisonniers, qui était présente et qui était entrée avec elle, nous fit un récit plus clair : elle nous apprit que, pendant que ma femme, ma fille et elle se promenaient ensemble sur la grande route à une petite distance du village, une chaise de poste attelée de deux chevaux était arrivée près d'eux et s'était aussitôt arrêtée. Alors, un homme bien vêtu, mais qui n'était pas M. Thornhill, en était descendu, avait saisi ma fille par la taille, et, la poussant de force dans la voiture, avait ordonné au postillon de rouler, de sorte qu'ils avaient été hors de vue en un moment.

« Maintenant, m'écriai-je, la mesure de mes infortunes est comble, et il n'est au pouvoir de rien sur terre de me frapper d'un autre coup. Quoi ! pas une de laissée ! Ne pas m'en laisser une ! Le monstre ! Je portais cette enfant dans mon cœur ! Elle avait la beauté d'un ange et presque la sagesse d'un ange aussi ! Mais soutenez cette pauvre femme ; ne la laissez pas tomber... Ne pas m'en laisser une !

— Hélas ! mon mari, dit ma femme, vous paraissez avoir besoin d'appui plus encore que moi. Nos malheurs sont grands ; mais je saurais supporter celui-ci et d'autres encore, si seulement je vous voyais tranquille. Ils peuvent me prendre mes enfants, et le monde tout entier, si seulement ils me laissent mon mari ! »

Mon fils, qui était là, s'efforça de modérer notre chagrin ;

il nous suppliait de prendre courage, car il espérait que nous pouvions encore avoir lieu d'être reconnaissants ici-bas. « Mon fils, m'écriai-je, regardez le monde autour de vous, et voyez s'il y a aucun bonheur de reste pour moi maintenant. Tout rayon de consolation n'est-il pas éteint pour nous? Ce n'est plus qu'au delà du tombeau que peuvent briller nos espérances! — Mon cher père, répondit-il, j'espère qu'il y a encore quelque chose qui vous donnera une minute de satisfaction, car j'ai une lettre de mon frère George. — Quoi de nouveau pour lui, enfant? interrompis-je. Connaît-il notre misère? J'espère qu'on a épargné à mon garçon jusqu'à la plus petite part de tout ce que souffre sa misérable famille! — Oui, monsieur, reprit-il. Il est parfaitement gai, content et heureux. Sa lettre n'apporte rien que de bonnes nouvelles ; il est le favori de son colonel, qui promet de lui faire avoir la première lieutenance qui deviendra vacante!

« Et êtes-vous sûr de tout cela? s'écria ma femme. Êtes-vous sûr que rien de mal n'est arrivé à mon garçon? — Rien du tout, en vérité, madame, répondit mon fils; vous verrez la lettre, qui vous fera le plus grand plaisir; et si quelque chose peut vous procurer de la consolation, je suis sûr que cela le fera. — Mais êtes-vous sûr, insista-t-elle encore, que la lettre est bien de lui, et qu'il est réellement si heureux? — Oui, madame, répliqua-t-il, elle est certainement de lui, et il sera un jour l'honneur et le soutien de notre famille. — Alors je remercie la Providence, cria-t-elle, de ce que ma dernière lettre n'ait pas été à son adresse. Oui, mon ami, continua-t-elle en se tournant vers moi, je confesserai maintenant que, si la main du ciel s'est douloureusement appesantie sur nous en d'autres circonstances, elle nous a été cette fois favorable. Par la dernière lettre que j'ai écrite à mon fils, lettre écrite dans l'amertume de la colère, je lui demandais, au prix de la bénédiction de sa mère et s'il avait le cœur d'un homme, de faire en sorte que justice fût faite à son père et à sa sœur,

et de venger notre cause. Mais grâces soient rendues à celui qui dirige toutes choses! elle n'est pas parvenue à son adresse, et je suis en repos. — Femme, m'écriai-je, tu as agi très mal, et en un autre temps mes reproches auraient pu être plus sévères. Oh! à quel effroyable abîme tu as échappé, un abîme qui vous aurait engloutis tous les deux, toi et lui, dans une ruine sans fin. La Providence, en vérité, a été ici plus bienfaisante pour nous que nous ne le sommes pour nous-mêmes. Elle a conservé ce fils pour être le père et le protecteur de nos enfants, quand je serai parti. Que je me plaignais injustement d'être dépouillé de toute consolation, puisque j'apprends qu'il est heureux et ignorant de nos peines! Qu'il reste toujours comme en réserve pour soutenir sa mère dans son veuvage et pour protéger ses frères et ses sœurs! Mais quelles sœurs a-t-il qui lui restent? Il n'a plus de sœurs maintenant; elles sont toutes parties; on me les a dérobées, et c'en est fait de moi. — Père, interrompit mon fils, je vous prie de me permettre de lire cette lettre; je sais qu'elle vous fera plaisir. » Et, ayant reçu ma permission, il lut ce qui suit :

« Honoré Monsieur,

« J'ai distrait mon imagination pour quelques instants des plaisirs qui m'entourent pour les fixer sur des objets plus plaisants encore, le cher petit foyer domestique. Mon esprit se représente ce groupe innocent écoutant avec grande attention chacune de ces lignes. C'est avec délices que je vois ces visages qui n'ont jamais senti la main flétrissante de l'ambition ou de la misère! Mais quel que soit votre bonheur à la maison, je suis sûr qu'il sera encore accru quand vous apprendrez que je suis parfaitement content de ma position, et de toute manière heureux ici.

« Notre régiment a reçu contre-ordre et ne doit pas quitter le royaume; le colonel, qui fait profession d'être mon

ami, me mène avec lui dans toutes les maisons où il a des relations, et, après ma première visite, je me trouve généralement reçu avec un redoublement d'égards quand je la renouvelle. J'ai dansé la nuit dernière avec lady G***, et si j'étais



capable d'oublier vous savez qui, je pourrais peut-être réussir. Mais c'est ma destinée de me rappeler toujours les autres, tandis que je suis moi-même oublié de la plupart de mes amis absents, et dans ce nombre je crains, monsieur, de devoir vous placer ; car j'ai longtemps attendu le plaisir d'une lettre de la maison, mais inutilement. Olivia et Sophia avaient aussi

promis de m'écrire, mais elles semblent m'avoir oublié. Dites-leur qu'elles sont deux franches petites friponnes, et que je suis en ce moment dans la plus violente colère contre elles ; et cependant, je ne sais comment, bien que je veuille tempêter un peu, mon cœur ne répond qu'à de plus tendres émotions. Dites-leur donc, monsieur, qu'après tout je les aime de grande affection, et soyez assuré que je reste toujours

« Votre fils soumis. »

« Dans toutes nos misères, m'écriai-je, quelles grâces n'avons-nous pas à rendre de ce qu'un membre de notre famille soit exempt, du moins, de ce que nous souffrons! Que le ciel soit son gardien, et qu'il conserve ainsi mon garçon heureux pour être le soutien de sa mère veuve et le père de ces deux petits, qui font tout le patrimoine que j'aie maintenant à lui léguer! Puisse-t-il préserver leur innocence des tentations du besoin, et être leur guide dans les sentiers de l'honneur! »

J'avais à peine dit ces mots qu'un bruit qui ressemblait à du tumulte parut venir de la prison au-dessous. Il s'éteignit bientôt après, et l'on entendit un cliquetis de fers le long du corridor qui conduisait à ma chambre. Le gardien de la prison entra, tenant un homme tout sanglant, blessé et chargé des plus lourdes chaînes. Je tournai des regards compatissants sur le misérable à mesure qu'il approchait; mais ils se changèrent en regards d'horreur lorsque je vis que c'était mon propre fils. « Mon George! mon George! Est-ce toi que je vois ainsi? Blessé! enchaîné! Est-ce là ton bonheur? Est-ce là l'état dans lequel vous me revenez? Oh! puisse cette vue briser ici mon cœur et me faire mourir! — Où est votre force d'âme, monsieur? répondit mon fils d'une voix intrépide. Je dois souffrir; ma vie est condamnée, qu'ils la prennent donc! »

J'essayai de contenir mon émotion pendant quelques minutes en silence, mais je pensai mourir de l'effort. « O mon garçon, mon cœur pleure de te voir ainsi, et je ne peux

pas, je ne peux pas l'empêcher. Dans le moment où je te croyais heureux et où je priais pour ta préservation, te revoir ainsi! Enchaîné! blessé! Et encore la mort des jeunes est un bonheur. Mais moi, je suis vieux, un vieil homme tout à fait, et j'ai dû vivre pour voir un tel jour! Voir mes enfants tomber tous avant le temps autour de moi, pendant que je reste, survivant misérable, au milieu des ruines! Puissent toutes les malédictions qui ont jamais écrasé une âme s'abattre lourdes sur le meurtrier de mes enfants! Puisse-t-il vivre comme moi, pour voir !...

— Arrête, père, reprit mon fils, ou je rougirais pour toi! Comment, monsieur, oublieux de votre âge, de votre mission sacrée, pouvez-vous ainsi vous arroger la justice du ciel, et lancer en haut ces malédictions qui ne tarderont pas à redescendre sur votre tête grise, pour l'écraser et la détruire! Non, monsieur; que ce soit votre souci maintenant de me préparer à la mort infamante que je dois bientôt souffrir, de m'armer d'espérance et de résolution, et de me donner la force de boire cette amertume qui doit bientôt être mon partage.

— Mon enfant, vous ne devez pas mourir. Je suis sûr qu'aucune faute de ta part ne peut mériter un si affreux châtiment. Jamais mon George n'a pu être coupable d'un crime tel que ses aïeux aient honte de lui.

— Mon crime, monsieur, répondit mon fils, est, je le crains, un crime impardonnable. Quand j'ai reçu de la maison la lettre de ma mère, je suis venu sur-le-champ, résolu à punir le larron de notre honneur, et je lui envoyai l'ordre de me rencontrer sur le terrain; au lieu d'y répondre en personne, il dépêcha quatre de ses domestiques pour se saisir de moi. Je dus blesser mortellement, je le crains, le premier qui m'attaqua; mais les autres me firent prisonnier. Le lâche est décidé à mettre la loi à exécution contre moi; les preuves sont indéniables : j'ai envoyé un cartel, et comme j'ai le premier transgressé le statut, je ne vois pas d'espoir de pardon. Mais

vous m'avez souvent charmé par vos leçons sur la force d'âme ; faites maintenant, monsieur, que je les retrouve dans l'exemple que vous me donnerez.

— Et aussi les retrouverez-vous, mon fils. Je suis maintenant élevé au-dessus de ce monde et de toutes les joies qu'il peut donner. De ce moment, j'arrache de mon cœur tous les liens qui le retenaient à la terre, et je me mets en mesure de nous préparer l'un et l'autre pour l'éternité. Oui, mon fils, je montrerai la voie, et mon âme guidera la vôtre dans le voyage, car nous prendrons notre essor ensemble. Je vois maintenant et je suis convaincu que vous ne pouvez attendre aucun pardon ici-bas, et je ne peux que vous exhorter à le chercher à ce plus grand des tribunaux où nous aurons bientôt tous les deux à répondre. Mais ne soyons pas avare dans notre exhortation ; que tous nos compagnons de prison en aient leur part. Bon geôlier, qu'il leur soit permis de se tenir ici pendant que je vais essayer de les rendre meilleurs. » En disant ces mots, je fis un effort pour me lever de mon lit de paille, mais la force me manqua et je ne pus que m'appuyer contre le mur. Les prisonniers s'assemblèrent suivant mon invitation, car ils aimaient à entendre mes conseils. Mon fils et sa mère me soutenaient de chaque côté ; je regardai et vis qu'il ne manquait personne. Alors je leur adressai l'exhortation qui suit.

CHAPITRE XXIX

Égalité de traitement de la part de la Providence démontrée vis-à-vis des heureux et des malheureux ici-bas. De la nature du plaisir et de la peine il ressort que les misérables doivent recevoir la compensation de leurs souffrances dans la vie future.



Mes amis, mes enfants, et compagnons de souffrance, lorsque je réfléchis à la répartition du bien et du mal ici-bas, je trouve qu'il a beaucoup été donné à l'homme pour jouir, mais encore plus pour souffrir. Quand même nous passerions en revue le monde entier, nous ne trouverions pas un seul homme assez heureux pour qu'il ne lui reste rien à désirer; mais nous en voyons journellement des milliers qui nous

montrent par leur suicide qu'il ne leur reste rien à espérer. Dans cette vie, donc, il apparaît que nous ne saurions être entièrement satisfaits, mais que cependant nous pouvons être absolument misérables.

« Pourquoi l'homme doit ainsi sentir la douleur, pourquoi notre misère est chose nécessaire à la formation de la félicité universelle; pourquoi, lorsque tous les autres systèmes sont rendus parfaits par la perfection de leurs parties subordonnées, le grand système exige pour sa perfection des parties qui non seulement ne sont pas subordonnées aux autres, mais qui sont en elles-mêmes imparfaites? Ce sont là des questions qui ne pourront jamais être expliquées et qui seraient inutiles si on les savait. Sur ce sujet, la Providence a jugé bon d'éluder notre curiosité, se contentant de nous accorder des motifs de consolation.

« Dans cette situation, l'homme a invoqué le secours amical de la philosophie, et le ciel, voyant l'inhabileté de celle-ci à le consoler, lui a donné l'aide de la religion. Les consolations de la philosophie sont très propres à distraire, mais elles sont souvent fallacieuses. Elle nous dit que la vie est remplie de bonnes choses si seulement nous en voulons jouir, et d'un autre côté, que, si nous avons inévitablement des misères ici-bas, la vie est courte et qu'elles seront bientôt passées. Ainsi ces consolations se détruisent mutuellement; car si la vie est un lieu de bien-être, sa brièveté doit être un malheur, et si elle est longue, nos maux sont prolongés. C'est pourquoi la philosophie est faible; mais la religion réconforte sur un ton plus élevé. L'homme est ici, nous dit-elle, pour disposer son esprit et le préparer à un autre séjour. Lorsque l'homme bon quitte le corps et est tout entier un esprit glorieux, il trouve qu'il s'est fait ici-bas un ciel de félicité; tandis que le misérable qui a été déformé et souillé par ses vices se sépare de son corps avec terreur et voit qu'il a anticipé la vengeance du ciel. C'est donc à la religion qu'il

faut se tenir dans toutes les circonstances de la vie comme à notre consolateur le plus véritable ; car si nous sommes heureux déjà, c'est un plaisir de penser que nous pouvons rendre ce bonheur sans fin ; et si nous sommes misérables, il est très consolant de penser qu'il y a un lieu de repos. Ainsi aux hommes fortunés la religion présente une continuation de bénédictions, et aux misérables un changement qui les tire de peine.

« Mais, bien que la religion soit très bienfaisante pour tous les hommes, elle promet des récompenses particulières aux malheureux ; les malades, ceux qui sont nus, ceux qui sont sans foyer, ceux dont le fardeau est lourd, les prisonniers, sont l'objet des plus fréquentes promesses dans notre sainte loi. L'auteur de notre religion fait surtout profession d'être l'ami des misérables, et, au contraire des faux amis de ce monde, il accorde toutes ses caresses aux abandonnés. Les étourdis ont blâmé cela comme une partialité, comme une préférence qu'aucun mérite ne justifie. Mais ils n'ont jamais réfléchi qu'il n'est pas au pouvoir du ciel lui-même de faire que l'offre d'une félicité incessante soit un don aussi grand pour les heureux que pour les misérables. Pour les premiers, l'éternité n'est qu'une simple bénédiction, puisqu'elle ne fait à tout le plus qu'augmenter ce qu'ils possèdent déjà. Pour les seconds, c'est un double avantage ; car elle diminue leurs peines ici-bas et elle les récompense plus tard par la félicité céleste.

« Mais la Providence est encore à un autre point de vue plus tendre aux pauvres qu'aux riches ; car, faisant ainsi la vie après la mort plus désirable, elle en adoucit le passage. Les misérables sont depuis longtemps familiers avec tous les aspects de l'horreur. L'homme de douleur se couche tranquillement, sans biens à regretter, et peu d'attaches seulement retardent son départ ; il ne sent que l'angoisse de la nature dans la séparation finale, et celle-ci n'est en aucune façon

plus grande que celles sous lesquelles il a plié déjà; car, après un certain degré de souffrance, à chaque nouvelle brèche que la mort ouvre dans la constitution de l'homme, la nature oppose charitablement l'insensibilité.

« Ainsi la Providence a donné aux misérables deux avantages sur les heureux dans cette vie : une plus grande félicité en mourant, et dans le ciel toute cette supériorité de bonheur qui naît du contraste de la jouissance avec la peine. Et cette supériorité, mes amis, n'est pas un petit avantage : elle semble être une des joies du pauvre dans la parabole; car, bien qu'il fût déjà dans le paradis et sentît tous les ravissements que peut donner ce séjour, on mentionne cependant, comme un surcroît à ce bonheur, qu'il avait été jadis misérable, et que maintenant il était consolé; qu'il avait su ce que c'était que d'être malheureux, et que maintenant il sentait ce que c'est que d'être heureux.

« Ainsi, mes amis, vous voyez que la religion fait ce que la philosophie ne saurait jamais faire : elle montre l'égalité de traitement de la part du ciel vis-à-vis des heureux et des malheureux, et ramène toutes les jouissances humaines à peu près au même niveau. Elle donne aux riches et aux pauvres le même bonheur dans la vie future, et des espérances égales pour y aspirer; mais si les riches ont l'avantage de jouir des plaisirs ici-bas, les pauvres ont la satisfaction infinie de savoir ce que c'est que d'avoir jadis été misérables, lorsqu'ils sont couronnés d'une félicité sans terme désormais; et, quand même on appellerait cela un avantage léger, comme il est éternel, il doit compenser par sa durée ce que le bonheur temporel des grands a eu de plus en intensité.

« Telles sont donc les consolations que les misérables ont spécialement pour eux, et par lesquelles ils sont au-dessus du reste du genre humain; à d'autres égards, ils sont au-dessous. Ceux qui veulent connaître les misères des pauvres doivent voir leur vie et la supporter. Déclamer sur les avan-

tages matériels dont ils jouissent, c'est simplement répéter ce que personne ne croit ni ne pratique. Les hommes qui ont les choses nécessaires à l'existence ne sont pas pauvres, et ceux à



qui elles manquent ne peuvent pas ne pas être misérables. Oui, mes amis, nous ne pouvons pas ne pas être misérables. il n'est point de vains efforts de l'imagination qui puissent calmer les besoins de la nature, changer en un air élastique et doux les humides vapeurs d'une prison, ou apaiser les sanglots d'un cœur brisé. Que, de sa couche moelleuse, le philo-

sophe nous dise que nous pouvons résister à tout cela ! Hélas ! l'effort par lequel nous y résistons est encore la souffrance la plus grande. La mort est peu de chose, et tout homme peut la supporter; mais les tourments sont épouvantables, et c'est là ce que nul ne sait endurer.

« Pour nous, donc, mes amis, les promesses de bonheur dans le ciel devraient nous être particulièrement chères ; car si notre récompense n'est que dans cette vie seulement, alors nous sommes vraiment de tous les hommes les plus misérables. Lorsque je regarde autour de moi ces sombres murailles faites pour nous terrifier aussi bien que pour nous enfermer, cette lumière qui ne sert qu'à montrer les horreurs du lieu, ces fers que la tyrannie a imposés et que le crime a rendus nécessaires; lorsque j'examine ces visages émaciés et que j'entends ces gémissements, ô mes amis, quel glorieux troc le ciel ne serait-il pas pour tout cela ! S'envoler à travers des régions illimitées comme l'air, se chauffer au soleil de l'éternelle béatitude, chanter et chanter encore des hymnes de louanges sans fin, n'avoir point de maître pour nous menacer ou nous outrager, mais la face même de la suprême Bonté pour toujours devant les yeux ! Quand je songe à ces choses, la mort devient la messagère des plus joyeuses nouvelles; quand je songe à ces choses, sa flèche la plus aiguë devient le bâton où je m'appuie; quand je songe à ces choses, quoi dans la vie qui vaille qu'on le possède ? quand je songe à ces choses, quoi qui ne mérite d'être dédaigneusement rejeté ? Les rois, dans leurs palais, devraient soupirer après de tels avantages; mais nous, humiliés comme nous le sommes, nous devrions nous élancer ardemment vers eux.

« Et toutes ces choses sont-elles pour être à nous ? A nous elles seront à coup sûr, si seulement nous voulons essayer de les atteindre; et, ce qui est un encouragement, bien des tentations nous sont interdites qui retarderaient notre poursuite. Essayons seulement de les atteindre, et elles seront certaine-

ment à nous ; et, ce qui est encore un encouragement, elles le seront même bientôt, car si nous jetons un regard en arrière sur la vie passée, elle ne paraît que comme un bien court intervalle; quoi que nous pensions du reste de la vie, on la trouvera de moindre durée encore. A mesure que nous devenons plus vieux, les jours semblent devenir plus courts, et notre intimité avec le temps amoindrit toujours le sentiment que nous avons de son passage. Prenons donc courage maintenant, car bientôt nous serons au bout de notre voyage; nous déposerons bientôt le lourd fardeau dont le ciel nous a chargés. Si la mort, seule amie des misérables, se rit quelque temps du voyageur fatigué en se faisant voir à lui et en fuyant à ses yeux comme l'horizon, le temps n'en viendra pas moins, certainement et promptement, où les grands superbes du monde ne nous fouleront plus contre terre sous leurs pieds, où nous penserons avec plaisir à nos souffrances ici-bas, où nous serons entourés de tous nos amis et de ceux qui ont mérité notre amitié, où notre béatitude sera ineffable et, pour couronner tout, sans fin. »



CHAPITRE XXX

Un avenir meilleur commence à paraître. — Restons inébranlables, et la fortune à la fin changera en notre faveur.



LORSQUE j'eus ainsi terminé et que mon auditoire se fut retiré, mon geôlier, qui était un des plus humains de sa profession, tout en exprimant l'espoir que je ne serais pas mécontent, car ce qu'il faisait n'était que son devoir, déclara qu'il devait absolument transférer mon fils dans une cellule plus sûre ; mais il aurait la permission de venir me voir tous les matins. Je le remerciai de sa clémence, et, serrant la main de mon garçon, je lui dis adieu,

en lui recommandant de se souvenir du grand devoir qu'il avait devant lui.

Je me recouchai, et un de mes petits garçons était à mon chevet, en train de lire, lorsque M. Jenkinson entra m'informer qu'on avait des nouvelles de ma fille; une personne l'avait vue il y avait environ deux heures en compagnie d'un gentleman étranger; ils s'étaient arrêtés à un village voisin pour se rafraîchir, et ils semblaient revenir vers la ville. Il m'avait à peine communiqué cette nouvelle, que le geôlier survint avec un air d'empressement et de plaisir, et m'apprit que ma fille était retrouvée. Moïse entra en courant un moment après, criant que sa sœur Sophia était en bas et montait avec notre vieil ami M. Burchell.

Au moment où il racontait sa nouvelle, ma bien-aimée fille entra, et, l'air presque égaré par la joie, accourut m'embrasser dans un transport d'affection. Sa mère, de son côté, témoignait de son bonheur par ses larmes et son silence. « Voici, papa, s'écria ma charmante enfant, voici l'homme courageux à qui je dois ma délivrance; c'est à l'intrépidité de ce gentleman que je suis redevable de mon bonheur et de ma sûreté. » Un baiser de M. Burchell, dont le plaisir semblait encore plus grand que le sien, interrompit ce qu'elle allait ajouter.

« Ah! monsieur Burchell, m'écriai-je, c'est dans une misérable demeure que vous nous trouvez aujourd'hui, et nous voilà maintenant bien différents de ce que vous nous avez vus la dernière fois. Vous avez toujours été notre ami; nous avons découvert depuis longtemps nos erreurs à votre égard, et nous nous sommes repentis de notre injustice. Après l'indigne traitement que vous avez reçu de moi, j'ai presque honte de vous regarder en face. Cependant j'espère que vous me pardonnerez, car j'ai été trompé par un misérable, vil et sans générosité, qui, sous le masque de l'amitié, m'a déshonoré.

— Il est impossible, répondit M. Burchell, que je vous pardonne, car vous n'avez jamais mérité mon ressentiment.

J'ai vu en partie votre illusion à l'époque, et comme il était hors de mon pouvoir de l'arrêter, je n'ai pu qu'en prendre pitié.

« J'ai toujours pensé que vous aviez un noble esprit ; aujourd'hui, je vois qu'il en est ainsi réellement. Mais dis-moi, chère enfant, comment as-tu été secourue, et qui étaient les ruffians qui t'enlevaient ?

— En vérité, monsieur, répondit-elle, quant au scélérat qui m'enlevait, je ne le connais pas encore. Car, pendant que nous nous promenions, maman et moi, il arriva derrière nous, et avant que j'eusse eu le temps de crier au secours, il me poussa de force dans la chaise de poste, et en un instant les chevaux partirent. Je rencontrai plusieurs personnes sur la route, à qui je criai pour demander assistance; mais elles n'écoutèrent pas mes supplications. En même temps, le coquin usait de tous les moyens pour m'empêcher de crier : il flattait et menaçait tour à tour, il jurait que, si je gardais le silence, il n'avait aucune mauvaise intention. Cependant j'avais déchiré le store qu'il avait baissé, et voilà que j'aperçois à quelque distance votre vieil ami, M. Burchell, marchant comme à l'ordinaire de son pas rapide, avec le grand bâton à propos duquel nous nous moquions tant de lui. Dès que nous fûmes à portée de son oreille, je l'appelai par son nom et invoquai son aide. Je répétai mon cri plusieurs fois, et alors, d'une voix très haute, il ordonna au postillon d'arrêter ; mais le garçon n'y prit pas garde et continua d'aller plus vite encore. Je pensais que M. Burchell ne pourrait jamais nous rattraper, quand, en moins d'une minute, je le vis arriver en courant à côté des chevaux et d'un seul coup renverser le postillon à terre. Lorsqu'il fut tombé, les chevaux s'arrêtèrent bientôt d'eux-mêmes, et le ruffian, descendant de voiture avec des jurons et des menaces, tira son épée et lui ordonna de se retirer s'il ne voulait jouer sa vie ; mais M. Burchell s'élança, brisa l'épée en morceaux et le poursuivit pendant près d'un quart de mille ; il parvint pourtant à s'échapper. J'étais alors

descendue moi-même, prête à aider mon libérateur ; mais il revint bientôt triomphant vers moi. Le postillon, qui avait repris ses sens, était sur le point de se sauver aussi ; mais M. Burchell lui ordonna d'une façon menaçante de remonter et de retourner à la ville. Voyant qu'il était impossible de résister, il obéit à contre-cœur, bien que la blessure qu'il avait reçue semblât être, à moi, du moins, dangereuse. Pendant le retour, il se plaignait constamment, tant qu'à la fin il excita la compassion de M. Burchell, qui, à ma prière, le changea pour un autre à une auberge, où nous nous arrêtâmes dans le trajet.

— Sois donc la bienvenue, mon enfant, m'écriai-je, et toi, son vaillant libérateur, le bienvenu mille fois. Bien que nous n'ayons qu'une table misérable, nos cœurs sont prêts à vous recevoir. Et maintenant, monsieur Burchell, puisque vous avez sauvé ma fille, si vous pensez que c'est une récompense, elle est à vous ; si vous pouvez descendre jusqu'à une alliance avec une famille aussi pauvre que la mienne, prenez-la, obtenez son consentement, car je sais que vous avez son cœur, et vous avez aussi le mien. Et laissez-moi vous dire, monsieur, que ce n'est pas un petit trésor que je vous donne. On a vanté sa beauté, il est vrai, mais ce n'est pas ce que je veux dire ; je vous donne un trésor, qui est son cœur.

— Mais je suppose, s'écria M. Burchell, que vous êtes au courant de ma situation et de l'incapacité où je suis de lui faire l'existence qu'elle mérite ?

— Si votre objection présente, répliquai-je, est faite pour éluder mon offre, je la retire ; mais je ne connais aucun homme aussi digne de mériter ma fille que vous ; si je pouvais la donner à mille et que mille me la demandassent, mon honnête et brave Burchell serait encore le choix de mon cœur. »

A tout ceci son silence seul sembla donner un refus mortifiant, et, sans la moindre réponse à mon offre, il demanda s'il ne pourrait avoir des rafraîchissements de l'auberge voi-

sine. On lui répondit affirmativement ; il ordonna alors d'envoyer le meilleur dîner qui pourrait se faire en peu de temps. Il commanda aussi une douzaine de bouteilles du meil-



leur vin et quelques cordiaux pour moi, ajoutant avec un sourire qu'il voulait se lancer un peu pour une fois; et, quoique dans une prison, il affirmait qu'il n'avait jamais été mieux disposé à la gaieté. Le garçon fit bientôt son apparition avec les préparatifs du dîner ; le geôlier, qui se montrait d'une remarquable assiduité, nous prêta une table; le vin fut disposé en ordre, et l'on apporta deux plats très bien préparés.

Ma fille n'avait pas encore appris la triste position de son

frère, et nous étions tous désireux de ne pas gâter son plaisir par ce récit. Mais c'était en vain que je m'efforçais de paraître joyeux; la situation de mon infortuné fils me revenait toujours au milieu de tous mes efforts pour me contraindre; de sorte qu'à la fin je fus obligé de troubler notre réjouissance en racontant ses malheurs et en témoignant le désir qu'on lui permît de partager avec nous ce court moment de satisfaction. Lorsque mes convives se furent remis de la consternation produite par mes paroles, je demandai aussi qu'on admît mon compagnon de prison, M. Jenkinson, et le geôlier accorda ma requête avec un air de soumission inaccoutumé. Le cliquetis des fers de mon fils ne se fit pas plus tôt entendre le long du corridor, que sa sœur courut impatiemment à sa rencontre; pendant ce temps, M. Burchell me demandait si le nom de mon fils était George; je répondis affirmativement, et il continua à garder le silence. Dès que mon garçon entra dans la chambre, je m'aperçus qu'il regardait M. Burchell avec un air d'étonnement et de respect. « Allons! mon fils, m'écriai-je; quoique nous soyons tombés bien bas, il a cependant plu à la Providence d'accorder quelque relâche à nos douleurs. Ta sœur nous est rendue, et voici son libérateur; c'est à cet homme courageux que je dois d'avoir encore une fille. Donne-lui, mon garçon, la main de l'amitié; il mérite notre plus chaude reconnaissance. »

Mon fils, pendant tout ce temps, semblait ne pas prendre garde à ce que je disais et restait immobile à une distance respectueuse. « Mon frère chéri, s'écria sa sœur, pourquoi ne remerciez-vous pas mon bon libérateur? Les braves doivent s'aimer les uns les autres. »

Il continuait à rester dans le silence et l'étonnement; enfin notre hôte, s'apercevant qu'il était reconnu, donna à son visage toute sa dignité naturelle et pria mon fils d'avancer. Jamais je n'avais rien vu encore de si vraiment majestueux que l'air qu'il prit en cette occasion. Le plus grand spectacle

de l'univers, dit certain philosophe, est celui d'un homme juste luttant contre l'adversité ; il y en a pourtant un plus grand encore, c'est celui de l'homme juste qui vient à l'adversité pour la soulager. Lorsqu'il eut regardé quelque temps mon fils d'un air imposant : « Je vois encore, dit-il, enfant étourdi, que le même crime.... » Mais il fut interrompu par un des aides du geôlier qui venait nous informer qu'une personne de distinction, arrivée en ville avec un équipage et plusieurs serviteurs, envoyait ses respects au gentleman qui était avec nous, et demandait à savoir à quel moment il jugerait bon d'admettre sa visite. « Dites à cet homme, s'écria notre hôte, d'attendre que j'aie le loisir de le recevoir. » Puis, se tournant vers mon fils : « Je vois encore, monsieur, reprit-il, que vous êtes coupable de la même faute pour laquelle vous avez jadis eu mon blâme, et pour laquelle la loi prépare maintenant ses plus justes châtiments. Vous vous imaginez peut-être que le mépris de votre propre vie vous donne le droit de prendre celle d'un autre ; mais où est, monsieur, la différence entre un duelliste qui hasarde une vie sans valeur et le meurtrier qui agit avec une sécurité plus grande ? Y a-t-il diminution dans la fraude du joueur, lorsqu'il allègue qu'il avait déposé son enjeu ?

— Hélas ! monsieur, m'écriai-je, qui que vous soyez, plaignez la pauvre créature égarée ; car ce qu'il a fait, il l'a fait pour obéir à une mère abusée, qui, dans l'amertume de son ressentiment, le mettait en demeure, au prix de sa bénédiction, de venger sa cause. Voici, monsieur, la lettre qui servira à vous convaincre de l'imprudence de la mère et à atténuer le crime du fils. »

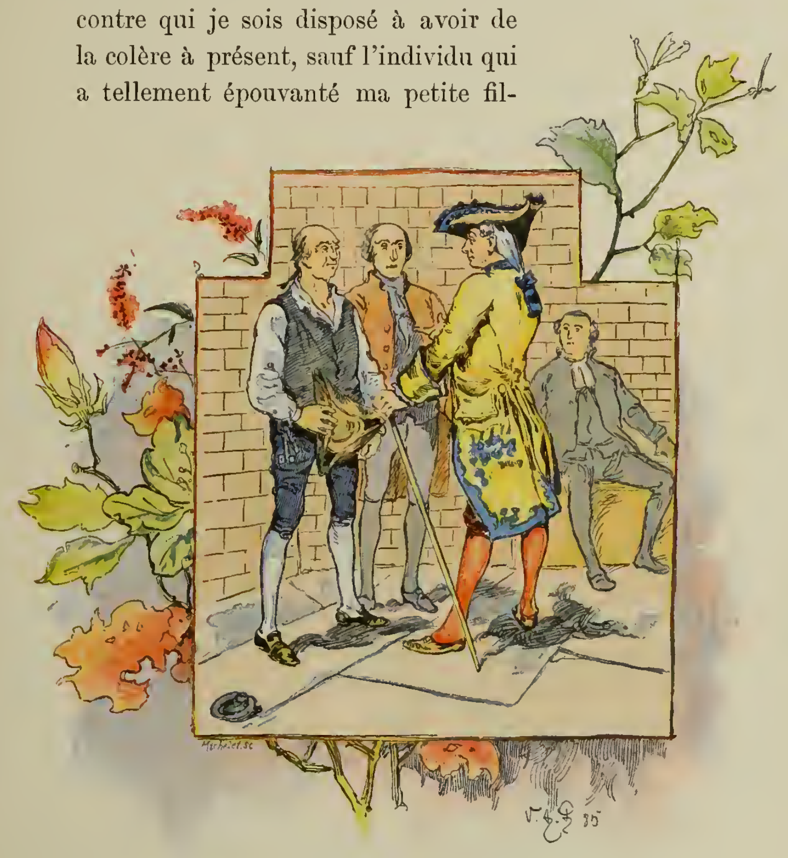
Il prit la lettre et la parcourut rapidement. « Ceci, reprit-il, bien que ce ne soit pas une complète excuse, amoindrit tellement sa faute que je suis disposé à lui pardonner. Et maintenant, monsieur, continua-t-il en prenant amicalement mon fils par la main, je vois que vous êtes surpris de me

trouver ici ; mais j'ai souvent visité des prisons en des occasions moins intéressantes. Je suis venu pour voir justice rendue à un digne homme pour qui j'ai la plus sincère estime. Je suis depuis longtemps le spectateur déguisé de la bonté de votre père. J'ai, dans sa petite demeure, joui d'un respect que ne souillait point la flatterie, et j'y ai reçu dans l'aimable simplicité de son foyer domestique le bonheur que les cours ne sauraient donner. Mon neveu a été informé de mon intention de venir ici, et je vois qu'il est arrivé. Ce serait faire tort à lui et à vous que de le condamner sans examen. S'il y a offense, il doit y avoir réparation ; et, je puis le dire sans me vanter, personne n'a jamais taxé d'injustice sir William Thornhill. »

Nous découvrions maintenant que le personnage que nous avions si longtemps reçu comme un compagnon amusant et sans conséquence n'était autre que le célèbre sir William Thornhill, dont personne, pour ainsi dire, n'ignorait les vertus et les singularités. Le pauvre M. Burchell était en réalité un homme de grande fortune et de puissant crédit, que les assemblées politiques écoutaient et applaudissaient, et dont la parole avait la confiance des partis ; un homme qui était l'ami de son pays, mais en restant fidèle à son roi. Ma pauvre femme, se rappelant son ancienne familiarité, paraissait trembler de confusion ; mais Sophia, qui, quelques moments auparavant, le croyait à elle, voyant maintenant la distance immense où le mettait sa fortune, était incapable de cacher ses larmes.

« Ah ! monsieur, s'écria ma femme, avec un visage consterné, comment sera-t-il possible que j'aie jamais votre pardon ? Le manque d'égards que je vous ai témoigné la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir dans notre maison, et les plaisanteries que j'ai audacieusement lancées, ces plaisanteries, monsieur, je le crains, ne pourront jamais m'être pardonnées.

— Ma chère bonne dame, répondit-il avec un sourire, si vous avez eu votre plaisanterie, j'ai eu ma réponse ; je laisserai à juger à toute la compagnie si la mienne n'était pas aussi bonne que la vôtre. A dire la vérité, je ne sais personne contre qui je sois disposé à avoir de la colère à présent, sauf l'individu qui a tellement épouvanté ma petite fil-



lette ici. Je n'ai même pas eu le temps d'examiner assez l'extérieur du coquin pour afficher son signalement. Pouvez-vous me dire, Sophia, ma chérie, si vous le reconnaîtriez?

— Vraiment, monsieur, répliqua-t-elle, je ne saurais l'affirmer ; cependant je me rappelle maintenant qu'il avait une

large marque au-dessus d'un des sourcils. — Je vous demande pardon, mademoiselle, interrompit Jenkinson, qui était présent; mais soyez assez bonne pour me dire si l'individu montrait ses propres cheveux rouges. — Oui, certes, dit Sophia. — Et Votre Honneur, continua-t-il en se tournant vers sir William, a-t-il observé la longueur de ses jambes? — Je ne saurais être sûr de leur longueur, s'écria le baronnet, mais je suis convaincu de leur vitesse; car il m'a laissé en arrière, chose que je croyais peu d'hommes capables de faire dans le royaume. — Avec la permission de Votre Honneur, s'écria Jenkinson, je connais l'homme. C'est certainement lui; le meilleur coureur de l'Angleterre : il a battu Pinwire, de Newcastle. Son nom est Timothy Baxter ; je le connais parfaitement, et aussi le lieu précis où il s'est retiré pour le moment. Si Votre Honneur veut ordonner à M. le geôlier de laisser deux de ses hommes venir avec moi, je m'engage à le produire devant vous dans une heure au plus. » Là-dessus on appela le geôlier, qui apparut immédiatement, et sir William lui demanda s'il le connaissait. — Oui, s'il plaît à Votre Honneur, répliqua le geôlier, je connais bien sir William Thornhill, et quiconque connaît quelque chose de lui désire en connaître davantage. — Eh bien, alors, dit le baronnet, ma demande est que vous permettiez à cet homme et à deux de vos aides d'aller s'acquitter d'un message par mon ordre, et comme je fais partie de la commission des juges de paix, je m'engage à vous garantir. — Votre promesse suffit, répliqua l'autre, et vous pouvez d'une minute à l'autre les envoyer à travers l'Angleterre partout où Votre Honneur le juge bon. »

En conséquence du consentement du geôlier, Jenkinson fut dépêché à la recherche de Timothy Baxter, pendant que nous nous amusions des amitiés de notre plus jeune garçon, Bill, qui venait d'entrer et qui grimpait au cou de sir William pour l'embrasser. Sa mère allait immédiatement châtier sa

familiarité, mais le digne homme l'en empêcha et prenant sur ses genoux l'enfant, tout en haillons qu'il était : « Eh quoi! Bill, mon fripon joufflu, s'écria-t-il, vous rappelez-vous votre vieil ami Burchell? Et vous, Dick, mon bon vieux camarade, êtes-vous ici? Vous verrez que je ne vous ai pas oubliés. » Ce disant, il leur donna à chacun un gros morceau de pain d'épices, que les pauvres diables mangèrent de grand appétit, car ils n'avaient eu ce matin-là qu'un déjeuner très succinct.

Nous nous mîmes alors à table : le dîner était presque froid. Mais auparavant, comme mon bras était toujours douloureux, sir William écrivit une ordonnance, car il avait étudié la médecine pour se distraire, et il était dans cet art d'une habileté au-dessus de la moyenne. On l'envoya à un apothicaire qui demeurait dans la localité ; mon bras fut pansé, et je sentis un soulagement presque immédiat. Nous fûmes servis à table par le geôlier lui-même, qui tenait à rendre à notre hôte tous les honneurs en son pouvoir. Nous n'avions pas encore tout à fait fini, lorsqu'on apporta un autre message de la part de son neveu, demandant la permission de paraître pour établir son innocence et son honneur. Le baronnet consentit à la requête et demanda qu'on introduisît M. Thornhill.

CHAPITRE XXXI

Anciens bienfaits inopinément payés avec usure.



ONSIEUR Thornhill fit son entrée muni du sourire qui ne le quittait presque jamais, et il allait embrasser son oncle ; mais celui-ci le repoussa d'un air de mépris. « Pas de caresses menteuses à présent, monsieur, s'écria le baronnet, le regard sévère. Le seul chemin de mon cœur est la route de l'honneur; mais ici je ne vois qu'un tissu compliqué de fausseté, de couardise et d'oppression. Comment se fait-il, monsieur, que ce pauvre homme, pour qui je sais que

vous professiez de l'amitié, soit traité si durement? Sa fille bassement séduite en récompense de son hospitalité, et lui jeté en prison, peut-être pour avoir ressenti l'outrage! Son fils aussi, que vous avez eu peur d'affronter en homme...

— Est-il possible, monsieur, interrompit son neveu, que mon oncle puisse reprocher comme un crime ce que ses instructions réitérées m'ont seules persuadé d'éviter?

— Votre reproche est juste, s'écria sir William. Vous avez, en cette circonstance, agi prudemment et bien, quoiqu'un peu différemment peut-être de ce qu'eût fait votre père. Mon frère était vraiment l'honneur même; mais toi... Oui, vous avez agi dans cette circonstance parfaitement bien, et j'y donne ma plus chaude approbation.

— Et j'espère, dit son neveu, que le reste de ma conduite ne se trouvera pas mériter la censure. Je me suis montré, monsieur, avec la fille de ce gentleman dans quelques lieux publics de divertissement; et ainsi, ce qui était légèreté, le scandale l'a nommé d'un nom plus fort, et l'on a prétendu que je l'avais débauchée. Je me suis présenté en personne à son père, voulant éclaircir la chose à sa satisfaction; mais il ne m'a reçu qu'avec des insultes et des injures. Quant au reste, pour ce qui est de son séjour ici, mon avoué et mon intendant pourront vous renseigner mieux que moi, car je leur abandonne entièrement l'administration des affaires. S'il a contracté des dettes, et qu'il ne veuille, ou même qu'il ne puisse pas les payer, c'est leur affaire de procéder de cette manière, et je ne vois ni dureté ni injustice à employer les moyens de recouvrement les plus légaux.

— S'il en est, dit sir William, comme vous l'avez déclaré, il n'y a rien d'impardonnable dans votre offense; et bien que votre conduite eût pu être plus généreuse en ne permettant pas que ce gentleman fût opprimé par la tyrannie des subalternes, elle a du moins été équitable.

— Il ne peut contredire un seul point, répliqua le squire.

Je le défie de le faire, et plusieurs de mes domestiques sont prêts à attester ce que je dis. Ainsi, monsieur, continua-t-il en voyant que je gardais le silence, car en fait je ne pouvais pas le contredire, ainsi, monsieur, mon innocence est bien établie ; mais, bien qu'à votre prière je sois prêt à pardonner à ce gentleman toutes les autres offenses, ses tentatives pour m'amoindrir dans votre estime excitent en moi un ressentiment que je ne puis maîtriser. Et ceci justement à l'heure où son fils se préparait effectivement à m'enlever la vie. C'est là, dis-je, un crime tel que je suis résolu à laisser la loi suivre son cours. J'ai ici le cartel qui m'a été envoyé et deux témoins pour le prouver ; un de mes domestiques a été blessé dangereusement, et, quand mon oncle lui-même m'en dissuaderait, ce que je sais qu'il ne fera pas, je ferai en sorte que justice publique soit faite et qu'il soit puni de ce qu'il a fait.

— Monstre! cria ma femme, n'as-tu pas eu assez de vengeance déjà, et faut-il que mon pauvre garçon ressente ta cruauté? J'espère que le bon sir William nous protègera, car mon fils est aussi innocent qu'un enfant ; je suis sûre qu'il l'est et qu'il n'a jamais fait de mal à personne.

— Madame, répliqua l'excellent homme, vos souhaits pour son salut ne sont pas plus grands que les miens ; mais je regrette de trouver son crime trop évident, et si mon neveu persiste... » Mais notre attention fut détournée à ce moment par l'apparition de Jenkinson et des deux aides du geôlier, qui entrèrent traînant un homme de haute taille, très bien mis, et répondant à la description déjà donnée du coquin qui avait enlevé ma fille. « Voici! cria Jenkinson en le tirant dans la chambre. Voici! nous l'avons ; et s'il y a jamais eu un candidat pour Tyburn[1], c'est celui-là. »

A l'instant où M. Thornhill aperçut le prisonnier et Jen-

1. Lieu où l'on pendait les criminels. Le Montfaucon de l'Angleterre.

kinson qui l'avait en garde, il sembla reculer d'effroi. Sa figure devint pâle de la conscience du crime accompli, et il aurait voulu disparaître ; mais Jenkinson, qui s'aperçut de son dessein, l'arrêta. « Quoi ! squire, s'écria-t-il, avez-vous honte de vos deux vieilles connaissances, Jenkinson et Baxter? C'est pourtant ainsi que tous les grands oublient leurs amis ; mais j'ai décidé que nous ne vous oublierions pas. Notre prisonnier, avec la permission de Votre Honneur, continua-t-il en se tournant vers sir William, a déjà confessé tout. C'est lui le gentleman qu'on dit avoir été si dangereusement blessé ; il déclare que c'est M. Thornhill qui l'a engagé dans cette affaire, qui lui a donné les vêtements qu'il porte maintenant pour avoir l'air d'un gentleman, et qui lui a fourni la chaise de poste. Le plan était formé entre eux qu'il enlèverait la jeune demoiselle en lieu sûr, et que là il la menacerait et la terrifierait ; mais M. Thornhill devait, sur ces entrefaites, arriver, comme par hasard, à son secours ; ils se seraient battus un moment, puis il aurait, lui, pris la fuite, et par là M. Thornhill aurait eu la meilleure occasion de gagner sa tendresse en jouant auprès d'elle le rôle de défenseur. »

Sir William se rappela cet habit comme ayant été fréquemment porté par son neveu ; tout le reste, le prisonnier lui-même le confirma dans un récit plus circonstancié, ajoutant pour conclure que M. Thornhill lui avait souvent déclaré qu'il aimait les deux sœurs à la fois.

« Cieux ! s'écria sir William, quelle vipère ai-je nourrie dans mon sein! Et lui qui semblait être si amateur de la justice publique ! Eh bien ! il l'aura. Assurez-vous de lui, monsieur le geôlier... Cependant arrêtez, je crains qu'il n'y ait pas de preuves légales pour le détenir. »

Alors M. Thornhill, avec la plus grande humilité, supplia de ne pas admettre deux aussi fieffés misérables comme preuves contre lui, mais d'interroger ses domestiques. — « Vos domestiques ! répliqua sir William. Misérable, ne les

appelez plus vôtres. Mais voyons, entendons ce que ces gens-là ont à dire. Faites entrer son sommelier. »

Lorsque le sommelier fut introduit, il s'aperçut bientôt, à



l'air de son ancien maître, que tout le pouvoir de celui-ci était désormais passé. « Dites-moi, demanda sévèrement sir William, avez-vous jamais vu ensemble votre maître et cet individu-là qui est revêtu de ses habits? — Oui, s'il plaît à Votre Honneur, s'écria le sommelier, mille fois ; c'était

l'homme qui lui amenait toujours ses dames. — Comment! interrompit le jeune M. Thornhill, dire ceci à ma face! — Oui, répliqua le sommelier, à la face de n'importe qui. Pour vous dire une vérité, maître Thornhill, je ne vous ai jamais ni aimé ni goûté, et je ne m'inquiète pas, à l'heure qu'il est, de vous dire ce que je pense. — Alors, s'écria Jenkinson, dites maintenant à Son Honneur si vous savez quelque chose de moi. — Je ne peux pas dire, répliqua le sommelier, que je sache rien de bien bon de vous. La nuit que la fille de ce gentleman a été amenée par tromperie dans notre maison, vous en étiez. — En vérité, s'écria sir William, je vois que vous produisez un excellent témoin pour prouver votre innocence. Souillure de l'humanité! t'associer à de tels misérables!... » Puis, continuant son interrogatoire : « Vous me dites, monsieur le sommelier, que c'est là la personne qui lui a amené la fille de ce vieux gentleman. — Non, s'il plaît à Votre Honneur, répliqua le sommelier, il ne la lui amena pas, car c'est le squire lui-même qui s'est chargé de cette affaire; mais il a amené le prêtre qui a fait semblant de les marier. — Ce n'est que trop vrai, s'écria Jenkinson; je ne puis le nier; c'est là l'emploi qui me fut assigné, et je le confesse, à ma confusion.

— Juste ciel! exclama le baronnet, comme chaque nouvelle découverte de son infamie m'épouvante! Tout son crime n'est maintenant que trop évident, et je vois que ses poursuites ont été dictées par la tyrannie, la lâcheté et la vengeance. A ma requête, monsieur le geôlier, mettez en liberté ce jeune officier, actuellement votre prisonnier, et reposez-vous sur moi pour les conséquences. Je fais mon affaire de présenter le cas sous son vrai jour à mon ami le magistrat auquel il a été commis. Mais où est l'infortunée demoiselle? Qu'elle paraisse pour se confronter avec ce misérable. J'ai hâte de savoir par quels artifices il l'a séduite. Priez-la d'entrer. Où est-elle?

— Ah! monsieur, dis-je; cette question me perce le cœur.

J'avais, il est vrai, jadis la bénédiction d'avoir une fille, mais ses malheurs... » — Une autre interruption m'empêcha ici de poursuivre, car une personne apparut ; et qui était-ce? Miss Arabella Wilmot elle-même, celle qui devait, le jour suivant, être mariée à M. Thornhill. Rien ne put égaler sa surprise en voyant sir William et son neveu là devant elle, car sa venue était toute fortuite. Il se trouva qu'elle et le vieux gentleman, son père, traversaient la ville en allant chez sa tante, qui avait voulu que ses noces avec M. Thornhill fussent célébrées chez elle. Ils s'étaient arrêtés pour se rafraîchir et étaient descendus à une auberge à l'autre extrémité de la ville. C'était là que, de la fenêtre, la jeune demoiselle avait remarqué par hasard un de mes petits garçons jouant dans la rue ; elle avait aussitôt envoyé un valet chercher l'enfant et avait appris de lui quelques détails sur nos infortunes ; mais elle ignorait encore que le jeune M. Thornhill en fût la cause. Bien que son père lui eût remontré à plusieurs reprises l'inconvenance de venir nous voir dans une prison, les remontrances étaient restées sans effet ; elle pria l'enfant de la conduire, ce qu'il fit ; et c'est ainsi qu'elle nous surprit dans une conjoncture si inattendue.

Mais je ne saurais continuer sans faire une réflexion sur ces rencontres accidentelles qui, bien qu'elles arrivent tous les jours, excitent rarement notre surprise, si ce n'est dans quelque extraordinaire occasion. A quelle circonstance fortuite ne devons-nous pas chaque plaisir et chaque agrément de nos existences? Combien d'accidents apparents ne doivent pas concourir avant que nous puissions être vêtus ou nourris! Il faut que le paysan soit disposé à travailler, que l'averse tombe, que le vent remplisse la voile du marchand ; sans quoi des multitudes manqueraient de leurs ressources accoutumées.

Nous restâmes tous en silence quelques instants, pendant que ma charmante élève — c'était le nom que j'étais

habitué à donner à cette jeune demoiselle — unissait dans ses regards la pitié et l'étonnement ; ce qui donnait à sa beauté de nouvelles perfections. « Vraiment, mon cher monsieur Thornhill, s'écria-t-elle en s'adressant au squire qu'elle supposait venir ici pour nous secourir et non pour nous opprimer, je vous sais un peu mauvais gré de venir ici sans moi et de ne m'avoir jamais informée de la situation d'une famille qui nous est si chère à tous deux. Vous savez que j'aurais autant de plaisir à contribuer au soulagement de mon révérend vieux maître ici présent que vous pouvez en avoir vous-même. Mais je vois que, comme votre oncle, vous prenez plaisir à faire le bien en secret.

— Il trouve plaisir à faire le bien ! s'écria sir William en l'interrompant. Non, ma chère enfant, ses plaisirs sont aussi vils que lui-même. Vous voyez en lui, mademoiselle, le scélérat le plus complet qui ait jamais déshonoré l'humanité. Un misérable, qui, après avoir trompé la fille de ce pauvre homme, après avoir comploté contre l'innocence de la sœur, a jeté le père en prison et le fils aîné dans les fers, parce que celui-ci avait le courage d'affronter le traître. Et permettez-moi, mademoiselle, de vous féliciter maintenant d'échapper aux embrassements d'un tel monstre.

— O bonté divine ! s'écria l'aimable fille. Que j'ai été déçue ! M. Thornhill m'a donné comme certain que le fils aîné de ce gentleman, le capitaine Primrose, était parti pour l'Amérique avec sa jeune épouse.

— Ma douce demoiselle, s'écria ma femme, il ne vous a dit que des faussetés. Mon fils George n'a jamais quitté le royaume ni n'a jamais été marié. Quoique vous l'ayez abandonné, il vous a toujours trop aimée pour penser à une autre, et je lui ai entendu dire qu'il mourrait garçon pour l'amour de vous. » Et elle continua à s'étendre sur la sincérité de la passion de son fils ; elle mit son duel avec M. Thornhill dans son vrai jour ; de là elle fit une rapide digression sur les

débauches du squire, sur ses prétendus mariages, et termina par le plus outrageant tableau de sa couardise.

« Ciel bon ! s'écria miss Wilmot ; que j'ai été près du bord de l'abîme ! Mais que mon plaisir est grand d'y avoir échappé ! Les mille faussetés que ce gentleman m'a dites ! Il a eu assez



d'art à la fin pour me persuader que ma promesse au seul homme que j'aie estimé ne me liait plus désormais, puisqu'il m'avait été infidèle. Par ses faussetés j'ai appris à détester celui qui était aussi brave que généreux ! »

Mais à ce moment mon fils était délivré des entraves de la justice, car l'homme qu'on supposait blessé venait d'être

reconnu pour un imposteur ; de même M. Jenkinson, qui avait joué le rôle de son valet de chambre, l'avait coiffé et lui avait fourni tout ce qui était nécessaire pour avoir l'air d'un homme comme il faut. George entra sur ces entrefaites, élégamment vêtu de son uniforme, et, sans vanité (car je suis au-dessus de cela), jamais plus beau garçon ne porta l'habit militaire. En entrant, il fit à miss Wilmot un modeste et respectueux salut, car il ignorait encore le changement que l'éloquence de sa mère avait opéré en sa faveur. Mais il n'y eut point de décorum pour arrêter l'impatience de sa rougissante maîtresse à se faire pardonner. Ses larmes, ses regards, tout contribuait à découvrir les réels sentiments de son cœur pour avoir oublié sa première promesse et pour s'être laissée abuser par un imposteur. Mon fils paraissait confondu de tant de condescendance et pouvait à peine croire que ce fût réel. « Assurément, mademoiselle, s'écria-t-il, ce n'est qu'une illusion ! Je ne peux jamais avoir mérité cela ! Être l'objet d'une telle bénédiction, c'est être trop heureux. — Non, monsieur, répliqua-t-elle ; j'ai été trompée, bassement trompée, autrement rien n'aurait pu me rendre infidèle à ma promesse. Vous connaissez mon amitié ; vous la connaissez depuis longtemps. Mais oubliez ce que j'ai fait, et, puisque vous avez eu mes premiers vœux de constance, vous en aurez maintenant le renouvellement : soyez assuré que si Arabella ne peut être à vous, elle ne sera jamais à un autre. — Et jamais à un autre ne serez-vous, s'écria sir William, si j'ai quelque influence sur votre père. »

Ce mot suffit à mon fils Moïse, qui aussitôt vola à l'auberge où le vieux gentleman était, pour l'informer dans tous les détails de ce qui s'était passé. Mais cependant le squire, reconnaissant qu'il était ruiné de toute part et voyant qu'il n'y avait plus désormais rien à espérer de la flatterie et de la dissimulation, conclut que le parti le plus sage pour lui était de se retourner et de faire face à ses accusateurs.

Mettant donc de côté toute honte, il se montra ouvertement le dangereux coquin qu'il était. « Je vois alors, s'écria-t-il, que je n'ai à attendre aucune justice ici; mais je suis résolu à me la faire rendre. Vous savez, monsieur — se tournant vers sir William, — que je ne suis plus un pauvre dépendant de vos faveurs. Je les méprise. Rien ne peut m'enlever la fortune de miss Wilmot, qui, j'en remercie les soins de son père, est assez considérable. Les articles du contrat et une obligation pour le montant de sa fortune sont signés et en sûreté entre mes mains. C'était sa fortune, et non sa personne, qui m'engageait à désirer cette union; en possession de l'une, prenne l'autre qui voudra. »

C'était là un coup alarmant; sir William sentit la justesse de ses prétentions, car il s'était employé lui-même à rédiger les articles du contrat. Alors miss Wilmot, voyant que sa fortune était irrémédiablement perdue, se tourna vers mon fils et lui demanda si la perte de ses biens pouvait diminuer sa valeur pour lui. « Si la fortune, dit-elle, est hors de mon pouvoir, du moins j'ai encore ma main à donner.

— Et c'est là, mademoiselle, s'écria son réel amant, c'est là vraiment tout ce que vous avez jamais eu à donner; tout, du moins, ce que j'ai jamais jugé digne d'être pris. Et je proteste aujourd'hui, mon Arabella, par tout ce qui est heureux au monde, que votre manque de fortune en ce moment accroît mon plaisir, puisqu'il sert à convaincre ma douce enfant de ma sincérité. »

M. Wilmot entrait à ce moment; il ne parut pas peu satisfait de ce que sa fille eût échappé à un tel danger, et il consentit volontiers à rompre le mariage. Mais quand il apprit que la fortune qu'une obligation assurait à M. Thornhill ne serait pas rendue, rien ne put surpasser son désappointement. Il voyait maintenant qu'il fallait que tout son argent allât enrichir quelqu'un qui n'avait pas de fortune à lui. Il pouvait se faire à l'idée qu'il fût une canaille; mais perdre l'équi-

valent de la fortune de sa fille, c'était un calice d'absinthe. Il resta quelques minutes absorbé dans les calculs les plus pénibles, lorsqu'enfin sir William essaya de diminuer son angoisse. « Je dois confesser, monsieur, s'écria-t-il, que votre désappointement actuel ne me déplaît pas tout à fait. Votre passion immodérée pour la richesse est aujourd'hui punie justement. Mais si cette jeune fille ne peut pas être riche, elle a encore une aisance suffisante pour satisfaire. Vous voyez ici un honnête jeune soldat qui est disposé à la prendre sans fortune; ils s'aiment depuis longtemps tous les deux, et, par l'amitié que je porte à son père, je ne manquerai pas de m'intéresser à son avancement. Laissez donc cette ambition qui vous déçoit, et acceptez une fois ce bonheur qui vous prie de le recevoir.

— Sir William, répliqua le vieux gentleman, soyez sûr que je n'ai jamais encore forcé ses inclinations, et que je ne le ferai pas maintenant. Si elle aime toujours ce jeune gentleman, qu'elle l'épouse; j'y consens de tout mon cœur. Il y a encore, grâce au ciel, un peu de fortune de reste, et votre promesse y ajoute quelque chose. Que seulement mon vieil ami ici présent (c'était moi qu'il voulait dire) me donne promesse de mettre 6,000 livres sterling sur la tête de ma fille s'il rentre jamais en possession de sa fortune, et je suis prêt ce soir même à les punir le premier . »

Comme il ne dépendait plus que de moi de rendre le jeune couple heureux, je m'empressai de donner promesse de faire la constitution de rente qu'il désirait, ce qui, pour quelqu'un qui avait aussi peu d'espérance que moi, n'était pas une grande faveur. Nous eûmes alors la satisfaction de les voir voler dans les bras l'un de l'autre avec transport. « Après toutes mes infortunes, criait mon fils George, être ainsi récompensé ! Sûrement, c'est plus que je n'aurais jamais osé espérer. Être en possession de tout ce qui est bon, après un si long temps de douleur ! Mes souhaits les plus ardents n'auraient jamais pu s'élever si haut!

— Oui, mon George, répondait son aimable fiancée; que le misérable prenne maintenant toute ma fortune. Puisque vous êtes heureux sans elle, je le suis aussi. Oh! quel échange ai-je fait, du plus vil des hommes pour le plus cher, pour le meilleur! Qu'il jouisse de notre fortune, je puis main-



tenant être heureuse même dans la pauvreté.

— Et je vous promets, s'écria le squire avec une méchante grimace, que, moi, je serai très heureux avec ce que vous méprisez. — Arrêtez, arrêtez, monsieur! s'écria Jenkinson. Il y a deux mots à dire sur ce marché. Pour ce qui est de la fortune de cette demoiselle, monsieur, vous n'en toucherez jamais le moindre sou. Je le demande à Votre Honneur, continua-t-il en s'adressant à sir William, est-ce que le squire peut avoir la fortune de cette demoiselle s'il est

marié à une autre? — Comment pouvez-vous faire une question si simple? répliqua le baronnet. Non, sans doute, il ne le peut. — J'en suis fâché, s'écria Jenkinson; car comme ce gentleman et moi nous sommes de vieux compagnons de plaisirs, j'ai de l'amitié pour lui. Mais je dois déclarer, quelque amour que je lui porte, que son contrat ne vaut pas un bourre-pipe, car il est marié déjà. — Vous mentez comme une canaille, riposta le squire qui parut irrité de l'insulte. Je n'ai jamais été légalement marié à personne.

— Vraiment si, j'en demande pardon à Votre Honneur, répliqua l'autre; vous l'avez été; et j'espère que vous vous montrerez reconnaissant comme il convient de l'amitié de votre honnête ami Jenkinson, qui vous amène une femme. Si la compagnie suspend sa curiosité pendant quelques minutes, elle va la voir. » Ce disant, il sortit avec son activité ordinaire et nous laissa tous incapables de faire aucune conjecture vraisemblable sur son dessein. « Eh! qu'il aille! s'écria le squire. Quoi que j'aie pu faire autrement, je le mets au défi là-dessus. Je suis trop vieux aujourd'hui pour qu'on m'effraye par des farces.

— Je suis surpris, dit le baronnet, de ce que le gaillard peut bien vouloir faire ici. Quelque grossière plaisanterie, je suppose! — Peut-être a-t-il, monsieur, une intention plus sérieuse, répliquai-je. Car lorsque je réfléchis aux divers stratagèmes que ce gentleman a inventés pour séduire l'innocence, je pense qu'il a pu se trouver une personne plus artificieuse que les autres, capable de le tromper à son tour. Lorsqu'on considère le nombre de celles qu'il a perdues, combien de parents ressentent avec angoisses aujourd'hui l'infamie et le malheur qu'il a apportés dans leur famille! Je ne serais pas surpris si quelqu'une de ses victimes... Stupéfaction! Est-ce ma fille perdue que je vois? Est-ce elle que je tiens? C'est elle, c'est elle, ma vie, mon bonheur! Je te croyais perdue,

mon Olivia, et cependant je te tiens là, et tu vivras pour ma bénédiction ! »

Les plus chaleureux transports du plus tendre amant ne sont pas plus grands que ne le furent les miens, lorsque je le vis faire entrer mon enfant, lorsque je tins dans mes bras ma fille, dont le silence exprimait seul le ravissement.

« Et tu m'es donc rendue, ma chérie, m'écriai-je, pour être ma consolation dans la vieillesse? — Oui, elle est bien cela, s'écria Jenkinson ; et faites grand cas d'elle, car elle est votre honorable enfant, une femme aussi honnête qu'aucune ici dans toute la salle, qui que ce soit. Et quant à vous, squire, aussi sûr que vous êtes ici debout, cette jeune personne est votre femme en légitime mariage. Et pour vous convaincre que je ne dis rien que la vérité, voici la licence en vertu de laquelle vous avez été mariés ensemble. » En disant cela, il mit la licence entre les mains du baronnet, qui la lut et la trouva parfaitement et de tout point régulière. « Et maintenant, messieurs, reprit-il, je vois que tout ceci vous surprend ; mais quelques mots expliqueront la difficulté. Ce glorieux squire-là, pour lequel j'ai une grande amitié, — mais ceci entre nous, — m'a souvent employé à faire différentes petites choses pour lui. Entre autres, il m'avait donné commission de lui procurer une fausse licence et un faux prêtre, dans le but de tromper cette jeune dame. Mais comme j'étais tout à fait son ami, qu'ai-je fait? Je suis allé prendre une vraie licence et un vrai prêtre, et je les ai mariés tous deux aussi solidement qu'une soutane pouvait le faire. Peut-être penserez-vous que c'est la générosité qui me fit faire tout cela. Eh bien! non. A ma honte je le confesse, mon seul dessein était de garder la licence et de faire savoir au squire que je pouvais prouver la chose contre lui quand je le jugerais convenable, et de l'amener ainsi à composition chaque fois que j'aurais besoin d'argent. » Un bruyant éclat de plaisir sembla alors rem-

plir toute la chambre; notre joie arriva jusqu'à la salle commune, où les prisonniers eux-mêmes sympathisèrent

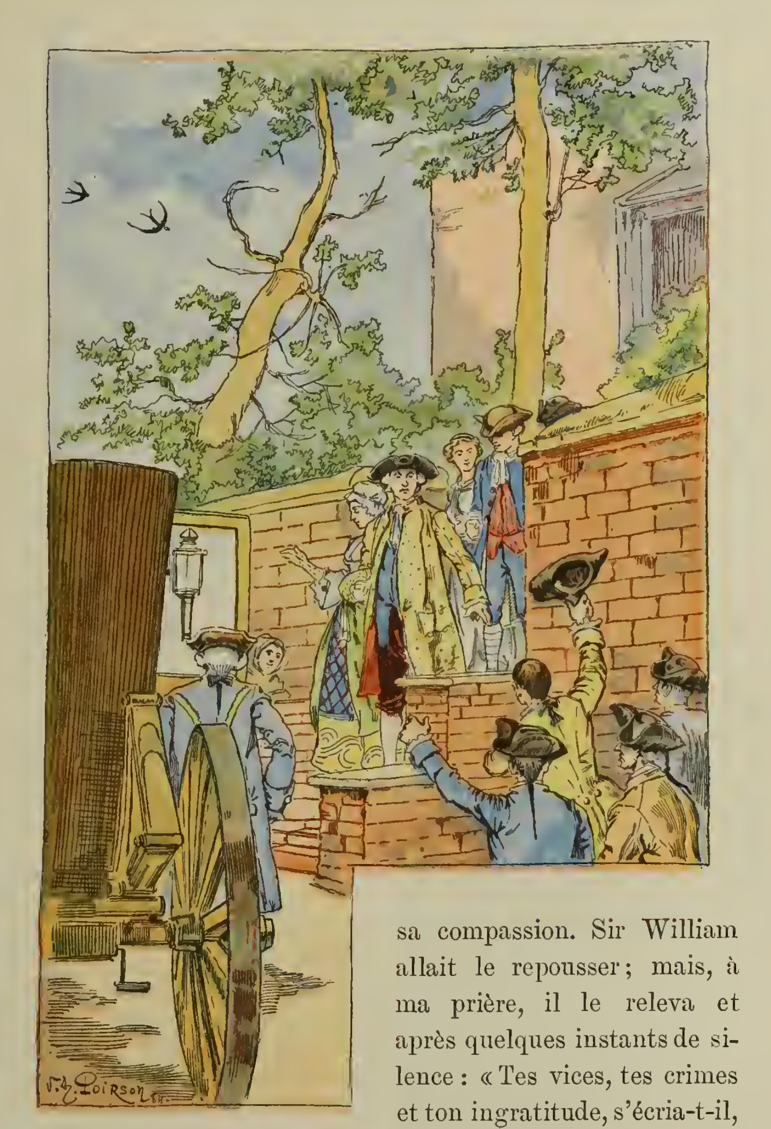
> Et secouèrent leurs chaînes
> Avec transport et dans une sauvage harmonie.

Le bonheur était répandu sur tous les visages et les joues d'Olivia même semblaient briller de plaisir. Être ainsi rendue à la réputation, à ses amis et à la fortune du même coup, c'était un ravissement suffisant pour arrêter les progrès de la maladie et lui rendre sa santé et sa vivacité d'autrefois. Mais peut-être parmi nous tous n'y en avait-il pas un qui sentît un plaisir plus sincère que moi. Tenant toujours dans mes bras l'enfant chèrement aimée, je demandais à mon cœur si ces transports n'étaient pas une illusion. « Comment avez-vous pu, m'écriai-je en me tournant vers M. Jenkinson, comment avez-vous pu ajouter à mes misères par l'histoire de sa mort? Mais il n'importe; ma joie de la retrouver est plus qu'une compensation pour ma douleur.

— Pour votre question, répliqua Jenkinson, il est facile d'y répondre. Je pensais que le seul moyen probable de vous délivrer de prison était de vous soumettre au squire et de consentir à son mariage avec l'autre jeune personne. Mais vous aviez fait vœu de ne jamais accorder cela tant que votre fille serait vivante; il n'y avait donc pas d'autre méthode de faire aboutir les choses que de vous persuader qu'elle était morte. En conséquence, je gagnai sur votre femme de se prêter à la supercherie, et nous n'avons pas eu d'occasion convenable de vous détromper avant aujourd'hui. »

Dans toute l'assemblée, il n'y avait plus que deux figures sur lesquelles la joie n'éclatât pas. Son assurance avait complètement abandonné M. Thornhill ; il voyait maintenant le gouffre de l'infamie et du besoin devant lui, et il tremblait d'y plonger. Il était tombé sur ses genoux devant

son oncle, et d'une voix de misère déchirante il implorait



sa compassion. Sir William allait le repousser; mais, à ma prière, il le releva et après quelques instants de silence : « Tes vices, tes crimes et ton ingratitude, s'écria-t-il, ne méritent aucun attendrissement. Cependant tu ne seras pas abandonné tout à fait; on te fournira juste de quoi

satisfaire aux nécessités de la vie, mais non à ses extravagances. Cette jeune dame, ton épouse, sera mise en possession du tiers de la fortune qui naguère était la tienne, et c'est de sa pitié seule que tu dois attendre tout supplément de secours à l'avenir. » Il allait exprimer sa gratitude pour tant de bonté en termes choisis ; mais le baronnet le prévint, en lui enjoignant de ne pas ajouter à sa platitude qui n'était déjà que trop apparente. Il lui ordonna en même temps de disparaître et de choisir entre tous ses anciens domestiques celui qu'il voudrait, et qui serait le seul qu'on lui accorderait pour le servir.

Dès qu'il nous eut laissés, sir William s'avança très poliment vers sa nouvelle nièce et lui fit ses souhaits de prospérité. Son exemple fut suivi par miss Wilmot et son père ; ma femme aussi embrassa sa fille avec beaucoup d'affection, car, pour employer son expression, on en avait fait maintenant une femme honnête. Sophia et Moïse vinrent à leur tour, et notre bienfaiteur Jenkinson même demanda à être admis à cet honneur. Notre satisfaction ne paraissait guère susceptible d'accroissement. Sir William, dont le plus grand plaisir était de faire le bien, regardait tout autour de lui avec une physionomie ouverte comme le soleil et ne voyait que joie dans les yeux, excepté dans ceux de ma fille Sophia, qui, pour des raisons que nous ne pouvions comprendre, ne semblait pas parfaitement satisfaite. « Je crois qu'à présent, s'écria-t-il avec un sourire, toute la compagnie, sauf une ou deux exceptions, paraît parfaitement heureuse. Il ne me reste plus qu'un acte de justice à faire. Vous sentez, monsieur, continua-t-il en se tournant vers moi, les obligations que nous avons l'un et l'autre à M. Jenkinson, et il n'est que juste que l'un et l'autre nous l'en récompensions. Miss Sophia, j'en suis sûr, le rendra très heureux, et il aura de moi cinq cents livres sterling pour sa dot, somme avec laquelle, j'en suis assuré, ils pourront vivre très confor-

tablement ensemble. Allons, miss Sophia, que dites-vous de ce mariage de ma façon ? Voulez-vous le prendre? » Ma pauvre fille parut presque s'affaisser dans les bras de sa mère à cette hideuse proposition. « Le prendre, monsieur! s'écria-t-elle faiblement. Non, monsieur, jamais. Quoi! reprit-il de nouveau ; ne pas vouloir prendre M. Jenkinson, votre bienfaiteur, un beau garçon, avec cinq cents livres sterling et de bonnes espérances ! — Je vous demande, monsieur, répondit-elle, à peine capable de parler, de cesser cela et de ne pas me rendre si véritablement misérable. — A-t-on jamais vu pareille obstination ! s'écria-t-il encore. Refuser un homme à qui la famille a de si infinies obligations, qui a sauvé votre sœur et qui possède cinq cents livres ! Quoi ! ne pas vouloir le prendre! — Non, monsieur, jamais, répliqua-t-elle irritée. Je mourrais plutôt. — S'il en est ainsi, reprit-il, si vous ne voulez pas le prendre, alors je pense qu'il faut que ce soit moi qui vous prenne. » Et en disant cela, il la serra contre sa poitrine avec ardeur. « Ma plus aimable, ma plus raisonnable des filles, s'écria-t-il, comment avez-vous jamais pu penser que votre Burchell, à vous, pourrait vous tromper, ou que sir William Thornhill pourrait jamais cesser d'admirer une maîtresse qui l'a aimé pour lui seul ? J'ai, pendant plusieurs années, cherché une femme qui, ignorant ma fortune, pût penser que j'avais du mérite comme homme. Après avoir essayé en vain, même parmi les malapprises et les laides, quel a dû être enfin mon ravissement d'avoir fait la conquête de tant de bon sens et d'une si céleste beauté ! » Puis, se tournant vers Jenkinson : « Comme je ne puis, monsieur, me séparer de cette jeune demoiselle, car elle a pris du goût pour la coupe de mon visage, toute la récompense que je puis offrir est de vous donner sa dot, et vous pourrez vous présenter à mon intendant demain pour toucher cinq cents livres sterling. » Nous eûmes ainsi à recommencer tous nos compliments, et lady Thornhill subit

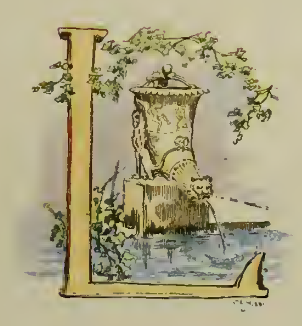
la même tournée de cérémonies que sa sœur un moment auparavant. Cependant le valet de chambre de sir William parut, pour nous dire que les équipages étaient prêts à nous transporter à l'auberge, où tout avait été disposé pour nous recevoir. Ma femme et moi, nous prîmes la tête, et nous quittâmes ce lugubre séjour du chagrin. Le généreux baronnet fit distribuer quarante livres sterling parmi les prisonniers, et M. Wilmot, engagé par son exemple, donna la moitié de cette somme. Nous fûmes reçus en bas par les acclamations des habitants, et je serrai la main à deux ou trois de mes honnêtes paroissiens que je vis dans le nombre. Ils nous suivirent jusqu'à notre auberge, où un somptueux festin était préparé; et quantité de mets plus grossiers furent distribués à la foule.

Après le souper, comme mes forces étaient épuisées par les alternatives de joie et de douleur qu'elles avaient soutenues pendant la journée, je demandai la permission de me retirer, et, laissant la compagnie au milieu de son allégresse, dès que je me trouvai seul, je répandis mon cœur en gratitude devant Celui qui donne la joie comme la peine, et je dormis tranquillement jusqu'au matin.



CHAPITRE XXXII

Conclusion.



Le lendemain matin, dès mon réveil, je trouvai mon fils aîné assis à mon chevet. Il venait augmenter ma joie avec un autre retour de fortune en ma faveur. Après m'avoir, au préalable, délié de l'engagement que j'avais pris la veille vis-à-vis de lui, il m'apprit que mon négociant qui avait fait faillite à Londres avait été arrêté à Anvers, et qu'il avait fait abandon d'un actif beaucoup plus considérable que ce qui était dû à ses créanciers. La générosité de mon garçon me fit presque autant

de plaisir que cette bonne fortune inattendue. Mais j'avais quelques doutes si je devais en justice accepter son offre. Pendant que je me posais cette question, sir William entra dans la chambre, et je lui communiquai mes doutes. Son opinion fut que, puisque mon fils était déjà en possession d'une fortune très abondante par son mariage, je pouvais accepter son offre sans hésitation. Quant à lui, il venait pour me dire que, ayant envoyé la veille au soir chercher les licences et les attendant d'un moment à l'autre, il espérait que je ne refuserais pas mon ministère pour rendre tout le monde heureux ce matin même. Un valet entra pendant que nous causions pour nous dire que le messager revenait, et ayant, à ce moment, fini de m'apprêter, je descendis et trouvai tout le monde animé par toute l'allégresse que la richesse et l'innocence peuvent donner. Cependant, comme nous nous disposions dès lors à une cérémonie très solennelle, leurs rires me déplurent tout à fait. Je leur dis la grave, décente et sublime disposition d'esprit qu'ils devaient prendre pour cet événement mystique, et je leur lus deux homélies et une thèse de ma composition, dans le but de les préparer.

Néanmoins ils semblaient encore parfaitement réfractaires et ingouvernables. Même pendant que nous allions à l'église, moi montrant le chemin, toute gravité les avait complètement abandonnés, et je fus souvent tenté de me retourner avec indignation. A l'église, une nouvelle difficulté s'éleva, qui ne promettait pas une facile solution. C'était de savoir quel couple serait marié le premier ; la fiancée de mon fils insistait chaudement pour que lady Thornhill (celle qui allait l'être) eût la préséance ; mais l'autre refusait avec une ardeur égale, protestant qu'elle ne se rendrait pas coupable d'une telle grossièreté pour tout au monde. La discussion se prolongea quelque temps entre elles avec une obstination et une politesse égales. Mais comme, pendant tout ce temps, je restais debout avec mon livre ouvert, je finis par me fatiguer tout à

tait de cette contestation, et fermant le livre : « Je m'aperçois, dis-je, qu'aucune de vous n'a envie d'être mariée, et je crois que nous ferions aussi bien de nous en retourner, car je suppose qu'il n'y aura point d'affaire faite aujourd'hui. » Ceci les



ramena tout de suite à la raison. Le baronnet et sa lady furent mariés les premiers, et ensuite mon fils et son aimable compagne. J'avais d'avance donné ce matin-là des ordres pour envoyer chercher en voiture mon honnête voisin Flamborough et sa famille ; de cette façon, à notre retour à l'auberge, nous eûmes le plaisir de voir les deux demoiselles

Flamborough descendre devant nous. M. Jenkinson donna la main à l'aînée, et mon fils Moïse conduisit l'autre (depuis, je me suis aperçu qu'il a pris une réelle affection pour cette jeune fille, et il aura mon consentement et le témoignage de ma libéralité, dès qu'il jugera convenable de les demander). Nous ne fûmes pas plus tôt revenus à l'auberge que nombre de mes paroissiens, apprenant mon bonheur, vinrent me féliciter, et parmi eux se trouvaient ceux qui s'étaient soulevés pour me délivrer et que j'avais naguère réprimandés si énergiquement. Je racontai l'histoire à mon gendre, sir William, qui sortit et leur adressa des reproches d'une grande sévérité ; mais, les voyant tout désespérés de son rigoureux blâme, il leur donna une demi-guinée par tête pour boire à sa santé et relever leurs esprits abattus.

Bientôt après, on nous appela à une table très distinguée, qui était servie par le cuisinier de M. Thornhill. Il n'est peut-être pas hors de propos de faire observer, relativement à ce gentleman, qu'il habite aujourd'hui, à titre de familier, la maison d'un parent, où il est fort aimé et où il s'assied rarement à la petite table, excepté quand il n'y a pas de place à l'autre, car on ne le traite pas en étranger. Son temps est assez occupé à entretenir en bonne humeur son parent, qui est un peu mélancolique, et à apprendre à jouer du cor de chasse. Ma fille aînée, cependant, se souvient encore de lui avec regret, et elle m'a même dit, mais j'en fais un grand mystère, que, lorsqu'il se réformera, elle se laissera peut-être fléchir.

Mais pour revenir, car je ne suis pas propre à faire des digressions ainsi, au moment de nous asseoir pour le dîner, nos cérémonies furent sur le point de recommencer. La question était de savoir si ma fille aînée, étant déjà vieille dame, ne devait pas se placer au-dessus des deux jeunes mariées ; mais mon fils George coupa court au débat, en proposant que tout le monde s'assît indistinctement, chaque gentleman au-

près de sa dame. Tous acceptèrent l'idée avec une vive approbation, excepté ma femme, qui, je pus le remarquer, ne fut pas parfaitement satisfaite, parce qu'elle s'attendait à avoir le plaisir de siéger au haut bout de la table et de découper pour toute la compagnie. Mais, malgré cela, il est impossible de décrire notre bonne humeur. Je ne puis dire si nous eûmes plus d'esprit entre nous que d'ordinaire; mais je suis certain que nous eûmes plus de rires, ce qui répondait au but tout aussi bien. Il y a une plaisanterie dont je me souviens particulièrement : le vieux M. Wilmot buvait à la santé de Moïse; mon fils, qui tournait la tête d'un autre côté, répondit : « Madame, je vous remercie. » Sur quoi, le vieux gentleman, clignant de l'œil au reste de la compagnie, dit qu'il pensait à sa maîtresse. A cette plaisanterie, je crus que les deux demoiselles Flamborough allaient mourir de rire.

Dès que le dîner fut fini, suivant ma vieille coutume, je demandai qu'on enlevât la table, afin d'avoir le plaisir de voir toute ma famille réunie une fois encore autour d'un joyeux foyer. Mes deux petits s'assirent chacun sur un de mes genoux, et les autres par couples. Je n'avais plus, de ce côté-ci de la tombe, rien à désirer; tous mes soucis étaient passés; ma joie était indicible. Il ne me restait plus qu'à faire en sorte que ma gratitude dans la bonne fortune surpassât ma soumission d'autrefois dans l'adversité.

FIN



TABLE

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXII.

FIN DE LA TABLE


St Benoit
7 à Paris


A Ω